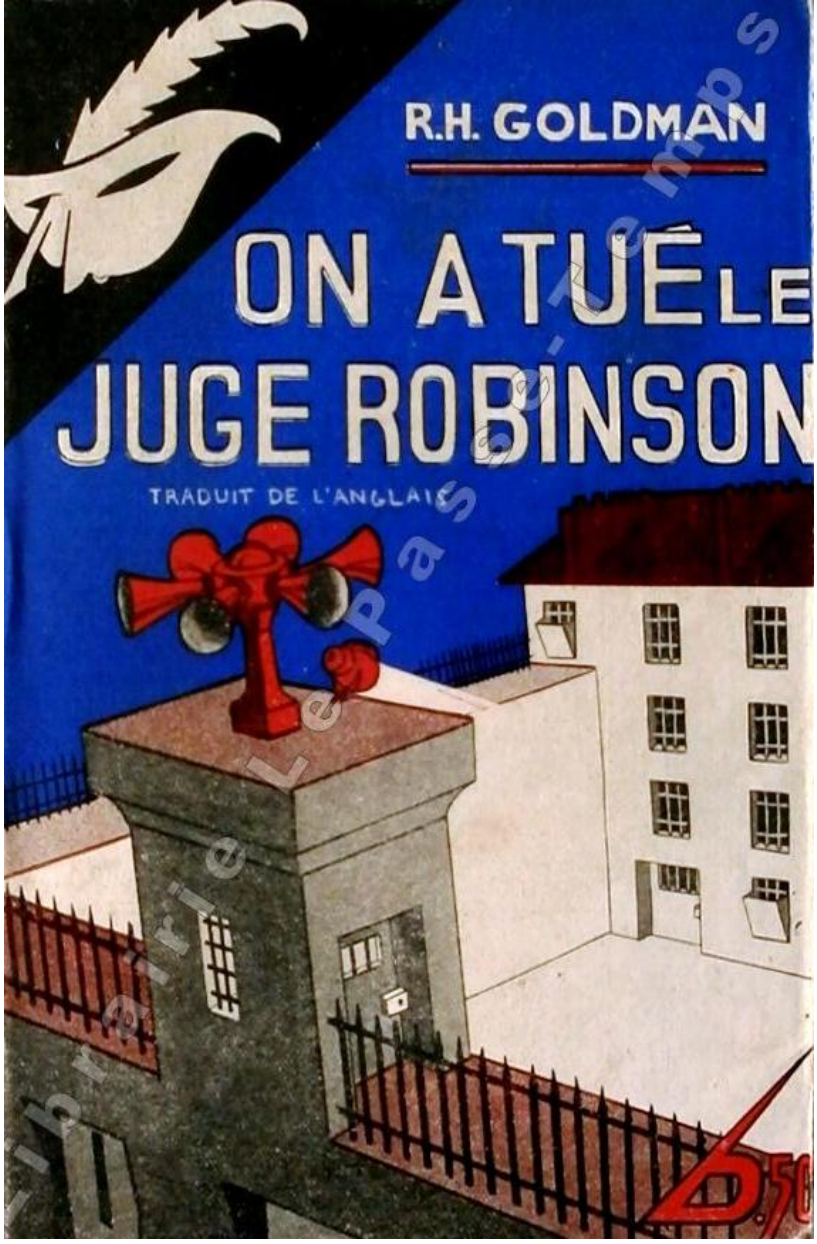
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Librairie Le Passe-Temps

Raymond Leslie Goldman

ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON

Judge Robinson murdered !

1936
Traduit par Edmond Michel-Tyl

Table des matières

I 3
II 45
III 84
IV 127
V 167
À propos de cette édition électronique 214

I

— Avez-vous déjà roulé vite en auto ? demandai-je à Ellen.

Nous quittions l'allée sablée du Country Club pour prendre la route 49.

— J'ai fait du cent vingt, dit-elle.

— Ce n'est rien. Surveillez l'indicateur de vitesse ; vous me préviendrez lorsqu'il marquera cent cinquante.

— Vous allez nous tuer, dit-elle, très calme.

— Peut-être ; si un pneu éclatait !

Sur un parcours d'une dizaine de milles, la route 49 traversait en ligne droite la plaine déserte. La nuit d'août était à la fois obscure et lumineuse. Sous la nappe jaunâtre des phares, le macadam luisait. Ma nouvelle voiture était longue, lourde, basse ; le pare-brise était construit en forme de proue.

J'appuyai doucement sur l'accélérateur. Par degrés, la vitesse augmentait. J'entendais, au-dessus du sifflement du vent et du ronflement du moteur, Ellen qui annonçait… « Cent vingt… Cent trente… Cent quarante… » Après avoir tenu cette vitesse pendant une minute j'appuyai à fond sur l'accélérateur.

La voix égale d'Ellen annonça : « Cent cinquante-cinq. »

Loin devant nous, j'aperçus sur la route les phares d'une voiture. Je relevai le pied. La vitesse descendit à quatre-vingts. Un peu plus loin, j'obliquai à droite et j'arrêtai mon

cabriolet sur le bas côté, à l'endroit où la 49 coupe la route de Graystone.

Ellen, confortablement assise, jambes allongées, regardait encore le cadran indicateur de vitesse.

— Vous avez du cran, dis-je. Est-ce que cela vous a fait du bien ?

— Oui, fit-elle. J'en avais besoin pour détendre mes nerfs. Voulez-vous me donner une cigarette ?

Nous fumâmes en silence. Je savais qu'elle avait quitté la salle de bal pour me parler, et je voulais lui laisser le temps de mener la chose à son gré. Il ne m'arrivait pas souvent d'être seul à seul avec Ellen Robinson : je la rencontrais au Club, parfois chez des amis communs ; nous échangions quelques mots… c'était tout.

Nous étions en quelque sorte ennemis héréditaires. La lutte des Spence et des Robinson avait commencé bien avant que nous fussions nés, et nos parents avaient décidé qu'en venant au monde nous éprouverions l'un pour l'autre une haine instinctive. Mon père nourrit soigneusement cette antipathie pour les Robinson, mais quoi qu'il fît, je ne pus jamais détester Ellen. À sept ans, elle avait des tresses blondes, d'adorables yeux bleus, et elle grimpait aux arbres ou jouait à la balle comme un garçon. Elle me plaisait. Mais mon père me corrigeait durement à chaque fois qu'il me surprenait jouant avec elle ou la raccompagnant au sortir de l'école. Je décidai finalement que c'était payer trop cher cette camaraderie. Ellen avait maintenant vingt-deux ans, et moi vingt-sept ; depuis de nombreuses années nous évitions tacitement de nous rencontrer.

Pourquoi m'avait-elle demandé de l'emmener dans ma voiture ? J'éprouvais une méfiance instinctive pour tout ce que disait ou faisait un Robinson. Je cherchais toujours quelque raison d'agir tortueuse et cachée… et je la découvrais souvent. Ellen ressemblait bien plus à son oncle Andrew, le grand homme de la famille, qu'à son père, le juge. Comme Andrew, elle était froidement volontaire, acharnée à forcer la victoire. Lorsqu'elle avait fait allusion à une promenade en voiture, à grande vitesse, elle n'ignorait pas que j'avais un cabriolet neuf et rapide. J'avais cédé, poussé par la curiosité. Maintenant, j'attendais qu'elle voulût bien parler.

— Il faudra retourner au Club, dit-elle enfin ; l'on va se demander où nous sommes allés.

Je devais normalement répondre que nous pouvions encore rester quelques minutes. Au contraire, me penchant vers le déclic du contact, je dis : « Si vous voulez. »

Elle posa la main sur mon bras :

— Attendez, murmura-t-elle. Après tout, cela n'a aucune importance !

— Bien, dis-je, m'appuyant de nouveau contre le dossier. De quoi voulez-vous me parler ?

Cette attaque directe la fit sursauter. Elle tira longuement sur sa cigarette puis la jeta par la portière ouverte.

— Vous me détestez, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Pas le moins du monde. Souvenez-vous de notre enfance. Maintenant, nous ne nous voyons presque plus.

— Vous vous méfiez de moi, murmura-t-elle ; comme si je complotais votre perte ; même lorsque nous nous rencontrons par hasard au Club ou chez des amis.

— J'ai reçu tant de corrections à cause de vous, répondis-je en riant, que les coups ont dû m'inciter à la prudence.

— Vous n'avez pourtant pas la réputation d'un homme prudent.

— Depuis cinq ans que je dirige la *Gazette* j'ai appris à être circonspect, à me méfier de moi-même et des autres. Je suis tout disposé à changer d'attitude à votre égard ; cela dépend de vous.

Elle posa une main sur mon bras, d'un geste affectueux.

— Entendu, Jerry.

Je posai à mon tour une main sur la sienne.

— Nous voici rajeunis de quinze ans, dis-je.

— J'espère que cette fois vous ne ferez pas battu.

— C'est un risque que je suis prêt à courir, murmurai-je en souriant. Cependant, je n'ai pas l'intention d'abandonner toute prudence : j'ai vu trop de films dont les héroïnes ressemblaient à Mata-Hari.

J'avais dit cela d'un ton plaisant. Elle répondit gravement :

— Je ne suis pas une espionne. Si mon oncle Andrew cherche à se renseigner, il peut le faire sans avoir recours à moi. La politique ne m'intéresse pas ; ce n'est pas une chose très propre ! Elle a empoisonné la vie de votre père et hâté sa mort. Et vous poursuivez son œuvre…

— J'ai hérité ***La Gazette,*** dis-je, et la politique du journal de mon père. Je devais forcément me heurter à Andrew Robinson.

— À quoi bon ces polémiques, ces calomnies ?

Ce dernier mot me fit sursauter.

— Ah ! ah ! dis-je ; est-ce que vous voulez parler du dernier « éditorial » de ***La Gazette*** ?

— Donnez-moi une autre cigarette ! répondit-elle.

— Eh bien ? insistai-je.

— Oui, dit-elle ; avez-vous écrit cet article ?

— Non. C'est Jennison. Il est de la génération de mon père et capable de rédiger un article de ce genre avec toute la chaleur désirable. Mais je ne vois point là de sujet de vous alarmer. Mon père a publié deux fois par semaine, pendant trente ans, un article de tête contre les Robinson. Comment était donc intitulé le dernier ? Ah ! oui, ***La Chancelante Maison des Robinson***. Tout cela n'a point d'importance.

— Est-ce que vous n'aviez pas une intention secrète ?…

— Qu'avez-vous, Ellen ? interrompis-je. Tout à l'heure, au Club, vous étiez nerveuse et préoccupée.

— J'ai cru que cet article faisait allusion… Jerry, me dites-vous la vérité ? N'avez-vous pas voulu parler de mon père ?

— Je vous donne ma parole, dis-je, que cet article est aussi inoffensif que le bulletin météorologique. C'est un ramassis des sentences classiques que l'on rencontre dans tout discours politique. Si je pouvais, Ellen, supprimer cet éditorial

hebdomadaire sans nuire à l'intérêt de mon journal, je le ferais de grand cœur. Mais nos amis le lisent avec plaisir car ils y trouvent leurs idées développées en phrases sonores, et nos ennemis le lisent aussi pour voir ce que nous avons découvert ou imaginé contre eux. Pourquoi mêler votre père à cela ?

Elle ne répondit pas. Elle regardait le point lumineux de sa cigarette.

— Je comprends, repris-je ; vous avez pensé que je savais quelque chose ; vous avez voulu savoir à quel point j'étais renseigné. Maintenant vous regrettez d'avoir parlé.

— C'est vrai, dit-elle, se tournant vers moi ; je voulais vous demander d'arrêter cette campagne.

— Allons, dis-je, irrité, je comprends maintenant la raison de cette réunion d'amis d'enfance. Rentrons, voulez-vous ?

Elle me prit le bras.

— Non, je vous parlerai avant ; je vous dirai tout.

— C'est inutile ! répondis-je.

Elle me regarda, surprise.

— Vous ne voulez pas savoir ?

— Non. Je n'ai que faire de vos histoires !

Elle serra mon bras comme je m'apprêtais à mettre le contact.

— Jerry ! laissez-moi vous parler, dit-elle d'une voix suppliante. Vous pourrez faire de mes déclarations ce que vous voudrez : les répandre et les publier à votre gré. Mais je sais que vous les garderez pour vous. Il ne s'agit pas de mon oncle

Andrew, ni de la politique. Vous apprendrez la chose un jour ou l'autre, d'ailleurs. Mais si vous la publiez, c'est mon père que vous tuerez.

— Pourquoi désirez-vous absolument parler ?

— Je ne sais pas ! Je suis allée trop loin maintenant. Il faut que je parle : je souffre trop ! Jerry ! Je…

Je compris ce qui allait arriver et je dis rudement :

— N'allez pas pleurer ! Avec moi, ça ne prend pas !

Mais elle posa son front contre mon épaule et se prit à sangloter.

*

* *

Je demeurai quelques secondes immobile, sans rien dire, m'efforçant à détester Ellen. Je pouvais regagner le Club sans l'écouter ; ou bien la laisser parler et user cyniquement de ses déclarations.

Mais ses larmes étaient sincères : la pauvre enfant pleurait de tout son cœur. Brusquement, je pensai au jour où elle était tombée d'un arbre, lorsque nous étions petits. Elle s'était blessée au genou mais elle n'avait pas pleuré. Je l'avais rapportée chez elle dans mes bras, puis j'étais rentré à la maison avec mes habits couverts de sang. Ce soir, le revers de mon veston de toile blanche était mouillé de larmes et taché de rouge à lèvres.

J'entourai de mon bras ses épaules tremblantes et, de la main, je caressai lentement ses cheveux qui étaient comme un métal souple et pâle. Je murmurai ces apaisements qu'un homme ne manque jamais de prononcer lorsqu'une femme

pleure contre son épaule : « Allons, allons ! Voyons, voyons ! » Puis je dis, doucement : « Pleurez, petite fille ! Ça vous soulagera ! » Et je me rendis compte que je n'étais plus de mauvaise humeur. J'éprouvais, au contraire, une émotion douce à tenir Ellen dans mes bras, à respirer le parfum de ses cheveux.

Après un peu de temps, elle cessa de sangloter et sa main hésitante chercha son mouchoir. Je lui donnai le mien. Elle s'inclina au creux de mon bras, essuya ses yeux et ses joues.

— Ça va mieux ?

— Oui. Il y avait des mois que j'avais envie de pleurer. Je n'en pouvais plus.

— Eh bien, dis-je, j'ai perdu la partie. Je savais bien que je ne résisterais pas si je consentais à sortir avec vous. Voyons, de quoi s'agit-il ? Est-ce que je puis vous aider ?

— Non. Il n'y a rien à faire. Depuis trois mois je vois le mal se développer sans pouvoir intervenir. Jerry, avez-vous vu mon père récemment ?

— Non, pas depuis l'hiver dernier.

— Il est méconnaissable ; il a beaucoup vieilli…

Je la sentis soudain frissonner.

— Ce démon le tue ! murmura-t-elle.

— Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler, Ellen. Qui est ce démon ?

— Jonas Hatfield. Vous le connaissez, n'est-ce pas ? Il est venu à Midland l'année dernière, au printemps. Il se dit évangéliste.

— Oui, je me souviens. Il a tenu des meetings sous une tente, dans les faubourgs. Nous avons imprimé pour lui des programmes et des tracts. Est-il encore ici ?

— Il est à la maison ; il vit avec nous.

Je la regardai d'un air d'incrédulité.

— Qu'est-ce que ce vagabond fait chez vous ?

— Mon père l'a invité, dit-elle d'un ton las. D'ailleurs, cela n'a pas changé grand'chose : il était constamment à la maison. Je ne comprends pas. Comment cet individu hypocrite a-t-il pu prendre un tel ascendant sur mon père ? Papa ne fréquentait même pas l'église. Il a assisté par hasard à une réunion organisée par Hatfield. Depuis ce jour-là, ce n'est plus le même homme, Jerry. Il ne lit que les tracts écrits par l'évangéliste ou un livre de prières que ce dernier lui a donné. Lorsque je lui parle, il me regarde comme si j'étais à plusieurs lieues de lui.

— Qu'est-ce qu'il veut, ce Hatfield ? De l'argent ?

— Bien sûr. C'est un de ces personnages qui feignent la piété pour servir leur intérêt et que les vrais croyants méprisent.

Je détournai la tête du côté de la portière. Des lucioles voletaient au-dessus des champs, zébrant l'ombre de leurs rapides traits de feu. Au delà du croisement je distinguais la grille de fer hérissée de piquants qui entourait les terrains de « Graystone », l'asile d'aliénés. Un peu plus loin la silhouette des bâtiments se découpait en noir sur le ciel étoilé. De haut en bas de chacune des ailes, les fenêtres correspondant aux couloirs de garde étaient éclairées et ressemblaient, ainsi superposées, à une ligne verticale de girandoles suspendues.

— Il lui a déjà donné beaucoup d'argent, reprit Ellen, mais cela n'a pas d'importance. Ce qui nous inquiète, c'est l'état de santé de mon père. Il a peur. Il vit dans une terreur perpétuelle.

— De quoi a-t-il peur ? demandai-je ; Hatfield l'a-t-il menacé ?

— Vous ne comprenez pas. Il n'éprouve aucune crainte pour ce qui pourrait lui arriver pendant sa vie.

— Alors, quoi ? L'enfer ?

— Oui. C'est la spécialité de Hatfield.

Elle se pencha vers moi et ajouta d'une voix basse qui suppliait :

— Mon père a toujours été un honnête homme. Vous le savez, n'est-ce pas ? Lorsqu'il était juge, tout le monde…

— Oui, coupai-je ; il était juste.

Je n'avais pas l'intention d'insister, mais, comme si elle pénétrait ma pensée, Ellen répéta d'une voix qui tremblait :

— Oui, il était juste. Il doit sa fortune personnelle à d'honnêtes spéculations.

— Certainement, dis-je d'un ton apaisant. Je n'ai jamais eu l'intention d'insinuer le contraire. Le frère d'Andrew Robinson était bien placé pour faire fructifier sa fortune. C'est tout naturel.

Elle s'appuya de nouveau contre le coussin et garda le silence.

— Est-ce là tout ? demandai-je. Qu'en dit le « Grand Chef » Andrew Robinson ? Pourquoi n'oblige-t-il pas Hatfield à quitter la ville ?

— Il n'a pas encore pris de décision, répondit-elle. Nous devons agir avec prudence, car mon père a une maladie de cœur. Mon oncle Andrew aurait voulu jeter l'évangéliste à la porte, mais il s'est calmé et tente maintenant de faire entendre raison à son frère. C'est une situation sans issue.

— En attendant, dis-je, vous avez décidé avec votre oncle qu'il était préférable d'obtenir la neutralité de ***La Gazette*** en me prenant pour confident. Soyez sans inquiétude : mon journal n'est pas une feuille à scandales, Ellen. Dites au Grand Chef que vous m'avez convaincu… Le tour est joué…

— Jerry, je vous jure…

— C'est sans importance, coupai-je. D'ailleurs, cela n'intéresse pas ***La Gazette***. Retournons au Club, voulez-vous : il est dix heures et demie.

Cette fois, elle ne tenta pas de m'arrêter lorsque je me penchai pour tourner la clé du contact. Le brusque retour de ma mauvaise humeur mettait fin à la trêve que nous avions conclue. En roulant sur la chaussée, je songeais qu'Ellen avait simplement mentionné les événements. J'ignorais encore tout de leur signification.

*

* *

À un mille du Club, j'aperçus une auto qui venait à notre rencontre. C'était la conduite intérieure de Don Williams. Il ralentit et actionna son klaxon à plusieurs reprises. Nous nous arrêtâmes côte à côte.

— Où étiez-vous ? demanda-t-il. Je vous cherche depuis un quart d'heure.

— Nous étions sur la route, répondis-je.

— On vous a appelée au téléphone, Ellen, dit Williams ; on vous a demandée plusieurs fois.

— Qui ? s'écria-t-elle.

— Je ne sais pas. Le steward du Club m'a demandé de vous prévenir : il faut téléphoner chez vous.

— Oh ! mon Dieu ! fit Ellen, dans un souffle.

Pendant quelques secondes, elle demeura immobile, enfonçant ses doigts dans mon bras qu'elle serrait de toutes ses forces.

— Menez-moi à la maison ! Vite ! me dit-elle brusquement.

Je remis ma voiture en marche et, l'instant d'après, nous foncions à grande vitesse vers Midland. L'angoisse d'Ellen m'avait gagné, et je n'éprouvai aucune surprise à constater que plusieurs automobiles stationnaient sur l'allée sablée, devant la demeure du juge Robinson. Il y avait la Rolls noire d'Andrew Robinson (son chauffeur et garde du corps Dugan était assis au volant). Puis, deux voitures de la police : la Buick du capitaine Louderback et une auto-radio. Un peu plus loin une La Salle que je ne connaissais pas, mais dont la licence fixée contre le pare-brise portait une croix rouge indiquant que le véhicule appartenait à un médecin. Enfin, près de l'angle de la maison, une ambulance.

Ellen, muette d'horreur, avait ouvert la portière. Je lui pris le poignet afin qu'elle ne descendît pas avant que j'eusse

arrêté ma voiture. Lorsqu'elle sauta sur le gravier de l'allée, je la suivis vers les marches du perron où un policier de l'auto-radio se tenait debout. Il s'effaça pour nous laisser passer et nous pénétrâmes dans le hall.

C'était la première fois que j'entrais dans la maison d'Ellen.

Andrew Robinson marcha à la rencontre de sa nièce. Il avait cinquante-cinq ans environ, des cheveux gris abondants, des sourcils touffus qui étaient restés blonds. Son visage carré, entièrement rasé, apparaissait poupin et coloré sous la lumière électrique. Il était presque aussi grand que moi, (j'ai un mètre quatre-vingt-six), mais plus corpulent. Les caricaturistes de ***La Gazette*** avaient accoutumé de le représenter avec des lignes droites et des angles vifs, des lèvres épaisses et des yeux cruels, mais, brusquement, je compris combien Ellen lui ressemblait. Leurs visages révélaient la même intelligence, la même force de caractère, le même pouvoir d'action.

La jeune fille était atrocement pâle, mais la présence de son oncle semblait lui prêter une force nouvelle.

— Qu'est-il arrivé à papa ? demanda-t-elle.

— Il est mort, Ellen, répondit brutalement Andrew.

Elle baissa la tête. Ses épaules semblèrent s'affaisser. Elle fit quelques pas vers la gauche, vers une porte fermée, puis, tournant sur ses talons, elle alla d'un pas ferme s'asseoir dans une haute chaise de bois sculpté.

Andrew Robinson n'avait pas bougé, la suivant seulement du regard. Ni l'un ni l'autre n'avait paru constater ma présence.

Lorsqu'elle fut assise, Ellen demanda :

— Qu'est-il arrivé ?

Il hésita à répondre. Il l'examinait comme pour juger si elle était capable de supporter un autre choc.

— Dites-le-moi, fit-elle d'un ton impatient ; qu'est-il arrivé ?

— Je te l'ai dit. Il est mort.

— Son cœur ?

Il fit un effort comme pour recouvrer son calme. Ses mains se fermèrent et s'ouvrirent. Lorsqu'il parla, il tenait les poings serrés contre ses cuisses.

— Il a été assassiné.

Elle se pencha un peu de côté, puis en avant, les doigts pressés contre ses paupières. Andrew alla vers elle et lui posa une main sur l'épaule.

— Courage, Ellen !

Elle leva la tête.

— Bien sûr !… murmura-t-elle. Sait-on… qui ?

— Nous le saurons.

— Où est Hatfield ?

— Il est sorti. S'il n'est pas revenu à onze heures et demie, nous le chercherons.

Il se tourna vers moi, et sans préliminaires :

— Un de vos reporters était ici tout à l'heure ; il est reparti pour votre bureau.

— J'ai amené Ellen en voiture, dis-je. Est-ce que Louderback est ici ?

Il fit oui de la tête.

— Et Preen ?

— Oui.

— Là ? demandai-je en montrant la porte fermée d'un mouvement de la tête.

Il approuva de nouveau.

— Puis-je entrer ?

— Cela dépend de Louderback.

Je poussai la porte et je pénétrai dans la bibliothèque du juge.

La pièce était vaste. Trois des murs disparaissaient sous les rayons chargés de livres. Le quatrième était percé de trois grandes portes-fenêtres s'ouvrant sur un large perron dominant le jardin. Lorsque j'étais enfant, je m'introduisais dans ce jardin défendu et, par les portes-fenêtres ouvertes j'avais souvent vu le juge assis à son bureau, tournant le dos à la terrasse.

Trois hommes se tenaient debout dans la bibliothèque ; ils formaient un petit groupe près du bureau. J'approchai et je vis le cadavre de Robinson qui gisait sur le tapis taché de sang, le visage contre terre, les bras en croix.

Je rencontrais journellement le capitaine Louderback et le sergent Preen et je me contentai de leur adresser un signe amical. J'adressai un salut plus formel au médecin-légiste, le docteur Reynolds, puis je me penchai sur le cadavre et je l'examinai sans le toucher. Le juge ne portait pas de veston, sa chemise blanche était souillée de sang et déchirée au-dessous des épaules et au milieu du dos.

— Poignardé ? demandai-je à Louderback.

— Sept fois, dit-il ; des blessures très nettes, profondes de deux pouces environ.

— L'arme ?

Il haussa les épaules.

— Nous ne l'avons pas retrouvée. Le docteur Reynolds croit que le criminel a frappé avec un bistouri. Trois coups dans le dos, quatre dans la poitrine. Et quelques coups de marteau sur le crâne dont chacun aurait suffi à tuer le juge.

Le docteur Reynolds, les sourcils froncés, considérait le capitaine d'un air réprobateur. Le médecin des Robinson me détestait. Il estimait sans doute que Louderback parlait trop. Mais le policier était mon ami, un ami fidèle qui avait le courage de ne pas renier notre solide affection (quoiqu'il fût entièrement aux ordres d'Andrew Robinson, maître occulte de la municipalité de Midland). Le sergent Preen était le beau-frère de Louderback.

L'inquiétude grotesque du médecin m'irritait. Je tirai un carnet de ma poche et j'écrivis, lisant en même temps à haute voix :

— Le docteur Reynolds, notre éminent médecin-légiste, a déclaré que les blessures avaient été portées…

— Je n'ai rien déclaré du tout ! coupa le praticien. Il s'agit d'une opinion personnelle qui n'est pas encore vérifiée.

— Laissez-moi donc publier cela, dis-je ; ce pourrait être après tout la vérité.

— Je refuse ! protesta-t-il.

Je fermai mon carnet.

— Voyons, docteur, entre nous, quelle est votre opinion sur la cause de la mort ?

Il me regarda un instant, levant la tête, car il était petit ; sa barbiche était pointée vers ma poitrine.

— Vous manifestez en présence de la mort une légèreté que je trouve insultante, dit-il.

Puis, il me tourna le dos et s'adressa au capitaine :

— Je m'en vais. Si vous êtes prêt, je vais envoyer les hommes de l'ambulance pour enlever le cadavre.

— Entendu, répondit Louderback. Bonsoir, docteur ; merci.

— Eh bien, dis-je, quand le médecin eut quitté la pièce, que s'est-il passé ?

— Vous en savez autant que nous, grogna le capitaine. Reynolds n'est pas un mauvais type, Jerry, il est un peu irritable, c'est tout.

— C'est un imbécile ! Je l'ai rencontré avant-hier dans Prince Street : il portait son stéthoscope pendu au cou par un cordon. Sans doute pour montrer à toute la ville qu'il est le

médecin des Robinson. Est-ce que les portes de la bibliothèque étaient ouvertes ?

— Oui, dit Louderback, les portes-fenêtres. Celle qui donne dans le hall était fermée, de l'intérieur.

— Alors, l'assassin est venu par le jardin et la terrasse, remarquai-je. Ou bien il était déjà dans la pièce.

— Voici comment je vois les choses, dit le policier. Le juge écrit, à son bureau. L'homme entre par une porte-fenêtre. Le juge l'entend, repousse son fauteuil et se retourne. Il se lève. Il fait face à l'assassin qui tient un marteau à la main et frappe Robinson à la tête. La partie antérieure du crâne a été fracturée. Alors…

— Et les coups de poignard ? demandai-je.

Louderback, embarrassé, se gratta la nuque.

— Ça, c'est plus compliqué, murmura-t-il. Le juge était couché sur le tapis. Il a dû tomber sur le ventre, le visage contre terre. Reynolds déclare que l'un des coups de marteau suffisait à le tuer. D'autre part, les blessures portées à la poitrine sont assez profondes pour que la pointe de l'arme ait touché le cœur.

— A-t-il été assommé d'abord ?

— Sans doute. Pourquoi l'aurait-on frappé à coups de marteau lorsqu'il était mort ?

— Et pourquoi l'aurait-on poignardé après lui avoir défoncé le crâne ? répondis-je. Tout cela n'est pas clair.

— Pour moi, dit Preen, l'assassin tenait le juge par le cou. Voyez le col déchiré et tordu, la cravate dénouée.

— Possible ! fit Louderback. Le meurtrier a pu frapper à coups de marteau puis il a pris le juge à la gorge et il l'a poignardé.

— Avec le marteau ?

— Il a pu lâcher le marteau et prendre le poignard ou le bistouri dans sa poche pendant qu'il soutenait sa victime de l'autre main.

— Heu, heu… fis-je, incrédule.

— Pourquoi pas ? demanda Louderback.

— Essayez donc de soutenir d'une seule main un cadavre ou un homme qui a perdu connaissance, dis-je. Robinson pesait plus de quatre-vingts kilos.

— Tu vois ? dit le capitaine à son beau-frère ; je te l'avais bien dit, c'est impossible.

— C'est possible puisque cela ne peut s'être passé autrement, insista Preen.

— Il est entêté comme une mule, grogna Louderback.

— Après ? demandai-je.

— Eh bien, supposons que les choses se soient passées ainsi, reprit le capitaine. L'homme a soutenu le juge et l'a poignardé. Puis, il a fait un pas en arrière et la victime s'est effondrée à plat ventre sur le tapis. L'assassin s'est penché sur lui et lui a porté trois coups dans le dos. Ça va ?

— Heu, fis-je, ce n'est pas très fort.

Les hommes de l'ambulance venaient d'entrer, par la terrasse, avec leur brancard.

— Nous ne sommes pas encore prêts, dit le capitaine. Dans quelques minutes.

Les infirmiers allèrent s'asseoir sur les marches du perron, face au jardin. Louderback considérait fixement le cadavre.

— Si le type ne le soutenait pas, ricana Preen, je veux bien bouffer mon automatique.

— Bouffe-le, grogna le capitaine. Carnera n'aurait pu le soutenir d'une seule main.

Le sergent haussa les épaules et nous tourna le dos.

— Le juge a peut-être été poignardé d'abord dans le dos, assis devant son bureau, suggérai-je.

— Alors, il serait tombé sur son buvard, la tête en avant, répondit Louderback. Non, il s'est levé. Il a vu l'assassin.

— Ah !

Le capitaine se baissa et, avec effort, retourna le cadavre.

— Regardez son visage, dit-il ; cet homme a vu quelque chose qui l'a terrifié.

La face sanglante du juge était un masque d'horreur, les yeux exorbités.

— C'est vrai, dis-je.

— Cette expression d'horreur m'a fait songer à une autre possibilité, poursuivit Louderback. Mais non, c'est de la folie !

— De quoi s'agit-il ? demandai-je. Parlez.

— Inutile. Cela ressemble à la théorie de mon beau-frère. C'est épatant, mais invraisemblable.

Preen n'avait pas renoncé à la bataille.

— Est-ce que Reynolds n'a pas déclaré que les coups avaient été portés de haut en bas ? ricana-t-il. L'assassin était donc grand… et vigoureux. Assez vigoureux pour…

— Pour soutenir le juge ! dis-je en riant.

Preen haussa de nouveau les épaules et se tut. Louderback appela les infirmiers qui emportèrent le cadavre.

Assis sur le bureau, j'avais allumé une cigarette.

— J'ai aussi une théorie, dis-je. Le juge a été d'abord frappé à coups de marteau. Il est tombé la face contre terre. L'assassin s'est penché sur lui, l'a frappé de trois coups de poignard dans le dos. Puis, il l'a retourné pour s'assurer qu'il était mort. Il a porté les autres coups de poignard afin d'achever sa victime.

— Et le col ? demanda Preen.

— Le juge a dû crier, observai-je. L'assassin l'a pris à la gorge pour le faire taire, puis il a frappé à coups de marteau.

— C'est ainsi que je voyais la chose, dit Louderback. Mais cet entêté n'a pas voulu en convenir.

Le capitaine, pensif, se frottait le menton du bout des doigts.

— Tout cela concorde pourtant avec mon autre théorie. Le marteau. Le couteau. L'acharnement du meurtrier. Les coups portés à la poitrine et dans le dos. Ce nombre de coups. Et, cependant…

Il hocha la tête d'un air désespéré.

— Et cependant, poursuivit-il, ce n'est pas possible. Il ne peut pas avoir commis ce crime.

— De qui voulez-vous parler ? demandai-je. Qui est l'homme qui ne peut avoir commis ce crime ?

— Magee le Boucher, murmura le policier.

*

* *

La porte qui donnait sur le hall s'ouvrit et Andrew Robinson entra. Derrière lui venait Jonas Hatfield, grand et mince, avec un long visage étroit tiré par l'anxiété. Il jeta un regard circulaire dans la pièce, comme pour voir ce qui l'attendait. Il était vêtu de noir : redingote et pantalon déformé, luisants d'usure.

Andrew Robinson referma le battant.

— Voici Jonas Hatfield, dit-il à Louderback.

Il parlait d'un ton indifférent comme l'on nomme un objet inanimé, et non pour présenter l'évangéliste. Hatfield nous regardait comme le patient considère, avant d'être opéré, un plateau couvert d'instruments chirurgicaux en se demandant quel bistouri va lui ouvrir le ventre.

— Asseyons-nous, dit Louderback. Cet homme peut sans doute nous fournir des renseignements précis.

Le capitaine s'installa dans le fauteuil de bureau ; Preen et moi sur le canapé. Andrew prit une chaise et s'assit à califourchon. Il s'accouda au dossier et posa son menton sur ses

mains croisées. Hatfield, indécis, regardait tour à tour les sièges demeurés vides.

— Où vous voudrez ! dit Louderback, impatienté. N'importe où !

L'évangéliste se dirigea doucement vers un fauteuil et s'assit. Il croisa aussitôt ses longues jambes et, en un geste soigneux, défit les plis de sa redingote du plat de la main. Puis, il mouilla du bout de la langue ses lèvres sèches, plaça ses mains sur les bras du fauteuil et, enfin, les posa sur ses cuisses, les doigts écartés.

Les paupières à demi fermées, Louderback observait l'homme noir.

— Que savez-vous de cet assassinat ? demanda-t-il brusquement.

Hatfield toussota avant de répondre.

— Rien, dit-il enfin ; j'en ai entendu parler il y a une demi-heure ; j'ai acheté une édition spéciale avant de prendre le tramway…

— Où étiez-vous ?

— Voulez-vous dire…

— Où avez-vous passé la soirée ?

Hatfield leva les yeux d'un air inspiré comme s'il cherchait une issue à travers le plafond, puis il baissa la tête et dit :

— J'ai fait une visite.

— Allons, allons, ricana le capitaine. Épargnez-nous des questions inutiles. Vous avez dîné ici, à sept heures, avec le

juge et miss Robinson. Vers huit heures un quart vous êtes venu dans cette pièce, avec votre hôte, tandis que miss Robinson montait dans sa chambre. À neuf heures, M. Williams est venu chercher la jeune fille. Vous étiez encore ici avec le juge. Son valet de chambre, Miles, vous a vus, en sortant par le jardin, à neuf heures un quart. Qu'avez-vous fait depuis cette heure-là ?

Hatfield jeta un regard rapide et méfiant à Preen qui tenait un carnet ouvert sur son genou et son stylo prêt. Louderback croyait à cette mise en scène : il prétendait que les gens risquent moins de mentir lorsqu'ils savent que leur déposition sera sténographiée.

— Je suis parti d'ici à neuf heures et demie, récita prudemment l'évangéliste. J'ai pris le tramway, jusqu'à la maison de la personne que j'allais voir : je n'ai pas d'automobile. Je suis arrivé un peu avant dix heures. Ma visite a duré presque une heure. Je suis revenu directement ici.

— Où habite cette personne ?

— À l'hôtel Madison, dans Cedar Street.

— Quel est son nom ?

— Miss Harriet Bentley. Au Madison, l'employé de la réception m'a vu arriver et partir. Vous n'aurez même pas à interroger miss Bentley.

— Ça, c'est notre affaire, dit Louderback. Je remarque que vous avez pris soin de vous montrer à l'employé de la réception, lors de votre arrivée et de votre départ.

— Je ne l'ai point fait à dessein, protesta Hatfield. Le bureau de cet employé se trouve près de l'entrée et cet homme

m'a remarqué parce qu'il était inoccupé, et aussi parce qu'il me connaît.

— Bien. Autre chose, poursuivit le capitaine. Le juge a écrit à son bureau, ce soir. Son encrier est découvert ; nous avons trouvé une plume encore humide d'encre, mais ce qu'il a écrit a disparu. Savez-vous de quoi il s'agissait ?

— Pas le moins du monde.

— Il n'a pas écrit pendant que vous étiez avec lui ?

— Non.

— En êtes-vous sûr ?

— Absolument. Nous nous sommes entretenus de questions religieuses. Vous ignorez peut-être que j'étais le conseiller spirituel du juge Robinson ?

— Le capitaine le sait, dit Andrew, parlant le menton appuyé sur le dos de sa main. Il sait l'influence néfaste que vous exerciez sur mon frère. Il sait que vous avez tiré de lui le plus d'argent possible.

Hatfield rougit et prit un air indigné.

— C'est faux ! s'écria-t-il.

— Prenez garde ! coupa Andrew, sans bouger ni élever la voix, mais d'un ton sec et menaçant. Ne dites pas que je mens.

— Je… J'ai le droit de protester…

Andrew l'interrompit en se levant brusquement. Il marcha vers le bureau et se tint debout, face à l'évangéliste.

— Protester contre quoi ? fit-il doucement. Est-ce que mon frère ne vous a pas donné d'argent ?

— Pas à moi… personnellement. Il a contribué à nos bonnes œuvres. Dieu soit loué, il s'était soumis à l'Esprit Saint. Il a donné au nom du Sauveur.

Il ferma les yeux et murmura :

— *Alléluia ! Amen !*

— Êtes-vous un ministre du culte régulièrement ordonné ? demanda Andrew d'une voix sèche.

— Je suis un homme qui…

— Répondez par oui ou par non.

— Non.

— Alors, vous êtes un imposteur et un hypocrite. Épargnez-nous désormais votre langage pieux qui n'est qu'un mensonge. Je répète ce que j'ai dit. Vous avez exercé sur mon frère une influence néfaste. Vous avez tiré de lui beaucoup d'argent. Cet homme était malade de corps… et d'esprit.

— Son âme était malade, dit Hatfield.

— Et vous en étiez le médecin, pratiquant d'abondantes saignées.

Il tira un papier de la poche de son gilet.

— En mai, il vous a remis six cents dollars. En juin, deux mille quatre cent cinquante. En juillet, quatre mille cinq cents. Tout cela en chèques. Nous ignorons ce qu'il a pu vous donner en espèces… Nous avons trouvé les talons des chèques dans son tiroir. Est-ce exact, capitaine ?

— C'est exact.

— Ce soir, poursuivit Andrew, mon frère vous a remis un chèque de cinq mille dollars que vous avez sans doute dans votre portefeuille.

— Je l'ai, dit l'évangéliste, d'un air de défi.

— Donnez-le au capitaine.

Hatfield, les lèvres serrées, fit non de la tête.

— Donnez-le au capitaine, répéta Andrew.

Il attendit quelques secondes, puis alla se placer derrière Hatfield. Il le saisit par le col de sa redingote et le mit sur ses pieds d'une secousse. Sa main gauche fouilla la poche intérieure du vêtement et ramena un portefeuille.

Andrew lâcha l'évangéliste et lança le portefeuille sur le bureau.

— Prenez le chèque, capitaine, dit-il ; gardez-le avec les talons des autres.

Hatfield était devenu cramoisi.

— Je proteste ! cria-t-il. Je ne me laisserai pas intimider ainsi. J'ai des droits ! Tout ceci est illégal !

Louderback prit le chèque et le plaça dans une enveloppe. Puis il examina tranquillement les autres papiers, sans prêter la moindre attention aux cris de l'évangéliste outragé.

Andrew se tourna vers moi :

— Voici qui peut vous suggérer un excellent article pour ***La Gazette***. Les droits de l'homme et l'illégalité. N'oubliez pas l'anecdote de l'avocat qui va trouver son client dans sa cellule et lui dit : « On ne peut vous mettre en prison pour si peu ! »

Hatfield s'était levé, pâle et tremblant. Il s'était approché du bureau et frappait le buvard du plat de la main.

— Allez donc vous asseoir, dit Louderback d'un ton las. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Il s'agit d'un meurtre.

— Alors, arrêtez-moi ! cria l'évangéliste. J'aurai le droit d'être défendu par un avocat. Vous n'osez pas ! Vous savez que j'ai un alibi inattaquable !

— Ça, je n'en suis pas sûr, répondit tranquillement le capitaine. Nous ignorons l'heure exacte de la mort du juge. Vous êtes parti d'ici vers neuf heures et demie, soit. Pour aller à l'hôtel Madison il faut une vingtaine de minutes…

— Et j'ai des témoins qui affirmeront que j'y étais avant dix heures.

— Entendu. Mais quand le juge a-t-il été tué ? Il était vivant à neuf heures et quart, lorsque Miles est sorti. À son retour, vers dix heures, le valet, en passant par le jardin a constaté que la bibliothèque était vide. Il est entré. Il a trouvé son maître étendu sur le tapis, mort. Il pouvait être mort à neuf heures et demie, lorsque vous avez quitté la pièce.

Hatfield écoutait bouche bée. Par degrés son visage prenait une teinte cireuse, comme si l'homme avait reçu un coup au creux de l'estomac.

— Non, dit-il, il était vivant lorsque je suis parti. Dieu en est témoin !

— Vous appelez ça un alibi ! ricana Louderback.

— Pourquoi l'aurais-je tué ? s'écria Hatfield. Le juge Robinson était mon meilleur ami. Il m'aidait. Vous savez qu'il m'a remis de l'argent.

— Allez-y, capitaine, dit Andrew. Ne le ménagez pas. Il pense qu'il va s'en tirer.

— Je n'aime pas beaucoup, reprit Louderback, les suspects qui viennent me crier sous le nez : « Essayez donc de m'arrêter ! » Votre alibi n'est pas inattaquable puisqu'il y a un « trou » de quinze minutes. Vous êtes la dernière personne que l'on ait vue en compagnie du juge. Vous l'avez fait chanter pendant trois mois – vos manœuvres équivalent à un chantage. – Que voulez-vous de plus ? Un mobile ? Il y a le testament que le juge a rédigé la semaine dernière sous votre influence. Il en a parlé à sa fille, avant-hier, lui recommandant de veiller à ce que l'on ne vous disputât pas le legs qu'il vous avait fait.

Le capitaine s'interrompit et prit un document dans le tiroir du bureau.

— Voici, dit-il. C'est un codicille au dernier testament de la victime. Nous avons donc la preuve que la mort du juge vous rapporte cinquante mille dollars.

L'évangéliste fit un effort pour parler.

— J'ai dit la vérité, murmura-t-il. Le chèque n'a pas été rédigé ce soir.

— Il est pourtant daté d'aujourd'hui.

— Il a été signé dans la journée. Ce matin. Le juge n'a rien écrit ici, en ma présence, après le dîner.

— Si. Nous avons trouvé sa plume encore humide. Il écrivait probablement lorsqu'il a été attaqué, mais ce qu'il a écrit a disparu. La corbeille à papiers est vide. Où est ce document ?

— Je ne sais pas.

— Allons, insista le policier, parlez, cela vaudra mieux. Supposons – ce n'est qu'une supposition – que ce chèque de cinq mille dollars ait représenté un règlement définitif entre vous et le juge. Supposons qu'il ait résolu de ne pas vous laisser par testament cette somme de cinquante mille dollars. Sa fille et son frère ont insisté, hier et ce matin, pour qu'il déchirât ce codicille. N'est-ce pas, monsieur Robinson ?

Andrew approuva de la tête.

— J'ai tenté de l'en persuader, ce matin, pendant deux heures, dit-il. Il a fini par me dire qu'il réfléchirait.

— Et vous avez de bonnes raisons de croire qu'après avoir réfléchi, votre frère avait résolu de se rendre à vos instances ? demanda Louderback.

— Oui. Je lui avais expliqué que nous pourrions toujours demander l'annulation du codicille en faisant valoir l'état de faiblesse mentale du testateur. J'ai insisté, lui demandant de ne pas nous réduire à cette extrémité.

Le capitaine se tourna vers Hatfield.

— Vous voyez, dit-il. Le juge a dû choisir entre ces deux choses : détruire le codicille ou forcer sa fille à en demander l'annulation sous prétexte que son père n'était pas sain d'esprit.

— Il a décidé de ne rien changer au codicille, s'écria l'évangéliste. Il me l'a dit, ce soir même. Il a ajouté, que sa fille et son frère étaient fous, qu'il laissait à celle-là un demi-million de dollars, et qu'il avait bien le droit de faire un legs de cinquante mille dollars pour une bonne œuvre.

— Ça, c'est votre version, dit Louderback, mais il est possible qu'il ait signé le chèque de cinq mille dollars et vous l'ait remis en compensation du codicille qu'il avait l'intention d'annuler. Pouvez-vous prouver qu'il a rédigé le chèque ce matin ? La plume humide indique plutôt qu'il l'a signé ce soir. Il valait mieux sans doute encaisser les cinq mille dollars et les cinquante mille !

*

* *

Le capitaine s'interrompit, s'appuya contre le dossier de son fauteuil et sourit. Il était comme un boxeur qui vient de porter le coup fatal à son adversaire et rompt le combat pour voir s'effondrer le vaincu.

Mais j'ai vu des boxeurs « groggy » qui n'allaient pas au tapis « pour le compte » et reprenaient la lutte avec énergie du désespoir.

Hatfield parut réagir de la sorte. Son visage hagard se colora ; une énergie nouvelle anima son grand corps maigre. Il se leva d'un bond, les points serrés, et nous cria :

— Je comprends maintenant ! Vous savez que je ne l'ai pas tué, mais vous voudriez me faire peur.

Il fit quelques pas en avant et s'appuya au bureau, regardant Andrew Robinson droit dans les yeux.

— Vous voulez me faire peur, répéta-t-il, et vous débarrasser de moi ! Vous m'avez pris le chèque, mais je saurai bien vous forcer à le rendre. Il y a des tribunaux…

Andrew était certainement aussi surpris que nous par cette brusque résistance, mais il n'en laissa rien voir. Le capitaine regardait Hatfield d'un air ahuri. Preen avait fermé son carnet. Seul, Andrew n'avait pas bronché.

— Il y a du vrai dans ce que vous affirmez, dit doucement le Grand Chef. Je ne suis pas sûr que vous ayez tué mon frère. Mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit l'autre jour : vous rendrez tout, jusqu'au dernier dollar.

— Jamais !

— Mais si. Et vous signerez même une renonciation.

— Jamais !

— Mais si. Je m'arrange toujours pour en faire à ma tête, dans cette ville.

Il se tourna vers moi.

— N'est-ce pas, Spence ? dit-il.

Je ne répondis pas, vaguement flatté que Robinson m'ait pris à témoin. Je me souvins de ce que mon père m'avait toujours dit d'Andrew Robinson : il était brutal et sans scrupules mais, pour le combattre avec succès, mieux valait ne pas le connaître, car il avait le don de désarmer ses ennemis et de les gagner à sa cause. C'était sans doute pour cette raison que mon père m'avait défendu de fréquenter n'importe quel Robinson.

Ce soir, le grand chef était parfait ; il écrasait son ennemi avec un implacable calme. Il était comme un champion qui annonce avec tranquillité à celui qui l'a défié : « Je vous toucherai là et là… » et qui tient parole.

— Lorsque mon frère était vivant, reprit Andrew d'un ton uni, je ne pouvais guère intervenir ; son médecin m'avait prévenu qu'il fallait le ménager, sinon, je vous aurais chassé à coups de pied dans le derrière de cette maison et de la ville. Capitaine, est-il assez compromis pour qu'on l'envoie réfléchir à l'ombre ?

— Bien sûr ! dit Louderback.

Il appela, par-dessus son épaule :

— Weber !

Le policier qui était sur la terrasse entra.

— Emmenez cet homme, dit le capitaine ; il est soupçonné de meurtre.

Hatfield ne paraissait pas s'avouer vaincu. Il suivit Weber jusqu'à la porte. Là, il se retourna :

— Vous regretterez tout cela, Robinson ! dit-il.

Le policier lui prit le bras et l'entraîna. Dans le hall, une pendule sonna minuit. Par la porte entr'ouverte, j'aperçus Ellen et je me hâtai de la rejoindre. Elle portait une robe de chambre rayée, sur un pyjama. Dans ses pantoufles sans talons, elle paraissait beaucoup plus petite.

— Est-ce lui ? me demanda-t-elle.

— Non.

— Pourquoi l'emmène-t-on, alors ?

— On le soupçonne vaguement, dis-je, haussant les épaules. Puis-je user de votre appareil téléphonique ?

Elle me montra du geste la cabine, sous l'escalier.

J'appelai *La Gazette*. Mitchell écrivait son article sur la mort du juge.

Lorsque je rejoignis Ellen dans le hall, la porte de la bibliothèque était fermée.

— Jerry, dit la jeune fille, donnez-moi quelques détails : je sais seulement que mon père a été assassiné. Comment a-t-il été tué ?

— Il a été frappé à plusieurs reprises avec une lame aiguë. Le docteur Reynolds pense que le meurtrier était armé d'un bistouri.

Elle répéta lentement : « Un bistouri. » Son regard était devenu vague, comme si elle contemplait quelque chose, très loin. Elle mordait sa lèvre inférieure.

— Ne vous laissez pas impressionner par les détails, dis-je, lui tapotant l'épaule. Montez dans votre chambre et allez vous reposer.

— Je veux tout savoir, s'écria-t-elle ; le plus infime détail peut être très important.

— Laissez faire les policiers ; c'est leur métier.

— Non, répondit-elle, secouant énergiquement la tête. Non, celui qui a tué mon père doit être arrêté et puni.

— La police l'arrêtera ; elle sait toujours…

— Pas toujours. Vous ne savez pas ce qu'il peut y avoir derrière tout ceci.

Je la regardai attentivement. Elle était atrocement pâle, les traits tirés. Ma main était restée sur son épaule : je serrai les doigts.

— Si vous savez quelque chose, dis-je, il faut le dire à Louderback.

— Pas si fort, murmura-t-elle ; venez.

Elle me conduisit dans la cuisine, laissant la porte ouverte. Nous pouvions voir le hall et la porte de la bibliothèque. Assis sur la table, j'allumai une cigarette, pour calmer mes nerfs : la conduite d'Ellen m'inquiétait.

— Qu'avez-vous ? demandais-je.

— J'en ai assez, Jerry, dit-elle.

Ses yeux, son visage, sa voix avaient brusquement changé.

— Je veux que vous m'aidiez, poursuivit-elle ; je ne puis rien dire maintenant, je vous verrai demain.

— Où ?

— À deux heures, je passerai, en voiture, au coin d'Union Street. Vous monterez ; nous irons faire un tour.

Nous regagnâmes le hall. Ellen monta dans sa chambre. Je demeurai seul pendant quelques minutes, puis Louderback, Andrew et Preen vinrent me rejoindre.

— Où est Ellen ? demanda Andrew.

— Elle est allée se coucher.

— Comment va-t-elle ?

— Bien.

Il marcha vers l'escalier, hésita une fraction de seconde, puis alla prendre son chapeau, sur une chaise.

— Faites garder la maison, dit-il à Louderback.

Nous sortîmes sur le perron tandis que Preen allait téléphoner. Andrew réveilla son chauffeur et s'en fut. J'allai m'asseoir près de Louderback.

— Je suis éreinté, soupira le policier. Je voulais me coucher tôt et il est plus de minuit.

— Minuit dix.

— Quelle histoire ! Que pensez-vous de Hatfield ?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Pensez-vous qu'il soit coupable ?

— Je n'en sais rien.

Il regarda fixement le globe laiteux qui nous éclairait. Des insectes nocturnes tournoyaient alentour.

— C'est un malhonnête homme, dit-il enfin ; mais il n'a jamais été condamné.

— Qu'en savez-vous ?

— Une enquête ; la semaine dernière. Andrew Robinson l'avait demandée.

— Cette fois, vous le tenez, dis-je.

— Oh ! murmura-t-il, ce n'est pas très sûr.

Les moustiques nous piquaient aux chevilles.

— Qu'est-ce que fait Joe ? gémit Louderback ; je parie qu'il bavarde avec la téléphoniste.

Joe Preen arriva quelques secondes plus tard.

— Les hommes de garde sont en route, dit-il.

Il s'assit et me demanda une cigarette. Je tentais de me remémorer la chose que je voulais demander à Louderback. Cela revint brusquement dans ma mémoire :

— Qui est Magee le Boucher ?

Le policier me regarda, surpris :

— Vous ne savez pas ? La chose s'est passée il y a six ans. Vous étiez sans doute à l'Université.

Il se tourna vers son beau-frère :

— Joe, dit-il, tourne le commutateur. Avec cette lumière, les moustiques vont nous dévorer.

Dans l'obscurité, la nuit parut soudain plus fraîche.

— Je n'en ai jamais entendu parler, dis-je.

— Un fou, murmura Louderback. Il s'appelait Lon Magee. Les journaux l'avaient surnommé le Boucher. Nous n'avons jamais su d'où il venait. C'était probablement lui qui avait causé une panique semblable à Cleveland puis à Toledo, avant de venir à Midland. Vous ne lisiez donc pas les journaux, à l'Université ?

— La rubrique sportive, seulement, et en particulier le football. Je faisais partie de l'équipe. Mais pourquoi, tout à l'heure, avez-vous pensé à Magee le Boucher ?

— Même technique. Il a tué six personnes avant que nous ayons pu l'arrêter : trois hommes, deux femmes, une jeune fille.

— Quel était son genre de folie ?

— Je ne sais pas exactement ; j'ai oublié le nom que lui a donné l'aliéniste.

— Paranoïaque ?

— C'est ça. Un soir il attendait un tram, à l'arrêt. Un autre homme était près de lui. Lorsque le tram s'arrêta, l'autre s'élança le premier et bouscula légèrement Magee. Sur la plate-forme, il s'excusa. Magee lui jeta un regard terrible. Je connais ça. Si vous l'aviez vu dans la salle d'audience, enchaîné à un fauteuil que nous avons dû clouer au parquet. Tu t'en souviens, Joe ?

— Il y a six ans que j'essaye de l'oublier, dit Preen. Souvent, la nuit, je me réveille en sursaut, couvert de sueur.

— Le type qui l'avait bousculé prit peur, poursuivit Louderback. Magee ne le quittait pas des yeux. L'homme voulut descendre par surprise mais le Boucher le surveillait et descendit derrière lui. L'autre, sans hésiter, demanda à l'agent de service du carrefour de l'accompagner jusqu'à sa porte. Nous retrouvâmes son corps le lendemain, dans un terrain vague.

Le policier s'interrompit et posa une main sur mon genou :

— Jerry, reprit-il après un silence, l'homme avait le crâne fracturé et portait plusieurs coups de poignard, devant et derrière.

Preen s'était levé brusquement :

— C’est vrai, grogna-t-il ; c’est donc ça qui t’a fait penser à lui.

— Assieds-toi, Joe.

Preen se rassit et tira sur sa cigarette dont la lueur éclaira son visage tendu et alarmé.

Nous demeurâmes un instant silencieux. Un oiseau chantait dans un arbre. La brise nous apportait des odeurs de fleurs, de verdure et de terre humide.

— Où est-il, ce Magee ? demandai-je enfin.

— À Graystone ; interné à vie.

— C’est donc pour ça que…

— Bien sûr, coupa Louderback ; mais c’était fou d’y penser ! Cependant, Jerry, il a tué six personnes en trois mois. J’ai vu les six victimes. Elles avaient toutes le crâne défoncé et des coups de couteau dans le dos et la poitrine.

— Quelle sorte de couteau ?

— Les autres fois ? Un couteau de boucher.

— Pourquoi dites-vous : les autres fois ?

Le capitaine eut un rire forcé :

— Je vous ai dit que j’étais fou, ricana-t-il. Magee a d’abord assassiné un garçon épicier qui s’était trompé en lui rendant de la monnaie. Puis, une femme, dans Meredith Road : nous n’avons jamais su pourquoi. La semaine suivante, une fillette qui avait eu peur et s’était enfuie en le voyant. Il avait considéré cela comme une insulte. Tous tués avec un marteau et un couteau.

— Bon Dieu ! jura de nouveau Preen ; je pense à ce qu'il a dit, le jour du procès.

— Oui, dit Louderback ; c'est cela aussi qui m'a fait penser à lui.

— Qu'a-t-il dit ? demandai-je.

— Nous l'avons pris après le sixième meurtre. Toute la ville était en proie à une terreur panique. Vous imaginez ça ! Grilles aux fenêtres ; rues désertes ; coups de téléphone demandant que l'on gardât les maisons : l'armée n'y aurait pas suffi. La presse jetait de l'huile sur le feu. Oui, votre *Gazette* comme les autres. Finalement, nous l'avons pris, dans une grange des faubourgs, après l'avoir « gazé ». Pour lui passer les menottes et le ligoter nous étions six… et il avait presque perdu connaissance !

— Qu'est-ce qu'il a dit, au procès ?

— Il avait été traduit devant le juge Robinson. Nous ne pouvions pas demander sa vie, bien sûr, puisqu'il était fou, mais l'internement à perpétuité. Le procès a duré une journée. Magee était enchaîné au fauteuil cloué dans le parquet. Lorsqu'il a compris qu'il ne pouvait bouger, il s'est mis à écumer. Si vous voulez le voir allez donc à Graystone et demandez au docteur Wilks la permission…

— Non, merci.

Une voiture de la police s'arrêtait devant le perron. Trois hommes en descendirent à qui Louderback donna des instructions pour la garde de nuit.

— Miss Robinson et les domestiques sont là, dit le capitaine. Ne laissez approcher personne.

Nous nous dirigeâmes vers les autos. Preen et Louderback montèrent dans celle du capitaine.

— Au revoir, Jerry, dit le policier. Ne m'éreintez pas trop dans *La Gazette*.

— Non, au contraire. À demain.

J'allais monter dans mon cabriolet lorsque j'entendis le bruit. Je ne compris, pas tout d'abord de quoi il s'agissait. C'était comme un cri lointain que l'écho affaiblissait pendant quelques secondes, puis qui reprenait, déchirant. Je savais que ce n'était pas la sirène d'une auto ; c'était à la fois trop profond, trop rauque et trop puissant. Immobile, j'écoutais. J'avais peur de comprendre. Louderback avait lancé son moteur qui, après quelques halètements spasmodiques, s'arrêta court. Les deux policiers écoutaient, la tête inclinée vers l'ouest. La sirène gémissait toujours, plus fort lorsque la brise soufflait vers nous.

Je marchai vers la voiture du capitaine :

— Entendez-vous comme moi, dis-je, ou bien suis-je fou ?

Louderback ouvrit la portière et se précipita vers la maison, vers la cabine téléphonique.

Nous le suivîmes. Dans le hall, je levai la tête. Ellen était debout au haut de l'escalier. Je montai les marches :

— Allez vous coucher, dis-je ; la maison est gardée.

Elle répondit, bougeant à peine les lèvres :

— C'est la sirène de Graystone.

— Il doit y avoir quelque chose qui ne va pas, là-bas, murmurai-je.

Comme si elle n'avait pas entendu, elle répéta de la même voix blanche :

— C'est la sirène de Graystone.

Le capitaine sortait de la cabine.

— Joe ! cria-t-il. Magee le Boucher s'est évadé !

Ellen avait entendu. Elle ne pouvait pâlir davantage. Elle se roidit.

Je compris ce qui allait arriver et je m'élançai. L'instant d'après, elle s'écroulait dans mes bras, sans connaissance.

II

Le corps inerte était lourd dans mes bras. Les portes donnant sur le palier demeuraient fermées et je me demandais quelle était celle de la chambre d'Ellen lorsque l'une d'elles s'ouvrit. Une jeune femme en pyjama apparut sur le seuil et sursauta en nous voyant.

— Je suis Jerry Spence, dis-je rapidement avant qu'elle eu le temps de crier. Je suis un ami d'Ellen.

Elle parut se calmer.

— Elle n'est pas malade, affirmai-je ; mais elle a perdu connaissance. Où est sa chambre ?

La jeune femme ouvrit une porte et j'allai poser Ellen sur son lit.

— Je vais appeler le docteur Reynolds, dit l'inconnue.

— C'est inutile. Avez-vous des sels ?

— Non, monsieur. Elle… elle est très pâle !

— Ce n'est rien ; allez chercher un cordial.

Elle quitta la pièce. Dès qu'elle fut sortie, Ellen ouvrit les yeux, fixa son regard sur l'ampoule électrique du plafond, puis le tourna lentement vers moi :

— Je me suis évanouie, murmura-t-elle, gênée, comme si elle éprouvait une sorte de honte.

— Vous allez mieux, n'est-ce pas ? dis-je. Reposez-vous.

Mais elle s'était mise sur son séant, posant les pieds sur le tapis. Elle écoutait. La sirène s'était tue ; des voix d'hommes montaient du hall. Le regard d'Ellen s'assombrit.

— C'est la police, dis-je. Vous n'avez rien à craindre. Trois hommes vont vous garder, cette nuit.

— Je n'ai pas peur, fit-elle. Ce n'est pas la peur, c'est…

La jeune femme rentrait dans la pièce, portant un verre à demi plein d'un liquide opalescent.

— Oh ! miss Ellen, vous allez mieux, n'est-ce pas ? dit-elle, anxieuse.

— Oui, Kate, murmura Ellen en souriant à sa femme de chambre.

J'avais pris le verre.

— Je n'en veux pas, protesta Ellen.

— Buvez donc.

Elle avala le contenu d'un trait et rendit le verre à Kate.

— Voulez-vous aller me chercher de l'eau fraîche, de l'eau glacée ? lui demanda-t-elle.

Je compris qu'Ellen désirait écarter la femme de chambre en l'envoyant chercher de la glace au rez-de-chaussée.

— Que disiez-vous ? murmurai-je aussitôt que Kate eut quitté la pièce.

Ellen se leva, alla jusqu'à la porte pour voir si nous étions seuls. Elle revint et parla très vite.

— Je ne puis rien vous dire maintenant. Kate va remonter. N'oubliez pas notre rendez-vous, à deux heures.

— J'y serai.

— Croyez-vous que les policiers vont aller à Graystone ?

— Certainement.

— Allez avec eux… s'ils le permettent.

— Je ne leur demanderai pas leur avis, dis-je ; mais pourquoi ?

— Je désire que vous soyez présent, que vous puissiez me renseigner très exactement. Comprenez-vous ?

— Non. Je comprendrai peut-être, à partir de deux heures, lorsque vous m'aurez tout expliqué.

J'entendis soudain ronfler le moteur de la voiture de Louderback.

— Ils s'en vont, dis-je.

Je courus à la fenêtre. Preen était seul au volant.

— Hé, Joe ! criai-je. Ici, à la fenêtre !

Il leva la tête.

— Attendez-moi ; je viens !

— Faites vite, dit-il ; il téléphone ; nous allons partir.

Ellen me suivit sur le palier ; elle me serrait le bras à deux mains ; elle leva son visage vers moi.

— Regardez, bien tout, Jerry, insista-t-elle.

— C’est entendu, Ellen.

— Et surtout, ***surveillez le docteur Wilks*** !

Elle me lâcha le bras et regagna sa chambre en courant comme Kate gravissait l’escalier. Dans le hall, je rejoignis Louderback, inquiet, qui sortait de la cabine téléphonique.

— Si vous allez à Graystone, dis-je, je vous accompagne.

Nous montâmes dans la voiture qui s’ébranla aussitôt. Le capitaine desserra sa cravate, déboutonna son col et ôta son chapeau.

— Que faisiez-vous là-haut ? me demanda-t-il.

— Je parlais à Ellen Robinson.

— Est-ce qu’elle sait ?

— Oui.

— A-t-elle peur ?

— Non.

— J’ai demandé trois hommes de plus pour garder la maison. Cependant, je ne pense pas que Magee revienne : il doit avoir d’autres comptes à régler. On prétend que ces gens-là n’oublient jamais une insulte.

— Vous regrettez sans doute de l’avoir malmené, dis-je.

— Ne plaisantez pas, murmura-t-il d’un air préoccupé. Ce démon me déteste autant qu’il détestait le juge. Lorsqu’il s’est défendu, avant le procès, j’ai si bien tapé dessus que mon poing était endolori. Ça, il ne doit pas l’avoir oublié.

— Ne vous inquiétez donc pas ; il sera arrêté avant le jour.

— Je l'espère, dit le policier avec ferveur. Je ne dormirai pas tranquille avant qu'il ait été ramené à Graystone.

— Comment diable a-t-il pu s'évader ? demandai-je.

— C'est ce que nous allons voir, dit il d'une voix sèche.

Nous traversions la ville, très rapidement. Preen actionnait sans cesse la sirène spéciale. Lorsque nous atteignîmes la route 49, Joe lança la voiture à fond. Bientôt nous aperçûmes la masse sombre de l'asile, toutes fenêtres éclairées. Des projecteurs placés sur les toits fouillaient de leurs pinceaux lumineux la campagne environnante.

Louderback se pencha vers moi.

— À quoi bon tout cela ? ricana-t-il. S'ils espèrent trouver Magee avec un projecteur, ils sont aussi fous que lui.

— C'est sans doute le règlement, répondis-je. Et il y a eu un pot de vin à toucher lorsqu'on a installé cette batterie de projecteurs.

Les grilles de l'asile étaient ouvertes et gardées par des hommes armés de fusils. Nous allâmes jusqu'au bâtiment principal, accompagnés par la lumière d'un projecteur.

Louderback, à la fois furieux et inquiet, ne décolérait pas.

— Ça, alors ! grogna-t-il. Trois hommes armés de fusils pour garder une porte ouverte. Pourquoi n'ont-ils pas fermé les grilles et envoyé ces hommes à la recherche de Magee ? Ils pensent peut-être qu'il a envie de revenir ! Et cet idiot, sur le toit, qui nous éblouit avec son truc ! Je ne comprends pas !

— Moi non plus, dis-je, sincèrement.

— Les dirigeants sont aussi fous que les pensionnaires ! grommela Louderback. Pas étonnant que Magee se soit évadé. Je vais dire à Wilks ce que j'en pense. Tant pis si je perds ma place.

— Vous la perdrez probablement, dis-je.

*

* *

J'avais pénétré à l'intérieur de l'asile de Graystone, cinq ans auparavant, du vivant de mon père, alors que je débutais à ***La Gazette***. C'était à l'occasion de l'inauguration des nouveaux bâtiments. Le gouverneur de l'État et tous les notables de Midland étaient présents. La longue série des discours officiels avait été clôturée par celui du docteur Wilks qui m'avait fait remettre son texte encarté dans une chemise. Sur la couverture l'on avait dactylographié, en capitales : ***insérer in extenso***.

J'avais rapporté ce document à mon père, qui avait éclaté de rire. Depuis dix ans, il déplorait dans son journal l'état de l'asile d'aliénés. Il avait rassemblé une série de documents dont chacun nous aurait fait condamner pour diffamation si nous n'avions pu en prouver l'authenticité. Mon père avait usé de cette arme et poursuivi une vive campagne qui avait abouti à la construction de nouveaux bâtiments. Et voici que le docteur Wilks, en cinq mille mots soigneusement choisis, revendiquait le mérite d'avoir fait édifier cette « institution modèle » !

Mon père avait jeté le discours au panier. Puis prenant le compte rendu de la cérémonie que j'avais déposé sur son

bureau, il avait réduit à deux ou trois lignes le paragraphe concernant le docteur Wilks.

Depuis cinq ans, le silence s'était fait sur Graystone que *La Gazette* ne considérait plus comme un prétexte à attaquer la politique des Robinson.

En pénétrant dans le hall de l'asile, je me demandais s'il ne serait pas possible de ressusciter la vieille querelle. Les élections municipales étaient proches. Un prisonnier dangereux avait pu s'évader de Graystone et une accusation de négligence était légitime. Je ne savais pas grand'chose du docteur Wilks, sinon qu'il avait été nommé par les autorités municipales, c'est-à-dire le clan des Robinson. Nos adversaires s'efforceraient sans doute de tirer leur épingle du jeu en rejetant la responsabilité sur quelque employé subalterne, mais l'attaque ne serait pas inutile.

Les dernières paroles qu'Ellen avait murmurées à mon oreille : « Surveillez le docteur Wilks ! » surgirent brusquement dans ma mémoire. Je songeai à l'étrange conduite de la jeune fille, dans la cuisine et sur le palier, lorsque la sirène de Graystone gémissait. Si je pouvais découvrir ce qu'Ellen savait ?…

Avant d'entrer dans le hall, Louderback épingla son insigne au revers de son veston.

— On ne sait jamais, grogna-t-il ; un de ces types armés de fusils est bien capable de nous envoyer une balle, au lieu des rayons d'un projecteur.

J'éclatai de rire. Louderback était calme et de caractère agréable ; sa soudaine mauvaise humeur m'amusait. Il semblait considérer l'évasion de Magee le Boucher comme une offense personnelle. Il demanda à un homme armé qui

arpentait le hall, où était le bureau du docteur Wilks. Le garde montra une porte.

— Il est occupé ! dit-il.

— Moi aussi, répondit le capitaine, qui se dirigea vers le bureau.

Il entra sans frapper ; nous le suivîmes.

Le docteur Wilks était assis devant son bureau et s'entretenait avec deux hommes que je ne connaissais pas. Il leva un instant les yeux lorsque nous entrâmes, puis reprit immédiatement la conversation interrompue. Ce que j'entendis semblait indiquer que les deux interlocuteurs du docteur Wilks étaient des médecins de l'établissement. Ils parlaient d'un blessé. Le directeur leur donnait des indications pour une opération d'urgence. Wilks s'exprimait d'une voix sèche et précise, avec une moue perpétuelle de ses lèvres minces qui découvrait des dents petites et très blanches. Ellen m'avait demandé de le surveiller, et je le considérai avec l'attention que manifeste un fermier pour un veau qu'il destine à sa table. Je pensais : « Tu n'es pas seulement un homme, mais sans doute un tremplin politique, car les élections sont proches. »

Il s'écoula près de cinq minutes avant que Wilks remerciât les deux médecins et se tournât vers nous. Il s'adressa à Louderback, sans doute à cause de son insigne.

— Que désirez-vous ? fit-il.

Le capitaine se présenta, négligeant de parler de nous. Preen se tenait derrière lui et j'étais moi-même debout à côté de Joe. Wilks ne m'avait vu qu'une seule fois et j'espérais qu'il me prendrait pour un inspecteur de police.

— Je voudrais quelques renseignements sur ce qui s'est passé, dit Louderback.

Le capitaine avait soudain abandonné son attitude de défi, et je m'en réjouis : Wilks n'était pas homme à se laisser intimider. Ses lèvres minces, son regard perçant, ses larges épaules et sa tête rejetée en arrière révélaient un caractère indomptable.

— Je voudrais être moi-même mieux renseigné, dit-il. L'évasion d'un fou furieux est très regrettable et je déplore qu'elle ait déjà causé la mort du juge Robinson.

— Comment cela est-il arrivé ? Comment a-t-il pu s'évader ? demanda le capitaine.

Le docteur Wilks haussa les sourcils et regarda sa montre-bracelet.

— Nous avons constaté l'évasion à minuit cinq, dit-il. Il est minuit vingt-cinq. Croyez-vous que nous ayons disposé du temps nécessaire à mener une enquête sérieuse ?

Il avait parlé d'un ton de sarcasme qui n'échappa point à Louderback.

— Eh bien, nous allons chercher, dit le capitaine, c'est pour cela que je suis venu.

— Je vais vous dire ce que je sais, répondit le médecin d'un ton conciliant. Je vous laisserai diriger l'enquête à votre gré. Cependant, il me semble qu'il est plus important de capturer l'évadé que d'apprendre comment il a fui.

— J'ai fait le nécessaire, coupa Louderback. Tous nos hommes disponibles ont été alertés avant même que votre sirène ait cessé de mugir.

Il prit une chaise et s'assit devant le bureau. Preen me toucha le bras et nous allâmes nous asseoir au fond de la pièce, contre le mur.

— Magee a tué le juge Robinson, poursuivit le capitaine, entre neuf heures quinze et dix heures. Il s'était donc évadé avant…

— Il s'est évadé quelques minutes après neuf heures, coupa Wilks.

Louderback demeura un instant interdit.

— Vous l'avez su ?

— Certainement.

— Et vous ayez fait actionner la sirène à minuit ?

— Nous l'avons su à minuit, capitaine, dit le médecin avec une patience exagérée. Voulez-vous me permettre de vous raconter ce qui s'est passé ? À neuf heures, le gardien Kennedy a pénétré dans le quartier 16, celui où Magee était détenu. Le quartier 16 est situé au rez-de-chaussée de l'aile sud. Le règlement prescrit que les gardiens affectés à la surveillance d'un quartier doivent le visiter toutes les heures pendant la journée – de six heures à six heures – et toutes les trois heures pendant la nuit. Kennedy a apporté le repas du soir de Magee à six heures. À neuf heures il a fait sa ronde habituelle.

— Magee était-il encore dans sa cellule ?

Wilks fit oui de la tête.

— Kennedy vous l'a dit ?

— Non. Kennedy ne nous a rien dit. Il est dans le coma depuis neuf heures. En ce moment, il est sur la table d'opération et deux chirurgiens tentent de le sauver.

Louderback se leva à demi. Wilks lui fit signe de se rasseoir.

— Vous comprendrez bien mieux, capitaine, dit-il, si vous m'écoutez jusqu'au bout. Vous pourrez m'interroger plus utilement. Que disais-je donc ? Ah ! oui, Kennedy a commencé sa ronde à neuf heures pour inspecter les cellules et éteindre la lumière électrique. Il devait cesser son service aussitôt après et un autre gardien, Cornish, était désigné pour faire la ronde de minuit et les suivantes. À minuit, Cornish a pénétré dans le quartier 16 et il a inspecté les cellules à l'aide de sa lampe électrique. Le 16, que les gardiens appellent « la Cage », est occupé par trois détenus ; ce quartier est isolé par deux portes de fer ; il comprend six cellules, alignées à gauche du couloir. Est-ce clair ?

— Oui.

— Nous parlerons plus tard de la disposition des lieux. Ce quartier est destiné à isoler les fous dangereux : nous en avions trois, en comptant Magee. Il n'est pas possible de laisser vivre ces hommes avec les autres et nous les enfermons, un peu comme des félins dans une ménagerie. Il existe au fond du couloir une troisième porte de fer qui s'ouvre sur une cour où, tour à tour, les prisonniers prennent un peu d'exercice.

« Revenons à la ronde de Cornish, à minuit. Il a ouvert la première porte de fer, est entré, l'a refermée à clef. Il a ensuite ouvert la deuxième porte de fer qu'il a également refermée à clef derrière lui. Il a ainsi observé strictement les règlements.

« Il a suivi le mur, à sa droite, éclairant de sa lampe électrique les cellules occupées : la 1, la 3 et la 5. Magee était dans la 5. Les détenus de la 1 et de la 3 dormaient. Cornish pensa tout d'abord que Magee dormait aussi, mais il aperçut, à la lueur de sa lampe électrique, une tache noirâtre sur le parquet ciré : c'était du sang. L'homme allongé sur la couchette portait l'uniforme de bure grise de Magee ; il avait le visage tourné vers le mur. Mais Kennedy n'est pas aussi corpulent que Magee. Il y avait aussi la tache de sang, et Cornish comprit tout de suite.

« La cellule était fermée. La porte de fer du fond du couloir, celle qui donne sur la cour, était également fermée. En somme, tout était normal, sauf que Magee avait disparu et que Kennedy agonisait sur la couchette du fou.

Wilks s'interrompit.

— Vous m'aviez dit que vous ne saviez pas grand'chose, remarqua Louderback.

Le médecin haussa les épaules.

— Nous sommes arrivés à cette version par déduction, capitaine. La seule personne qui puisse fournir des renseignements précis est le gardien Kennedy, et je crains fort que le pauvre homme ne survive pas à ses blessures.

— Alors, il faudra se contenter de la déduction, soupira le policier. Que ferait-on sans elle au cours des enquêtes criminelles puisque, en général, ceux qui pourraient parler sont morts ?

Le docteur Wilks sourit. L'attitude des deux interlocuteurs marquait une détente amicale.

— Ce Kennedy, qu'est-ce qu'il a, exactement ? demanda Louderback.

— Une fracture du crâne.

— Avec quoi le coup a-t-il été porté ?

— Nous l'ignorons. Peut-être le lourd anneau de fer à l'aide duquel le gardien portait ses clefs.

Le capitaine demeura un instant silencieux, hochant la tête.

— Tout cela nous fournit un tableau assez précis, dit-il après quelques secondes. Cependant, il y manque une chose…

— Comment Magee a-t-il pu s'emparer de l'anneau de fer, n'est-ce pas ? coupa Wilks. Peut-être trouverez-vous la réponse dans le fait que Kennedy porte des meurtrissures à la gorge. Il a subi un commencement de strangulation.

— C'est ça ! s'écria le capitaine.

— Probablement. Kennedy a dû, fort imprudemment, s'approcher de Magee, à portée de la main.

— Il a passé le bras entre les barreaux ?

— Non. C'est impossible ; la cellule est fermée par un lattis d'acier qui ne permet pas au détenu de passer la main ou le bras.

— Alors, Kennedy est entré dans la cellule. Est-ce un fait courant ?

— Non. Surtout la nuit. On pénètre dans la cellule, pour la nettoyer, lorsque le détenu se promène dans la cour.

— Et les repas ?

— Ils sont passés, sur un plateau, par un guichet. Nous prenons beaucoup de précautions à l'égard des fous furieux. Ils peuvent se montrer très dociles pendant des semaines, puis, brusquement, ils se mettent dans un état de violente fureur.

Louderback, pensif, se grattait le menton.

— Kennedy est entré dans la cellule ou il a ouvert le guichet, dit-il.

— Oui, approuva le médecin.

— Magee l'a pris à la gorge, poursuivit le policier. Après, c'était facile. Il a assommé le gardien avec l'anneau de fer. Il a fait l'échange des uniformes et il a ouvert les portes en se servant des clefs. Si j'ai bien compris, il existe deux sorties : les deux portes de fer, au nord ; au sud, la porte de fer qui s'ouvre sur la cour.

— C'est cela.

— S'il est sorti par le nord, en ouvrant les deux…

— Non, coupa Wilks, car il aurait dû suivre le couloir du quartier 15 et passer devant le poste central des gardiens ; l'un d'entre eux n'aurait pas manqué de le voir.

— Alors, il est sorti par le sud ?

— Certainement, dit Wilks. Voulez-vous visiter le quartier 16 ?

Il se leva et m'apparut plus grand et plus robuste que je l'avais imaginé. Il fit signe à Louderback de le suivre. Nous allions derrière, Preen et moi. Après quelques minutes de

marche dans les couloirs, nous arrivâmes au quartier 15. De chaque côté les cellules étaient garnies de vitres dépolies : cela ressemblait davantage à un hôpital qu'à une maison de fous.

Au fond du couloir, un homme se leva à notre approche.

— C'est Cornish, dit le docteur Wilks.

Le gardien poussa la porte battante et nous vîmes devant nous la première porte métallique fermée. Dans l'obscurité, Cornish chercha à l'aide de sa lampe électrique un commutateur qu'il manœuvre et une ampoule s'alluma au plafond.

Cornish portait à la main l'anneau de fer réunissant ses clefs. J'aurais voulu lui demander de me le laisser soupeser. Il paraissait assez lourd : deux ou trois livres peut-être.

L'homme ouvrit l'une après l'autre les deux portes de fer et les referma avec soin ; nous avançâmes dans le couloir éclairé.

La porte de la cellule 5 était ouverte. Une large tache de sang souillait le parquet. Il y avait aussi des éclaboussures hors de la cellule et contre le mur opposé.

Cornish ouvrit la porte de fer du fond et nous sortîmes dans la petite cour où les prisonniers faisaient leur promenade journalière. Cette cour n'était pas éclairée et ne pouvait être examinée qu'à l'aide de la lampe électrique du gardien. Elle était petite, circulaire ; les murs étaient hauts et lisses ; elle était pavée de carreaux de faïence rouge.

— Comment a-t-il pu sortir d'ici ? demanda Louderback.

Wilks prit la lampe de Cornish et dirigea le faisceau lumineux sur une porte de fer encastrée dans le mur.

— Elle mène au sous-sol, dit-il. Vous allez voir.

Cornish chercha une clef dans son trousseau et ouvrit la porte. Il entra le premier, tourna un commutateur, et nous vîmes un long couloir dans lequel nous nous engageâmes. Au fond, une porte qui n'était pas fermée à clef s'ouvrait sur une plate-forte en ciment, divisée en cases par des lignes colorées, et utilisée sans doute pour garer des automobiles. Au delà, la pelouse.

— Voilà, dit le docteur Wilks, grâce aux clefs de Kennedy, il a quitté la cour et les bâtiments sud. Ce n'est pas la grille extérieure qui pouvait l'arrêter.

*

* *

J'étais debout, à l'écart. Devant moi s'élevait l'ombre massive des vieux bâtiments de Graystone, en partie abandonnés. Çà et là quelques fenêtres étaient éclairées.

Je me sentais soudain découragé. Le plan que j'avais imaginé devenait impraticable : je ne pouvais découvrir la moindre faute dans la façon d'agir du docteur Wilks. On ne saurait accuser les gens de négligence ou d'incapacité – comme il est de règle dans les querelles politiques – sans s'appuyer sur un certain nombre de preuves. Il était possible d'attaquer le parti adverse en accusant Wilks, mais notre argument ne tiendrait pas si le coupable était un simple gardien assez imprudent pour s'être exposé à la fureur de Magee le Boucher.

Kennedy avait commis une faute professionnelle mais le système employé à Graystone demeurait inattaquable.

Je remâchais lentement ma déconvenue, me remémorant l'explication précise et détaillée fournie par le docteur Wilks. Il avait pris soin de faire ressortir la perfection du règlement de Graystone. La rudesse de Louderback l'avait prévenu et il n'avait rien négligé pour se justifier. Il y avait réussi.

Je suivis lentement le groupe qui regagnait la cour principale en contournant le bâtiment. Preen monta le premier dans la voiture et se mit au volant. J'allai m'asseoir derrière, tandis que Wilks et Louderback causaient encore amicalement. Les projecteurs des toits continuaient de croiser leurs faisceaux lumineux, éclairant le ciel et le terrain environnant, mais cette fois le capitaine ne fit aucun remarque désobligeante sur leur utilité.

J'entendis le docteur Wilks qui disait :

— Je vous avertirai si Kennedy en réchappe. Je monte immédiatement à la salle d'opérations.

— J'espère que vous le sauverez, répondit le capitaine ; mais je doute qu'il puisse ajouter le moindre détail à ce que nous savons déjà. Décidément, la déduction a du bon.

Le docteur Wilks ne répondit pas tout de suite.

— Je voudrais vous demander, dit-il après un long silence, de ne faire aucune déclaration à la presse. J'ai refusé de recevoir les journalistes. Une commission d'enquête sera nommée aujourd'hui même et rien ne sera publié avant qu'elle ait déposé son rapport. Le gouverneur m'a appelé au téléphone aussitôt que j'ai donné le signal d'alarme et il a particulièrement insisté.

Louderback tourna vivement la tête et me chercha des yeux. Puis il regarda à ses pieds d'un air embarrassé.

— C’est entendu, docteur, dit-il enfin.

— Prévenez vos hommes, insista Wilks, montrant l’auto du geste. S’ils parlaient trop tôt, cela pourrait… nuire à leur avancement.

Ils se serrèrent la main et le docteur remonta le perron en courant. Louderback vint s’asseoir à côté de moi et la voiture s’ébranla.

— Vous avez entendu, Jerry ? dit le capitaine d’un ton suppliant.

J’éclatai de rire. Je riais encore lorsque l’auto tourna sur la route 49.

— Allez, riez donc ! grogna Louderback.

— Je ne m’en prive pas ! répondis-je.

Il posa la main sur mon bras.

— Jerry, dit-il, soyez chic. C’est l’ordre du gouverneur. Vous avez entendu ?

— Bien sûr. Pourquoi croyez-vous que j’ai éclaté de rire ?

— On va me faire sauter !

— Allons donc ! Qu’est-ce que peut faire le gouverneur ? Seul le maire a le droit de vous révoquer.

— C’est tout pareil, Jerry. Je n’avais pas le droit de vous amener, de vous présenter comme l’un de mes hommes.

— Vous ne m’avez pas amené, mon vieux ; je suis entré derrière vous et Wilks ne m’a demandé aucune explication.

— Vous n’allez pas imprimer tout ça, n’est-ce pas ?

— Mais si. Je suis journaliste, ne l'oubliez pas, et je ne négligerai pas l'occasion d'annoncer la chose avant ***La Tribune***.

— Pensez à moi, Jerry !

— Je pense aux lecteurs de ***La Gazette,*** répondis-je. Mais soyez sans inquiétude, l'article sera rédigé de façon à ne pas vous compromettre. C'est juré.

— Cela n'arrangera rien ! gémit-il.

— Eh bien, si vous êtes révoqué, je vous offre une place au journal : deux mille dollars par an. Et Dieu sait que je ne tenterais pas de faire de vous un journaliste pour un million de dollars !

Il essuya la sueur qui inondait son visage et se tut.

— Laissez-moi près de la maison du juge, dis-je à Preen. Je voudrais reprendre ma voiture.

Je descendis au coin de l'avenue et je gagnai à pied la maison d'Ellen. Le porche était éclairé ; un policier était assis devant la porte fermée. Pas de lumières aux fenêtres du premier étage.

Cinq minutes plus tard j'arrivais aux bureaux du journal.

*

* *

Le lendemain matin le compte rendu complet de ma visite à Graystone figurait dans ***La Gazette,*** en première page. ***La Tribune*** (qui avait, comme nous, publié dans la nuit une édition spéciale relatant le meurtre du juge Robinson et l'évasion de Magee le Boucher), déclarait que le docteur Wilks

« s'était refusé à toute déclaration tant que la commission d'enquête n'aurait pas déposé son rapport ». Quant à mon article, j'y citais tout au long les paroles du directeur de Graystone ; un plan du quartier 16 et de la cour, enrichi de croix, de flèches et de lignes pointillées, figurait en bonne place. La devise de notre concurrent : « ***La Tribune*** partout et toujours la première », avait singulièrement pâli, ce matin-là.

Louderback aussi était pâle lorsque j'allai le voir à son bureau. Trop désespéré pour manifester sa mauvaise humeur, il me jeta un regard triste, comme s'il voulait dire : « Toi aussi, Brutus ! » Il murmura :

— Je suis fichu !

— N'y pensez plus, dis-je ; ne vous ai-je pas fait une promesse ?

— Si.

— Eh bien, lorsque Jerry Spence promet, il tient. Je vais voir le maire.

— Tom Crane ?

— Lui-même. J'ai eu l'occasion de lui rendre, il y a quelques années, un grand service. À part cela, quoi de neuf ?

— Rien. Magee court toujours. Il se cache et ne sortira qu'à la nuit.

— Et Jonas Hatfield ? demandai-je.

— Nous l'avons relâché ce matin, en lui rendant son chèque. C'est une canaille, ce type ; il empoisonnera les Robinson s'ils ne s'en débarrassent pas en le payant.

— Si je connais bien le Grand Chef, dis-je, il ne payera pas.

— C'est ce qu'il disait au pasteur, ce matin, avant qu'on le relâchât. Mais Hatfield bluffe encore. Il a déclaré à Andrew Robinson qu'il savait certaines choses…

Je détournai mon regard pour cacher ma surprise.

— Il bluffe, murmurai-je.

— Bien sûr, mais ça ne prend pas avec le Grand Chef. Hatfield n'ira pas loin.

— Il pourrait bien aller « faire un tour » dans une des voitures de Jack Curfew, dis-je en me levant. Rien de nouveau à propos de mon article ?

— Si. Le colonel Rice est venu protester ce matin. Il avait téléphoné à Wilks ; celui-ci lui avait dit que l'un des deux détectives qui m'accompagnaient avait sans doute parlé. Alors, j'ai tout raconté à Rice.

Le colonel était le directeur de ***La Tribune :*** un brave homme, contemporain de mon père. Je l'avais vu souvent, chez nous, engager après dîner, d'interminables discussions avec son concurrent. Il avait finalement passé dans le camp ennemi.

— Au revoir, dis-je à Louderback, et soyez sans inquiétude.

Le bureau du premier magistrat de Midland était situé dans un autre immeuble.

Tom Crane avait amassé une fortune considérable en exploitant les nombreuses laiteries qu'il possédait dans la

campagne environnant Midland. À cinquante ans, il s'était lancé dans la politique locale. Ardent partisan de la prohibition, il avait été soutenu par les « bootleggers » puisque la bande de Jack Curfew profitait de cet état de choses pour vendre très cher son alcool de contrebande. D'autre part, les Robinson avaient besoin d'un homme populaire, docile… et généreux. À chaque fois qu'on le flattait un peu, Crane lâchait quelques milliers de dollars pour la bonne cause : il avait tant fréquenté les pâturages et les laiteries qu'il se laissait « traire » sans douleur. Je ne craignais pas que Louderback fût révoqué, car j'avais, quelques années auparavant, rendu à Tom Crane un service important. Le naïf quinquagénaire s'était laissé séduire par une aventurière qui avait tenté de monnayer quelques lettres compromettantes. Cette femme était venue m'offrir de publier la chose dans ***La Gazette***. J'avais refusé et prévenu Crane.

— La publication d'un article tiré de ces lettres vous causerait un préjudice considérable, lui avais-je dit ; mais je n'ai pas l'intention de vous nuire. J'ai été, moi aussi, élevé à l'aide du lait de vos fermes.

Crâne n'était pas un politicien expérimenté, mais il avait bien compris qu'un jour ou l'autre je viendrais lui demander quelque service.

Il me reçut donc très cordialement et m'assura qu'il refuserait, le cas échéant, de signer la révocation de Louderback. Personne, d'ailleurs, n'avait encore protesté.

— Je serais déjà renseigné, si le gouverneur avait insisté, déclara-t-il ; j'ai lu votre article et je ne comprends pas en quoi sa publication aurait pu gêner Wilks ou l'administration.

Intrigué, je retournai chez Louderback pour lui demander de téléphoner à Graystone, sous prétexte de présenter ses excuses au docteur Wilks. Lorsque le capitaine raccrocha le récepteur, il me regarda d'un air ébahi.

— Il est doux comme un mouton, dit-il ; votre article a même paru l'intéresser ; le gouverneur n'a pas protesté. Qu'en pensez-vous ?

— Ils craignaient sans doute, répondis-je, que l'envie me prît de publier ce que je pensais réellement de l'évasion. Cela viendra peut-être, un jour. En attendant, ils sont tous contents, sauf le colonel Rice. Avez-vous eu des nouvelles de Kennedy ?

— Il est mort, dit Louderback.

*

* *

Je sortais de l'Hôtel de Ville et je regagnais à pied mon bureau en m'efforçant de retrouver le nom de cette femme que Hatfield avait nommée la veille. Je n'avais retenu que le prénom : Harriet. Louderback aurait pu me renseigner, mais je ne voulais pas éveiller l'attention du capitaine. Je m'étais arrêté sur la petite place lorsque je vis Hatfield qui descendait les marches du grand perron. Je traversai la rue et j'eus vite fait de rattraper l'évangéliste.

— Bonjour, dis-je, venant à sa hauteur.

Il me regarda d'un air hostile. Je souris aimablement.

— Nous n'avons pas été présentés l'un à l'autre, hier soir, dis-je d'une voix douce. Vous avez pu penser que j'appartenais à la police, je suis Jerry Spence, le propriétaire de ***La Gazette***.

— Alors ? murmura-t-il, avec la même hostilité.

— Alors, monsieur Hatfield, vous connaissez la politique de mon journal et vous savez que je suis l'ennemi des Robinson.

— Cela n'a, pour moi, aucune importance, dit-il froidement.

— Peut-être, répondis-je gravement ; mais j'ai été indigné de voir de quelle façon outrageante vous avez été traité.

Il parut s'adoucir et un pâle sourire détendit ses lèvres.

— Ils ne m'ont pas fait peur, dit-il.

— Non. Vous avez vraiment manifesté beaucoup de courage.

— Ils ne m'ont pas fait peur, répéta-t-il.

— Pourquoi les craindriez-vous ? insistai-je ; vous les tenez à votre merci.

Nous avions tourné le coin de l'avenue, nous dirigeant vers Cedar Street. Hatfield regardait droit devant lui. Du coin de l'œil, je vis que son visage s'était crispé.

— Pas encore, dit-il, mais cela viendra.

Je n'avais pas l'intention de l'importuner et, lorsqu'il s'arrêta devant l'hôtel Madison, je lui tendis la main et je serrai dans les miens ses doigts froids, légèrement humides.

— Au revoir, monsieur Hatfield ; j'espère que vous ne vous laisserez pas intimider, Andrew Robinson agit à sa guise depuis trop longtemps. Il est temps que quelqu'un ait le

courage de se dresser contre lui. Si je puis vous être de quelque secours, n'hésitez pas à venir me voir à ***La Gazette***.

Il entra dans l'hôtel. En regagnant mon bureau, je songeais à ses dernières paroles : « Pas encore, mais cela viendra. » Il ne bluffait pas, mais il ne savait rien de précis.

Brusquement, je retrouvai le nom que je cherchais depuis un quart d'heure : Harriet Bentley, hôtel Madison.

*

* *

Quelques minutes avant deux heures, j'étais debout au coin de la seconde avenue, surveillant les voitures qui passaient. Je m'approchai du trottoir lorsque je vis le coupé d'Ellen. Elle ralentit.

— Allez-vous de mon côté ? dit-elle.

J'ouvris la portière et je m'assis auprès d'elle.

Nous échangeâmes quelques mots tandis que la voiture sortait rapidement de la ville. Ellen s'arrêta dans l'immense parc municipal, à l'ombre des grands érables.

Je lui racontai ma visite à Graystone.

— J'ai lu tout cela dans ***La Gazette,*** me dit-elle lorsque j'eus fini.

— J'ai publié exactement ce que j'ai vu et entendu, répondis-je.

Elle me regarda, les sourcils froncés.

— Je croyais que vous aviez une idée, murmura-t-elle.

— Quelle idée ?

— Gagner sa confiance.

— Celle de Wilks ?

— Oui.

— Vous me flattez. Je n'ai pu faire qu'une chose : constater que l'évasion de Magee ne saurait être reprochée au docteur.

— Ah ! fit-elle, d'un air de reproche. Et le bistouri ?

Je sursautai. J'avais en effet négligé ce point important. Cependant, je répondis, comme si j'y avais longuement pensé :

— Nous ne savons pas encore de quelle nature était l'arme.

— Vous m'avez dit… coupa-t-elle.

— Je vous ai dit que le docteur Reynolds avait supposé que c'était un bistouri.

— Cela doit faire une blessure particulière.

— Le docteur Reynolds est chirurgien, insista-t-elle ; il sait de quoi il parle.

Elle serra les poings :

— Oh ! comme je voudrais être un homme !

— Que feriez-vous ?

— Je chercherais, je trouverais.

— Quoi, l'arme ?

— Tout. Mon père a été lâchement assassiné. Il était vieux et malade, mais j'aurais pu le garder encore quelques années ! Vous entendez ; il a été assassiné…

— Je comprends, Ellen.

Sa douleur me faisait mal. Je n'avais jamais ressenti une aussi tendre émotion. Je pris sa main dans la mienne et j'eus l'impression – comment dirai-je – que je n'avais jamais tenu ainsi la main d'une femme.

— J'ai promis de vous aider, dis-je ; j'ignore ce que vous allez me demander, mais je suis prêt à le faire.

— Oui, dit-elle, vous promettez de m'aider, Jerry, mais une seule chose compte pour vous : votre journal… la politique. Peu importe que mon père ait été assassiné. Ce n'est qu'un fait divers dont vous tentez de tirer parti.

— J'ai dit que je vous aiderai, Ellen.

— Oui, mais dès qu'il n'est plus question de politique, les choses ne vous intéressent plus.

— D'autre part, protestai-je, vous savez que je ne m'arrête point en chemin et que j'ai accoutumé de mener jusqu'au bout tout ce que j'entreprends.

Elle me regarda longtemps sans rien dire. Son visage demeurait froid, sans expression, mais une flamme brûlait au fond de ses prunelles. Elle parla enfin, lentement, espaçant les mots.

— Jerry, je vous demande de découvrir l'assassin de mon père.

*
* *

Je la considérai un instant, d'un air d'incrédulité.

— Que voulez-vous dire ? C'est Magee qui a tué votre père.

Elle fit non de la tête.

— Comment ? Ce n'est pas Magee ?

— Il peut l'avoir tué, répondit-elle, mais il n'est pas l'assassin.

— Voulez-vous dire que le docteur Wilks… ?

— Je ne sais pas ce que je veux dire.

Elle ferma les yeux et baissa la tête :

— Je ne sais pas ce que je veux dire, répéta-t-elle à voix basse.

— Alors… vous croyez… ?

— Non… je sens…

— L'intuition féminine ne saurait tout expliquer, dis-je ; il doit exister des faits. Je voudrais les connaître.

— Je vous dirai tout, Jerry, dès que ce sera possible. Tout cela ne m'apparaît pas encore très clairement. C'est, dans mon esprit, un mélange de mots, de phrases, d'incidents, que la mort de mon père a réveillés et qui tournoient confusément dans ma tête. Comprenez-vous ?

— Un peu.

— Il est très difficile d'expliquer ce que l'on ressent d'une façon à la fois aussi vague et aussi forte.

Elle demeura quelques secondes silencieuse, puis elle ajouta :

— Depuis un an, j'ai beaucoup fréquenté le docteur Wilks. Je le connaissais depuis mon enfance. Peu à peu, il a paru s'intéresser davantage à moi. Il y a près d'un an que je le vois deux fois par semaine. Il voudrait m'épouser, et je le déteste.

— Pourquoi l'avez-vous vu si fréquemment ?

— Tout d'abord, je ne savais comment refuser. Puis, ce fut trop tard. Il est depuis vingt-cinq ans un ami intime de mon père.

— Quel âge a-t-il ?

— Cinquante ans. Il est venu à Midland à vingt-cinq ans. Mon père l'a fait nommer d'abord médecin à Graystone, puis directeur.

— Je croyais que votre oncle l'avait fait nommer.

— Non, mon père était alors beaucoup plus influent que son frère ; il était juge, tandis qu'Andrew venait à peine de quitter le barreau pour faire de la politique.

— Pourquoi détestez-vous Wilks ?

— Je ne sais pas ; je l'ai toujours détesté. Ce sentiment s'est accentué lorsque j'ai été amenée à sortir avec lui. D'ailleurs, je crois qu'il est un peu fou. N'est-il pas vrai que ceux qui vivent avec des aliénés perdent plus facilement la raison ?

— On le dit, mais il ne faut rien exagérer. Le docteur Wilks m'a paru très intelligent et sain d'esprit.

Elle tressaillit :

— Avez-vous remarqué ses yeux ? murmura-t-elle.

— Il a un regard pénétrant, c'est entendu.

— Il voit au dedans de vous. Une flamme brûle dans ce regard. Si vous pouviez le voir lorsqu'il parle des fous, de la légère différence qui les sépare des êtres raisonnables !

— C'est qu'il s'intéresse beaucoup à son œuvre, dis-je.

— Pourquoi le défendez-vous ? cria-t-elle. Vous ne le connaissez pas. Je vous affirme qu'il est fou. Il est capable… de tout.

— D'avoir assassiné votre père, par exemple ? Je sais ce que vous allez me répondre : Wilks a favorisé l'évasion de Magee afin que ce dernier tuât votre père.

— Oui, dit-elle d'un air de défi.

— C'est absurde !

— Pourquoi ?

— Parce que l'on ne se sert pas d'un fou comme d'un pistolet automatique. Magee était enfermé dans une cage de fer…

— Et la suggestion ? cria-t-elle. Wilks m'a souvent parlé du pouvoir de la suggestion sur les aliénés. Je craignais toujours…

— Qu'il tentât de vous hypnotiser ? coupai-je en éclatant de rire. Vous exagérez, Ellen.

— Il a hypnotisé Magee, répondit-elle sans m'écouter ; puis il l'a persuadé de tuer mon père.

— Pourquoi ? N'étaient-ils pas de vieux amis ?

— Wilks n'ignorait pas que mon père refusait de lui accorder ma main.

— Et vous pensez que cela a suffi pour que Wilks rendît la liberté à un fou dangereux ? Ellen, je croyais que vous vouliez me parler sérieusement !

Elle me jeta un regard furieux.

— Bien sûr, dit-elle ; cela ne vous intéresse pas puisqu'il ne s'agit pas de politique. Je savais que je ne pourrais compter sur vous.

Je haussai les épaules.

— N'espérez pas que je m'emballe sur un argument aussi peu plausible.

— Mais il est fou !

— Ce n'est pas mon avis.

— Si vous aviez pu le voir, le soir qu'il a parlé à mon père ! Il m'avait emmenée dans sa voiture. Il voulait me persuader de l'épouser. Nous sommes revenus à la maison. Mon père n'était pas couché. Jonas Hatfield venait de partir. Wilks me prévint qu'il allait parler à papa de notre mariage puisque tôt ou tard j'accepterais de l'épouser. Je montai dans ma chambre. Je n'entendis rien tout d'abord, puis je perçus des éclats de voix, mais cela ne m'intéressait pas. Ce que mon père pensait de ce mariage m'importait peu.

« Soudain, papa cria : « Que Dieu m'entende et me pardonne ! » Puis, plus rien, ils s'entretenaient à voix basse. Après un peu de temps, le docteur Wilks sortit de la bibliothèque et se mit à arpenter le hall. Je sortis sur le palier et dans l'obscurité il ne pouvait me voir. J'aperçus son visage. Vous savez combien il est impassible. Eh bien, ce soir-là, ses traits étaient contractés. On eût dit qu'il éprouvait à la fois de la rage et de la terreur : une sorte d'affreux désespoir. Il allait et venait, les épaules basses, d'un air abattu, puis soudain il levait la tête, serrait les poings et ses yeux lançaient des flammes. Cela dura plus de cinq minutes. Brusquement, il sursauta, regarda sa montre et quitta la maison en courant…

Elle s'interrompit, haletante, comme si elle venait d'assister de nouveau à la scène.

— Que pensez-vous de tout cela ? demandai-je doucement.

Elle répondit par une question.

— Ne croyez-vous qu'il soit fou ?

— Pourquoi serait-il fou ? L'on ne peut juger quelqu'un sans connaître les raisons qui le poussent à agir. Lorsque mon visage est sale, je le lave, c'est normal. Si je m'acharne à le laver lorsqu'il est propre, cela touche à la folie. Comprenez-vous ? J'ignore quelles raisons ont poussé le docteur Wilks à agir, ce soir-là.

— Je vous ai dit ce qui était arrivé.

— Ce qui est arrivé, selon vous.

— Mais j'ai parlé à mon père, le lendemain.

— Pourquoi s'opposait-il à ce mariage ?

— Parce qu'il estimait que Wilks était trop vieux et qu'il n'en voulait qu'à notre argent.

— Cela ne pouvait expliquer l'étrange conduite du docteur, répondis-je. À vous entendre, il semble qu'il ait eu brusquement conscience d'un danger. Quand l'avez-vous revu ?

— Dimanche soir. Nous étions assis sur le perron. Mon père était dans la bibliothèque, avec Hatfield. Wilks feignait de s'occuper uniquement de moi, mais il s'efforçait d'entendre ce que l'on disait dans la pièce. Il a rapproché à plusieurs reprises sa chaise de la fenêtre ouverte.

Il y eut un long silence, puis je demandai doucement à Ellen si elle avait quelque autre chose à me dire, mais elle revenait sans cesse à la folie criminelle de Wilks. Un seul détail m'intéressait : Pourquoi le docteur, après avoir regardé sa montre, avait-il quitté si brusquement la maison du juge ?

*

* *

Il était un peu plus de quatre heures lorsque nous rentrâmes en ville. Ellen me laissa et j'allai tout de suite voir Louderback. Magee n'avait pas encore été arrêté ; le capitaine attendait anxieusement que la nuit tombât.

— Il va encore tuer quelqu'un, déclara-t-il d'un ton lugubre.

— À propos de l'arme, dis-je, était-ce bien un bistouri ?

— Le docteur Reynolds l'a confirmé après l'autopsie.

— Alors, vous vous êtes sans doute demandé comment Magee s'était procuré un bistouri ?

Louderback me regarda et haussa les épaules.

— Bien sûr, dit-il, et j'ai trouvé la réponse à cette question. Je reviens de Graystone ; j'ai vu le docteur Wilks ; il m'a montré l'endroit où Magee a pris le bistouri. Vous n'avez pas oublié le sous-sol où nous avons accédé par la porte de la cour circulaire ? À droite de ce grand couloir, une porte qui n'est jamais fermée à clef ouvre sur une pièce servant de magasin et qui contient entre autres choses un placard renfermant des instruments chirurgicaux et une caisse d'outils de charpentier. Magee a pris là le bistouri et le marteau.

Je me mordis la lèvre et j'allai tout contre la fenêtre voir ce qui se passait dans la rue.

— Et voilà ! pensais-je ; si ce n'était pour Ellen, je chargerais un reporter débutant de suivre l'affaire Robinson. Mais pourquoi diable Wilks a-t-il regardé si brusquement sa montre, l'autre soir ?

Lorsque je tournai sur mes talons, Louderback me regardait en riant.

— Qu'est-ce qui vous amuse ? demandai-je, furieux.

— Vous avez l'air vexé, dit-il ; rien à reprocher au système Wilks.

— Oui, il est si parfait, ce système, que j'éprouve malgré tout une méfiance instinctive. Bonsoir, je reviendrai vous voir.

— Pourquoi ? fit-il, riant de nouveau.

— Pour savoir si vous avez arrêté Magee ou si c'est lui qui vous a eu, grognai-je, irrité.

J'allai au garage prendre ma voiture et un quart d'heure plus tard j'étais à Graystone. Je fis passer ma carte au docteur Wilks qui sortit de son bureau pour venir me recevoir.

Je m'excusai immédiatement d'avoir, la veille, usé d'une supercherie pour m'introduire dans l'asile à la suite de Louderback qui avait, du reste, oublié de me présenter. Le métier de journaliste impliquait ce sans-gêne qui permettait seul d'obtenir des renseignements précis.

— Il n'y a pas de mal, monsieur Spence, répondit-il en souriant ; le colonel Rice a été fort ennuyé, mais je comprends parfaitement vos raisons et considère la chose comme une innocente mystification.

— J'espère, dis-je, que j'ai rapporté vos paroles sans en déformer le sens…

— Absolument, coupa-t-il ; et je ne m'attendais pas à une telle précision. ***La Gazette*** n'a pas toujours rendu justice aux efforts que nous avons faits à Graystone.

J'allais me tirer de ce mauvais pas par une réponse diplomatique lorsque l'un des médecins qui était dans le bureau, la veille, lors de notre arrivée entra dans la pièce. Wilks nous présenta l'un à l'autre : M. Spence. Docteur Haley. Nous échangeâmes une poignée de mains et le docteur Haley se retira après avoir causé quelques instants avec son directeur.

— Docteur, dis-je aussitôt à Wilks, je voulais vous demander l'autorisation de publier, dans mon supplément du dimanche, une série d'articles sur le quartier 16, la Cage, comme l'appellent vos gardiens.

Il me regardait fixement.

— Je n'y vois personnellement aucune objection, dit-il enfin.

— Merci. J'espère avoir un jour l'occasion de visiter le quartier et d'apprendre quelques détails sur les deux compagnons de Magee.

— Vous pouvez visiter le quartier aujourd'hui même, dit-il d'une voix un peu sèche.

Il m'accompagna. Nous parcourûmes de nouveau le quartier 15, le couloir ; nous franchîmes la porte battante pour nous arrêter devant la première porte de fer qui était fermée à clef. Je me retournai, poussant la porte battante, comme pour regarder le couloir derrière moi, et je jetai un rapide coup d'œil de côté : la manette noire de l'interrupteur électrique qui commandait l'éclairage du quartier 16 était là, à portée de ma main. Je ne me rappelais plus si cet interrupteur était en deçà ou au delà des portes de fer.

— Je regrette de ne pouvoir vous faire ouvrir immédiatement, dit Wilks ; le gardien commencera sa tournée dans une demi-heure et je n'ai pas de clef…

— Je n'avais pas l'intention de visiter le quartier aujourd'hui, répondis-je. Je reviendrai, si vous le permettez.

Nous regagnâmes le couloir, puis le hall. Je pris congé du docteur qui m'accompagna poliment jusqu'à ma voiture et me regarda partir.

Un espoir soudain faisait battre mon cœur un peu plus vite : j'avais enfin découvert une faute dans le plan jusque-là inattaquable du docteur Wilks.

La veille, il nous avait déclaré que. Kennedy, lors de sa ronde de neuf heures, avait visité le quartier 16 pour inspecter

les cellules et ***couper le courant électrique*** pour la durée de la nuit. À minuit, Cornish avait usé de sa lampe de poche ; le courant était donc coupé. Mais pourquoi Kennedy, qui devait quitter le quartier en repassant par la double porte de fer, aurait-il éteint avant d'avoir fait sa ronde ? Ce n'était pas logique. Il aurait manœuvré la manette en sortant. Or, il n'était pas ressorti.

Arrivé à l'intersection du chemin de Graystone avec la route 49, je vis le docteur Haley qui attendait, à l'arrêt de l'autobus suburbain.

— Voulez-vous monter ? lui demandai-je.

— Je vais jusqu'au bureau de tabac, dit-il, en s'asseyant près de moi. J'avais eu d'abord l'intention d'y aller à pied, mais il fait trop chaud.

L'agglomération où se rendait le médecin n'était qu'à deux milles de distance. Je conduisis lentement afin de pouvoir demeurer quelques minutes avec lui. Je compris que Haley ne se souvenait pas de m'avoir vu, la veille, avec les policiers ; il me considérait seulement comme un ami du directeur.

La franchise de son regard, la liberté avec laquelle il s'exprimait à propos de la tragique évasion de Magee, démontraient qu'il n'avait pas reçu la consigne de se taire. Haley était bavard, mais en cinq minutes, l'on ne peut apprendre grand'chose.

— Il est dommage, dis-je – lorsque les maisons furent à quelques centaines de pas devant nous – que vous n'ayez pu sauver le pauvre Kennedy. Je suppose que l'opération du trépan est souvent fatale.

Il répéta : « Du trépan ? » d'un ton interrogateur.

Je m'excusai.

— Je ne sais exactement comment vous appelez cela. Je pensais que, lorsque le crâne avait été fracturé, on pratiquait l'opération du trépan.

— C'est vrai, dit-il. Mais, dans le cas de Kennedy, la fracture avait moins d'importance que l'hémorragie de l'artère carotide gauche.

— C'est quelque part dans le cou ?

— Oui. La lame de Magee a ouvert l'une de ces artères.

— Je comprends, murmurai-je. Il avait déjà perdu beaucoup de sang lorsqu'on l'a retrouvé.

J'arrêtai la voiture devant le bureau de tabac.

— Je puis vous attendre et vous ramener, proposai-je.

— Non, merci, dit Haley. Je resterai ici jusqu'à ce qu'il fasse assez frais pour que le retour à pied soit agréable.

L'instant d'après, je repartais pour Midland. J'étais satisfait. Je ne voulais plus, pour le moment, penser à Magee, aux Robinson, à Wilks, à Jonas Hatfield et sa petite amie du Madison-Hotel, ni au quartier 16 ou à l'artère carotide de Kennedy, cette blessure dont le docteur Wilks avait négligé de nous parler. Je ne voulais même plus me demander pourquoi le docteur avait brusquement regardé sa montre, un soir chez Ellen ?

Tout cela, je le réservais pour le lendemain.

Je ne pensais plus qu'à la douche froide qui m'attendait chez moi, au linge frais posé sur mon lit, à Millie Anders, un peu bête et si jolie, avec qui je devais passer la soirée au casino de Jack Curfew.

III

De la fenêtre de mon bureau, je regardais défiler lentement dans la rue le convoi funèbre du juge Robinson. Une longue file de limousines noires suivait le cercueil.

J'étais sur le point de quitter la fenêtre lorsque je remarquai, sur le trottoir d'en face, Jonas Hatfield debout parmi les curieux. Son chapeau de feutre mou à larges bords contrastait étrangement avec les canotiers de paille des autres spectateurs. Une femme se tenait près de lui ; de temps à autre, il baissait la tête pour lui parler. Quittant immédiatement ma place à la fenêtre, je descendis dans la rue et je restai sous le porche du building en attendant que le cortège se fût écoulé.

L'évangéliste et sa compagne partirent ensemble : je n'aurais jamais cru qu'elle fût aussi jeune. Elle paraissait à peine avoir passé la trentaine ; son visage était agréable, son regard brillant, ses manières vives.

— Elle est un peu commune et semble d'abord facile ! pensai-je.

J'avais suivi le couple avec précaution et j'entendis Hartfield qui parlait.

— Je déjeune avec un avocat, disait-il. Retournez-vous à l'hôtel ?

— Oui, répondit-elle ; je vous attendrai ce soir, pour dîner.

Ils se séparèrent. Elle se dirigea vers Cedar Street.

Je regagnai aussitôt mon bureau. Dans la collection de ***La Gazette,*** je retrouvai facilement les annonces que nous avions

publiées pour l'évangéliste. Les dernières se terminaient par la phrase : « M. Hatfield sera assisté par miss Harriet Bentley, soprano. »

Je pris dans un tiroir un flacon plat de vieux whisky que je glissai dans ma poche et, cinq minutes plus tard, je pénétrais dans le hall de l'hôtel Madison. Je pus parler à miss Bentley au téléphone, et lui demander un entretien.

— Certainement, monsieur Spence. Voulez-vous monter dans cinq minutes ?

Elle avait parlé avec une sorte de joie contenue.

Lorsque je pénétrai dans l'appartement, qui se composait d'un salon et d'une chambre à coucher, je compris qu'elle avait mis à profit les cinq minutes pour se poudrer, rougir ses lèvres et peigner ses cheveux.

Je crus que l'évangéliste lui avait parlé de moi, mais je constatai bientôt que l'attitude de miss Bentley à mon égard ne révélait aucune méfiance.

— J'ai depuis si longtemps envie de vous connaître, monsieur Spence, dit-elle ; savez-vous que je suis née à Midland ?

Elle me confia immédiatement qu'elle avait suivi avec passion les matches locaux de football. Elle me cita des dates, des résultats, des noms de joueurs que j'avais depuis longtemps oubliés. Elle parla d'un ton méprisant des équipes récentes « qui ne valaient pas la grande équipe de jadis, commandée par Jerry Spence ».

— Il est bien rare, répondis-je, de rencontrer une femme qui comprenne réellement le jeu.

Après une heure de conversation, je n'avais pas encore parlé de l'objet de ma visite, et je lui demandai de déjeuner avec moi. Elle accepta immédiatement et suggéra que le déjeuner fût servi dans son appartement.

Je la quittai à quatre heures, ayant bu un peu plus que de raison. Mais elle avait parlé sans contrainte et j'avais appris ce que je voulais savoir.

*

* *

Sur mon bureau, une note m'informa qu'Ellen Robinson m'avait appelé au téléphone. Je demandai son numéro. Elle me pria de dîner le soir même avec elle : nous pourrions causer : elle serait seule.

— Impossible, dis-je, je suis un peu ivre.

— Dans l'après-midi ! fit-elle d'un ton de reproche.

— Je n'ai pu faire autrement ! protestai-je. C'était indispensable.

— Vous parlez cependant comme si vous aviez tout votre sang-froid, dit-elle.

— Bien sûr ; mais je tenais à vous avertir.

— Alors, je vous attends.

— À sept heures, c'est entendu. J'ai beaucoup de choses à vous dire.

Miles servit le dîner sur le perron latéral, abrité par une marquise. Après le repas, nous plaçâmes nos fauteuils côte à côte, mais opposés l'un à l'autre, à la façon de ces causeuses que l'on nomme « tête-à-tête ». Le soleil descendait

lentement. Nous demeurions silencieux, attendant le moment d'aborder le sujet qui nous tenait tant à cœur.

Ellen ferma les yeux et posa sa main sur la mienne.

— Qu'avez-vous à me dire ? demanda-t-elle enfin.

— Attendons demain, murmurai-je ; ce soir vous êtes très lasse.

— Avez-vous pensé à ce que je vous ai dit ? répondit-elle.

Je ne parlai pas tout de suite, songeant au mal que j'allais lui faire.

— J'ai découvert la vérité, dis-je enfin… au sujet de Hatfield et de votre père. Désirez-vous la connaître ?

— Certainement.

— C'est que… elle n'est pas très favorable à votre père, Ellen.

— Parlez.

J'hésitai un instant, ne sachant comment présenter la chose.

— Hatfield, dis-je enfin, est venu à Midland au mois d'avril. Il avait monté la tente sous laquelle il réunit les fidèles et il se préparait à annoncer ses réunions, lorsque la femme qui l'accompagnait – jouant de l'harmonium et chantant les hymnes consacrés – le quitta brusquement. Hatfield n'est pas musicien et chante faux. Il s'adressa à une agence qui lui envoya une jeune femme : Harriet Bentley. En deux heures, il en fit une évangéliste : elle connaissait les hymnes et il lui enseigna seulement la technique du métier. Il lui promit un tiers

des bénéfices : elle fut assez habile pour obtenir une promesse écrite et dûment signée.

« Les premières réunions eurent un grand succès, quant au nombre d'auditeurs, mais la quête ne fut pas très productive et miss Bentley ne cacha point sa déconvenue. Mais Hatfield est très fort. Il lui expliqua qu'au cours de toutes ses « missions », une ou plusieurs personnes riches s'étaient converties et lui avaient versé des sommes importantes.

« Au cours de la seconde série de réunions, un soir, votre père entra et s'assit, au fond. Comment ? Je l'ignore.

— Je le sais, dit Ellen. C'était un lundi. Papa avait souffert toute la journée. Le soir, il était nerveux et inquiet. Il demanda à Miles de le conduire à Rosedale, en automobile. Papa fit arrêter la voiture près du cimetière où ma mère est enterrée. Il resta là une demi-heure, puis il dit à Miles : « Je ne tarderai pas à venir la rejoindre. » Au retour, ils passèrent près de la tente de Hatfield. On chantait : ***Vers de nouveaux rivages***. Papa, qui avait fait arrêter l'auto, descendit ; il dit à Miles de l'attendre et il entra. Miles attendit plus de deux heures. Mon père sortit enfin, tremblant, épuisé. En revenant à la maison, Miles l'entendit sangloter et murmurer à plusieurs reprises :

« — Que Dieu me pardonne !

Ellen se tut ; sa voix s'était brisée sur les derniers mots. Sa main, dans la mienne, était devenue froide et molle.

— Jerry, reprit-elle après un long silence, je suis prête à tout entendre, mais je veux me convaincre que cette terreur, ce besoin d'expier, se rapportaient à une faute imaginaire.

— Peut-être, dis-je ; j'ignore quels sentiments l'ont poussé. Je sais seulement ce qui s'est passé sous la tente.

Hatfield prêchait, c'est-à-dire menaçait son auditoire des flammes de l'enfer et l'exhortait à se convertir. Vous savez comment cela se passe. Les fidèles touchés par le repentir marchent vers l'estrade où ils montent pour prier et s'accuser. Harriet Bentley accueillait ceux qui voulaient s'agenouiller sur l'estrade. Lorsqu'elle vit venir votre père, elle le reconnut. Tandis qu'il se frappait la poitrine, elle écrivit sur un carré de papier : « Attention. Le vieux en redingote est le juge Robinson, riche et influent. » Puis, elle glissa le papier à Hatfield.

Ellen poussa un cri étouffé.

— Pardon, mon amie ! murmurai-je.

— Allez, je veux tout entendre.

— Hatfield s'occupa aussitôt de votre père. C'est ainsi que cela a commencé. Après, il est venu tous les soirs.

— Jusqu'à ce que Hatfield vînt s'installer chez nous.

— Oui. Les réunions cessèrent après la deuxième semaine de mai. Cependant l'évangéliste demeurait à Midland. Votre père lui avait remis de l'argent. Harriet Bentley réclama sa part. Depuis, Hatfield a tenté de se débarrasser d'elle. Ils se détestent, mais ils ne se sépareront pas avant d'avoir exploité à fond la situation.

— Ils réclameront l'argent que papa a laissé à Hatfield ?

— Cela, et autre chose.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne le sais pas exactement. Ils paraissent avoir le moyen d'obtenir davantage.

— De moi ?

— De vous ou de votre oncle. C'est Harriet Bentley qui m'a dit tout cela. J'ai passé l'après-midi avec elle.

— Ah ! fit Ellen.

— Elle ne sait pas exactement, poursuivis-je, jusqu'à quel point Hatfield est renseigné. Elle paraît convaincue, d'autre part, que la conscience de votre père n'a pas été troublée par une faute imaginaire.

— Ils n'en savent rien, protesta Ellen, parce que mon père était incapable de commettre une faute contre l'honneur.

— En êtes-vous sûre ?

Elle sursauta.

— Vous croyez donc qu'il a pu commettre une action malhonnête ? s'écria-t-elle.

— Peut-être, dis-je, une action qu'il considérait comme telle.

Elle se tut. Dans la nuit qui tombait autour de nous, elle se mit à pleurer doucement.

— Pardon, petite fille, dis-je ; vous avez voulu savoir…

Pendant une ou deux minutes, nous n'échangeâmes pas un seul mot, puis elle cessa de pleurer. Mais sa main était molle dans la mienne et je sentais qu'elle perdait courage.

— J'abandonnerai l'affaire, si vous voulez, dis-je enfin.

— Abandonner ?

— Oui, et je n'y penserai plus.

— Vous feriez cela pour moi, Jerry ?

— Certainement.

Elle serra ma main et dit, d'une voix qui tremblait :

— C'est pour vous une chose très importante. Je le comprends, Jerry.

— Vous avez été suffisamment malheureuse, murmurai-je.

Sans lâcher ma main, elle se pencha vers moi. Je la voyais confusément ; elle était comme une ombre devant mes yeux. Elle approcha son visage du mien.

— Vous êtes gentil, Jerry.

Puis elle appuya sa joue contre la mienne.

Je ne pus m'empêcher de la prendre dans mes bras et de l'embrasser.

Lorsque je relevai la tête, Ellen demeura immobile au creux de mon épaule et, pendant une fraction de seconde, je crus qu'elle avait perdu connaissance. Mais elle bougea et voulut *se* lever. Je l'aidai. Elle marcha vers le bord du perron. Je voyais sa silhouette découpée sur le ciel clair et je m'approchai d'elle.

— Pardonnez-moi, dis-je à voix basse, je…

Elle posa une main sur mon bras et nous restâmes longtemps ainsi, les yeux fixés sur les arbres noirs qui frissonnaient sous la brise.

Je me dis : « Ça y est, je suis amoureux d'elle. »

C'était désastreux. Je ne pouvais à la fois aimer Ellen et combattre les Robinson. Je compris pourquoi j'avais senti fondre mon énergie au cours des journées précédentes.

Elle parla comme si elle connaissait mes pensées :

— Vous ne pouvez pas abandonner cette affaire, Jerry.

— Pourquoi pas ? La police ne sait rien. Tout peut s'arranger à la faveur de l'émotion causée par l'évasion de Magee. Votre oncle saura se défendre contre Hatfield. Au besoin, il peut l'acheter, et les Robinson seront sauvés.

— Non, Jerry, dit-elle ; je veux que le docteur Wilks paye cher le meurtre de mon père.

J'allai allumer la petite lampe posée sur la table, puis je pris Ellen aux épaules.

— Écoutez-moi, dis-je ; si je poursuis cette affaire, je ne m'arrêterai plus. Je ne sais où elle nous conduira. Wilks paiera, certes, mais il se peut que vous deviez aussi payer. Vous ou votre famille. Comprenez-vous ?

— Oui.

— J'insiste, Ellen ; c'est très grave. Votre père est mort parce qu'il détenait un secret dangereux.

— Il savait trop de choses sur Wilks, répondit-elle. J'y ai beaucoup pensé depuis hier. Ce qu'il savait constituait une objection capitale à notre mariage. C'est pour cela que Wilks a voulu se débarrasser de lui.

— Je le crois, répondis-je, mais il faut aller au fond des choses. Je vous avertis, Ellen : ce que votre père savait ne compromettait pas seulement Wilks, mais votre père lui-

même. C'est cela qui causait les remords du juge. C'est pour cela qu'il a été une proie facile pour Hatfield : parce qu'il n'avait plus longtemps à vivre et qu'il avait peur de la mort.

— Il faut aller de l'avant, dit-elle.

— Vous êtes bien décidée ?

Elle fit oui de la tête, plusieurs fois.

— Si mon père a commis une faute, il a payé, dit-elle d'une voix ferme. Les autres doivent payer aussi.

— C'est entendu, dis-je.

*

* *

Le lendemain – samedi – je quittai Midland pour quelques jours : une affaire importante m'appelait à Chicago. Je revins le mercredi suivant. Entre temps, le meurtre du juge avait fourni assez de manchettes au journal pour que la rédaction n'ait pas recours à la politique extérieure ou à l'inévitable « New Deal ».

Dimanche matin : ***Magee le Boucher erre dans la ville terrorisée.***

Lundi soir : ***Le testament du juge Robinson déclaré valide. Un procès en perspective.***

Mardi matin : ***Magee le Boucher répand la terreur dans les faubourgs.***

Mardi soir : ***Magee pas encore arrêté. Avertissement de la police.***

Ce dernier titre me fit sourire. Ray Mitchell, mon rédacteur en chef, était persuadé que la main d'un vendeur de journaux, habilement placée, peut cacher des syllabes ou des mots entiers et donner un sens nouveau à la manchette. Une subtile manœuvre pouvait laisser croire à la capture du fou et… faire acheter le journal. Quelque jour, une société industrielle va me chiper Mitchell qui vendra des vitamines ou des spécialités pharmaceutiques à la tonne !

Je lus le numéro de mercredi dans le train qui me ramenait à Midland. Il annonçait :

« La commission d'enquête de Graystone se réunit ce matin. »

Au premier arrêt, j'envoyai un télégramme à Mitchell :

« Publiez in-extenso rapport commission – Stop – Pas de commentaires – Stop – Manchette comme suit : Enquête ne révèle aucune faute administrative – Stop – Arriverai 4 heures 30.

« J. -S. SPENCE. »

J'achetai le numéro de trois heures à la gare et je le lus dans le taxi qui m'amenait au bureau. Mitchell avait suivi mes instructions. Le rapport des enquêteurs ne différait guère de l'article que j'avais écrit après ma première visite à Graystone. Le docteur Wilks présidait la Commission. Il était assisté par le colonel Rice et un certain nombre de fonctionnaires municipaux.

Le rapport déplorait la mort de Kennedy sans insister sur la cause de la mort : la carotide tranchée n'était pas mentionnée. Les enquêteurs n'avaient point cherché à élucider la question de l'éclairage du quartier 16, mais ils avaient insisté

sur la précision des ordres permanents rédigés par le docteur Wilks, et ils concluaient en déclarant que Kennedy avait été victime d'une infraction au règlement. Sa négligence avait causé la mort du juge Robinson et la menace qui pesait actuellement sur la ville tout entière.

Ray Mitchell me suivit dans mon bureau. L'ahurissement et la fureur se peignaient alternativement sur son visage. Il jeta un numéro du journal sur mon buvard.

— Pourquoi avez-vous demandé cette manchette ? dit-il.

— Elle est parfaite, répondis-je. L'enquête n'a révélé aucune faute administrative, n'est-ce pas ?

Il leva les bras, les doigts écartés, comme s'il allait s'arracher les cheveux.

— Est-ce une raison pour l'imprimer en caractère de trois pouces ? gémit-il.

— Allons, allons, Ray !

— Mais votre père a dû se retourner dans la tombe ! cria-t-il. Il savait, *lui,* comment on rédige une manchette !

— Qu'aurait-il écrit ?

— ***L'enquête de Graystone ne révèle aucun fait nouveau,*** par exemple. C'est la vérité et, en même temps…

— Ray… coupai-je, ouvrant la valise que j'avais posée sur mon bureau, je vous ai rapporté une bouteille de vieux whisky, du whisky d'avant guerre, avec l'étiquette et tout. Allez donc y goûter.

Il s'immobilisa et me considéra attentivement, les yeux à demi fermés.

— Vous, vous me cachez quelque chose, murmura-t-il.

— À la bonne heure, dis-je ; j'aime que l'on me prête des projets ténébreux.

— Quel jeu allez-vous jouer avec les Robinson ? insista-t-il.

— Ray, dis-je, j'ai payé ? cette bouteille vingt dollars.

Il me regarda un instant, haussa les épaules et prit la bouteille dont il lut l'étiquette.

— Je n'en avais pas bu depuis plus de vingt ans, soupira-t-il. On vendait ça trois dollars et demi.

Il sortit, rasséréné, emportant sa bouteille. J'appelai Ellen au téléphone ; elle n'était pas chez elle. Je demandai Louderback ; il était à son bureau où j'allai le rejoindre.

— Je croyais, dit-il, que vous ne viendriez me voir qu'après la capture de Magee.

— Je parie que vous n'avez pas quitté votre bureau, répondis-je. Où couchez-vous ?

— Ne plaisantez pas, Jerry, grogna-t-il. Je n'en puis plus.

— Ça se voit ; je croyais que c'était la peur !

— Ce démon nous mène la vie dure, soupira-t-il. On le voit ici, puis là et, lorsque nous arrivons, il a disparu. Vous me demandez où je couche ? Je ne me couche pas. On nous appelle constamment au téléphone. Cette nuit, à une heure, nous avons été alertés trois fois, à cinq minutes d'intervalle. Une femme affolée criait que Magee tentait de pénétrer chez elle par la fenêtre de la cave. Un homme avait vu Magee traverser un terrain vague, derrière sa maison. C'est ainsi toute

la nuit, jusqu'au matin, et, en plein jour, cela diminue à peine d'intensité. Nous avons bien les voitures équipées avec un appareil de radio, mais, dès que la chose paraît sérieuse, je dois me déplacer.

— Pauvre vieux !

— Si je ne le capture pas cette semaine, ça va mal tourner, dit-il. Qui accusera-t-on de négligence ? Louderback, bien sûr !

— Je vous donnerai un coup d'épaule, dis-je, en parlant dans le journal de votre vigilance qui oblige Magee à se terrer.

— Merci. En votre absence Mitchell et Jennison ont été très chics. Ils m'ont fait interviewer.

— J'ai lu ça.

— Je devais prévenir le public, expliqua le capitaine. Si les gens s'aventurent dans les rues désertes, le soir, ou dans les faubourgs, ils risquent leur vie. Nous avons reçu ce matin un appel venant d'une pharmacie de Mackinley qui a une cabine téléphonique publique. Je suis allé sur les lieux parce que l'homme n'avait pas seulement vu Magee, il soutenait que le fou l'avait poursuivi. Nous l'avons trouvé dans la pharmacie où il nous attendait avec sa femme. Il avait vu Magee à quatre milles de là, sur la route, près de sa ferme. Après avoir vainement fait battre le terrain par des patrouilles ; je l'ai accompagné chez lui où j'ai laissé une garde. Je suis sûr que celui-là a vu Magee.

— Comment le savez-vous ?

— Il était allé se coucher, laissant sa Ford sur le bas côté de la route. Vers minuit, il se réveille et songe qu'il a oublié de rentrer sa voiture. Il sort, se met au volant et allume ses

phares. À ce moment, il aperçoit Magee qui venait vers lui, sur la route.

— Comment a-t-il su que c'était Magee ?

— Il m'a dépeint exactement sa démarche, le mouvement particulier des bras. L'homme tenait un marteau à la main. Il portait une sorte d'uniforme et une casquette à visière de cuir. Il n'a pas quitté les vêtements de Kennedy !

— Ah ! ah ! murmurai-je à mi-voix.

Louderback avait entendu.

— Quoi ? fit-il.

— Continuez, dis-je. Qu'est-il arrivé ?

— Lorsqu'il se vit pris dans la nappe lumineuse des phares, Magee s'arrêta et s'accroupit dans le fossé. Le fermier sauta de son siège et rentra chez lui en courant. Il n'avait pas d'arme et il décida de fuir. Il réveilla sa femme qui le suivit aussitôt, en chemise. Le moteur était en marche. En quelques secondes le fermier fit tourner sa voiture et s'élança sur la route qui mène à la ville. Sa femme se retourna et vit Magee qui courait derrière eux.

Le capitaine s'interrompit.

— J'ai laissé trois hommes là-bas, dit-il. Si l'on n'y prend garde, Magee tuera le fermier.

— Croyez-vous ? murmurai-je.

*

* *

Le règne de la terreur prit fin le lendemain soir.

À dix heures, ***La Gazette*** publiait une édition spéciale annonçant la mort de Magee.

« Magee le Boucher, le fou criminel, évadé de Graystone depuis neuf jours, a été tué ce soir dans les environs de Henley-Heights, tout près de l'endroit où la police l'avait arrêté six ans auparavant.

« Noël Lenahan, âgé de trente-neuf ans, briquetier en chômage, a mis fin à la sanglante carrière de Magee le Boucher en déchargeant sur lui les deux coups de son fusil de chasse. Lenahan, qui est sans travail-depuis près d'un an, parcourait les collines boisées à la recherche d'un lapin qu'il pût rapporter chez lui pour le dîner des siens. Il aperçut et reconnut Magee le Boucher, et le suivit jusqu'à la grange abandonnée où le dangereux évadé se cachait…

« J'ai eu d'abord l'intention d'avertir la police, a déclaré Lenahan au reporter de ***La Gazette***, mais j'ai craint que l'homme pût s'enfuir en mon absence. Je me suis caché dans les buissons, près de la porte, et je l'ai attendu. Lorsqu'il est sorti, j'ai tiré mes deux coups, à six pas…

« Magee portait l'uniforme et la casquette qu'il avait pris à Howard Kennedy, le gardien qu'il a assassiné avant de quitter Graystone. Le marteau de quatre livres et le bistouri ont été trouvés en sa possession. Dans la grange, la police a découvert le trousseau de clés de Kennedy.

« Les deux coups de feu ont porté : le premier a blessé Magee au côté gauche, fracturant le bras et l'épaule ; le second l'a frappé au ventre. La mort a été instantanée. »

*
* *

En lisant la manchette du journal, j'en imaginais une autre :

« Le fusil de chasse de Lenahan pulvérise l'astucieuse théorie de Jerry Spence. »

*
* *

Le lendemain, dans l'après-midi, j'allai chez Ellen. Elle était sortie mais sa femme de chambre m'informa qu'elle ne tarderait pas à rentrer et je décidai de l'attendre.

La mort de Magee le Boucher m'avait absolument bouleversé. J'étais comme celui qui a préparé l'arrangement définitif d'un puzzle en classant les morceaux par couleur, et voit soudain quelqu'un renverser la table. Je ne prétends pas que j'avais atteint à la solution du problème, mais ma théorie avait été comme une navette reliant tous les fils et laissant espérer l'établissement prochain de la trame. Il ne me restait, plus qu'une poignée de fils embrouillés dont je ne savais que faire. À qui pouvais-je parler de tout cela, sinon à Ellen, la seule personne qui pût comprendre ? Nous étions sans doute les seuls à penser que l'affaire Robinson demeurait mystérieuse.

Délivrée de la menace de Magee, la ville s'occuperait sans tarder d'autre chose : le procès intenté par Hatfield aux héritiers du juge. Quant à Louderback, il avait dû pousser, un soupir de soulagement et sans doute rattrapait-il les heures de sommeil perdues.

Cependant, un certain nombre de faits précis demeuraient : l'attitude de Wilks dans le hall, le soir où il avait fui

après avoir consulté sa montre ; l'artère de Kennedy ; l'éclairage électrique du quartier 16.

J'y songeais en me promenant dans les allées du jardin, derrière la maison. Ma théorie ne tenait plus et je devais à tout prix en échafauder une autre. J'avais rejeté celle qu'Ellen avait proposée mais, à la faveur des événements de la nuit précédente, elle devait être examinée de nouveau. Un fou tel que Magee pouvait-il obéir à un psychiatre ? Hypnotisme ? J'avais toujours associé dans mon esprit l'hypnotisme à la prestidigitation et à d'amusantes expériences de télépathie. Cependant, la science l'acceptait ; la médecine en usait.

Je retournais tout cela dans mon esprit. Magee s'était évadé ; le fait était certain. Il s'était sans doute procuré le bistouri avant d'en frapper Kennedy ; mais il avait dû enlever au gardien son trousseau de clefs, afin de pouvoir fuir par la cour et le magasin, il avait pris les clefs après avoir frappé Kennedy. Comment avait-il eu le bistouri ? La police l'avait identifié : l'instrument chirurgical manquait dans l'unique trousse retrouvée dans le magasin ; il portait la marque de la même manufacture ; son manche était semblable, en ébonite striée d'un fin carrelage.

Comment Magee avait-il pu le prendre ? Et le marteau ? Il avait eu le bistouri avant le marteau, sinon il eût assommé le gardien avec le marteau et non avec le trousseau de clefs. Si Wilks lui avait passé le bistouri, Magee s'était emparé du marteau plus tard, avant de fuir.

Malgré tout, je ne pouvais me faire à la véracité de cette théorie. Lâcher un fou ! Louderback m'avait bien parlé de la haine de Magee pour le juge Robinson, et Wilks ne l'ignorait pas, mais…

Je regardais d'un air furieux les inoffensives verveines qui bordaient l'allée sablée.

— Zut ! leur dis-je, ça ne mène nulle part !

— Où vouliez-vous aller, monsieur Jerry ?

Je tournai sur mes talons. Harry Dodd se tenait à quelques pas de moi et me regardait d'un air doux. J'éclatai de rire.

— J'attends miss Ellen, Harry, répondis-je.

Harry Dodd était le jardinier du juge depuis une vingtaine d'années. Auparavant, il avait entretenu les pelouses de plusieurs maisons du voisinage. Harry était un simple d'esprit, doux et souriant, qui m'apparaissait toujours tel que je l'avais vu aux jours de mon enfance. Il semblait porter éternellement le même pantalon bleu, le même chapeau de paille aux bords effrangés et, en hiver, la même casquette de loutre, le même vieux, cache-nez de laine.

J'avais toujours aimé Harry parce que, lorsque, tout petit, je me glissais dans le jardin pour retrouver Ellen, il feignait gravement de ne point me voir et s'affairait à tailler ses haies ou rempoter ses fleurs. Nous partagions ainsi un profond secret et cela nous réjouissait tous les deux. Il m'aimait aussi parce que je le protégeais contre les gamins qui le tourmentaient. Lorsque je les poursuivais, Harry battait des mains et sautillait sur place, ivre de joie. Il m'appelait « Monsieur Jerry » alors que je n'avais pas dix ans.

— Je croyais que vous étiez de mauvaise humeur parce que vous ne pouviez pas aller où vous vouliez, monsieur Jerry, dit-il, hochant tristement la tête. N'est-ce pas terrible que le pauvre juge ait été assassiné ? Un si brave homme !

— Oui, c'est terrible ! répétai-je.

Harry ferma un œil, rejeta lentement la tête en arrière et, de son index replié et souillé de terre, il me fit signe d'approcher, comme s'il voulait me confier un secret.

— J'ai pleuré, murmura-t-il.

— C'est tout naturel, lui dis-je ; le juge était votre ami. Vous avez longtemps travaillé pour lui.

— Oui. Il a été si bon ; il m'a tiré de cet enfer, là-bas. Vous vous souvenez, monsieur Jerry. Sans lui, j'y serais encore.

Je songeai brusquement à l'aventure du jardinier. Il avait été, un jour, accusé de vol. L'un des propriétaires pour qui il travaillait de temps à autre avait constaté la disparition de cisailles à couper les haies. On les avait trouvées chez Harry et le propriétaire, acariâtre, avait insisté pour que l'on arrêtât le jardinier. Harry n'avait pas volé les cisailles. Il les avait emportées chez lui pour les aiguiser ; puis, il avait oublié…

L'on ne pouvait condamner ce simple d'esprit à la prison et il fut envoyé à Graystone. Il y resta trois ou quatre semaines avant que le juge Robinson s'aperçût qu'il avait manqué de venir chez lui au jour fixé. Le lendemain, Harry quittait Graystone, devenait jardinier en titre chez le juge, avec une chambre spacieuse et confortable au-dessus du garage. Depuis, aussi profondément enraciné que les érables et les ormes qui ombrageaient la maison, il semblait faire partie du paysage.

— Harry, lui demandai-je, avez-vous vu le docteur Wilks, à Graystone ?

Il réfléchit, se grattant le front.

— Je ne m'en souviens pas, dit-il.

— Vous le connaissez bien ; vous l'avez vu ici.

— C'est ce grand, avec un drôle de regard ? Mais il ne vient guère que le soir.

— Eh bien, c'est lui le directeur de Graystone, dis-je ; il était là-bas lorsque l'on vous y a envoyé.

— Je n'ai jamais vu de médecins, dit Harry. On m'a enfermé dans une cellule, et un homme m'a dit : « Tais-toi ! » lorsque je me suis mis à pleurer. On me nourrissait bien, du porc et des haricots, c'était bon. Il y avait un rat qui venait dans ma cellule, monsieur Jerry. Je le chassais, mais il revenait toujours. Pas une souris, un gros rat. Il montrait ses dents pointues, mais il ne m'a jamais mordu. Après, je n'en avais plus peur. Je n'avais peur que de l'Âme Perdue.

J'avais souvent entendu parler des haricots et du rat, mais c'était la première fois que Harry faisait allusion devant moi à l'Âme Perdue.

— Qu'est-ce que cette Âme Perdue ? demandai-je.

— Je ne vous en ai jamais parlé ? C'est possible. Je sais pourquoi. J'ai raconté l'histoire au juge, après ma sortie de Graystone et il m'a demandé de ne pas parler de choses aussi effrayantes. Alors, j'ai obéi ; c'était un brave homme…

— Maintenant, vous pouvez me dire…

Il loucha, son visage se plissa et il se mit à parler.

— C'était une chose que j'entendais la nuit.

Il s'interrompit, mais son regard demeurait attaché au mien et, tout de suite, il poursuivit :

— Dans la journée, nous entendions du bruit, beaucoup de bruit. Il y en avait qui criaient sans cesse. Le soir, tout devenait calme. Si calme que j'entendais mon rat marcher sur le parquet. C'était quand nous n'avions plus de lumière.

« Alors, nous l'entendions ; pas le rat, l'Âme Perdue. Nous l'entendions gémir et crier. Parfois elle hurlait : « Au secours ! Au secours ! » Et cela semblait venir de très loin. Nous n'étions que deux à l'entendre : moi et un autre.

— Qui était l'autre ?

— Sam Shaeffer. Il était dans la cellule voisine de la mienne. Il l'entendait aussi. Il m'en parlait pendant que nous étions dans la cour, en promenade. Les premières nuits, monsieur Jerry, j'avais cru que c'étaient des bruits que j'entendais dans ma tête, mais lorsque Sam me dit qu'il avait entendu, je pensai que c'était une Âme Perdue. Quelqu'un qui était mort dans sa cellule, ou dans la mienne – il y a mille ans peut-être – et son âme était restée emprisonnée dans le mur. C'est pour ça que nous étions les seuls à l'entendre hurler et gémir, la nuit.

Il se tut, hochant la tête. Je n'avais pas l'intention de le détromper en gâchant sa belle histoire.

— C'est sans doute la vérité, Harry, lui dis-je. Vous avez eu de la chance de quitter Graystone après quelques semaines.

— Oh ! oui, monsieur Jerry ! Pauvre Sam ! Il est toujours là-bas. Il doit encore entendre l'Âme Perdue, tous les soirs.

— Non, dis-je. On a construit de nouveaux bâtiments et votre ami occupe une chambre confortable, au lieu d'une cellule. Ne le plaignez pas.

La voiture d'Ellen apparut dans l'allée. Je serrai la main du brave Harry, puis j'allai au-devant de la jeune fille.

— Vous paraissez soucieux, Jerry, dit-elle. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien ne va ! grognai-je.

— Allons, venez me raconter ça.

Nous allâmes nous asseoir sur le perron.

— La mort de Magee, déclarai-je immédiatement, m'a complètement bouleversé.

— Pourquoi ?

— J'avais échafaudé une excellente théorie. Tout était expliqué. Lorsque le briquetier a tué Magee, il a, du même coup, tué tout mon espoir.

— Je ne comprends pas, murmura Ellen.

— Je croyais que Magee était mort, dis-je.

*

* *

Lorsque je retournai au journal vers quatre heures, je vis Hatfield assis dans le salon d'attente. Je le fis tout de suite entrer dans mon bureau.

— Monsieur Spence, déclara-t-il aussitôt, je voudrais vous parler.

Sa voix tremblait en prononçant cette déclaration superflue. Il était très pâle.

— Je vous écoute, monsieur Hatfield.

Il se pencha en avant et posa ses longues mains sur mon bureau.

— On me persécute, dit-il. Je ne sais où découvrir quelqu'un qui puisse me protéger. J'ai prévenu la police, mais c'était perdre mon temps : ils prétendent que je me trompe, que j'exagère. J'ai demandé l'autorisation de porter un revolver. Ils ont refusé. Ils veulent la preuve que j'ai été menacé. Que faire ? Je n'ai pas reçu de lettres de menaces.

— Qui vous a menacé ?

— Je… je ne sais pas. Cela se passe de si étrange façon. Un homme s'approche de moi, dans la rue, et me dit à voix basse : « Tu n'es pas chez toi, ici ! » Un autre m'attend près de l'entrée de l'hôtel. Il me parle ou il ne me parle pas, mais son attitude est une menace. D'autres lois, ils sont trois ou quatre, dans une auto bleue, ils s'arrêtent contre le trottoir que je suis, comme s'ils se préparaient à m'attaquer. Ils me regardent. Un peu plus loin, ça recommence.

Il passa une main sur sa bouche sèche.

— Je veux être protégé, reprit-il. La police refuse de m'écouter. Que dois-je faire, monsieur Spence ?

— Je ne sais pas.

— Mais, il doit y avoir quelque chose à faire ? Nous sommes dans un pays civilisé !

— Justement. Cela ne pourrait vous arriver dans le désert du Sahara. À Midland, c'est courant.

— Que vont-ils faire ?

— Je ne sais pas, dis-je, haussant les épaules.

— Et les représentants de la loi refusent de me protéger.

— Ceux qui se déclarent ouvertement ennemis d'Andrew Robinson savent qu'ils ne doivent pas compter sur la loi. Il vous a déclaré lui-même l'autre soir, qu'il vous chasserait de la ville. Il paraît décidé à tenir parole.

— Jamais !

Je haussai de nouveau les épaules.

— Cela vous regarde ! dis-je. Vous êtes venu me demander conseil. Je vous réponds franchement qu'il n'y a rien à faire.

Il s'affaissa dans le fauteuil.

— Je croyais, murmura-t-il, que vous pourriez en parler dans votre journal. Si ***La Gazette***…

— Impossible, coupai-je. Nous ne pouvons citer des noms sans détenir des preuves. Cela ne vous serait, d'ailleurs, d'aucun secours : le public ne s'intéresse pas à vous.

— Cela pourrait arriver à n'importe lequel de vos lecteurs ! cria-t-il.

— Oui, répondis-je en souriant, c'est alors seulement que ce lecteur s'intéresserait à la question.

— C'est incroyable, gémit-il, hochant la tête.

— Oui, mais c'est ainsi. Vous avez affaire à Andrew Robinson. N'oubliez pas qu'on l'appelle à Midland : le Grand Chef. Il décide qui nous représentera au Sénat, qui sera gouverneur ou maire. Il décide aussi si Jonas Hatfield restera à Midland pour réclamer aux Robinson cinquante mille dollars… ou davantage.

— Il ne me forcera pas à quitter la ville.

— J'admire votre entêtement, dis-je d'un ton sec, mais je vous préviens qu'il sera mis à une rude épreuve. Pourquoi, si vous savez quelque chose sur le juge, n'allez-vous pas vendre ce secret à son frère qui paiera pour se débarrasser de vous ? Il est vrai qu'il peut estimer aussi qu'un secret de famille doit être enterré avec son détenteur, comprenez-vous ?

Il sursauta :

— Il oserait me tuer ? s'exclama-t-il.

— Mais non. En fait, Andrew Robinson ne s'occupe plus de vous ; il vous a passé à Jack Curfew.

— Un gangster !

— Non, ricanai-je ; un homme d'affaires. Il contrôle tous les établissements de plaisir de la ville : dancings, tripots, etc.… Il viole parfois la loi, mais il est le plus puissant des agents électoraux ; il sait faire voter les tièdes et les récalcitrants, il sait aussi débarrasser la ville des indésirables, même lorsque l'un d'eux se nomme Jonas Hatfield.

Je m'interrompis un instant afin qu'il pût réfléchir au sens de mes paroles ; puis je repris :

— Puis-je vous suggérer un plan d'action ? Ils vous ont invité à quitter Midland : tôt ou tard, vous devrez obéir. Mais pourquoi partiriez-vous les mains vides ? Si vous connaissez sur la vie du juge quelque secret important ; si vous désirez que les Robinson en souffrent, partez. Réfugiez-vous en lieu sûr et faites-moi tenir les preuves que vous détenez contre eux. Des preuves inattaquables, bien sûr. ***La Gazette*** n'hésite pas à payer très cher les nouvelles intéressantes.

Il ferma à demi les yeux.

— Combien ? demanda-t-il.

— Cela dépend de l'intérêt de la révélation. De quoi s'agit-il ?

Il examina ses ongles pendant quelques secondes.

— Je n'ai pas encore, dit-il enfin, des preuves… inattaquables, comme vous le désirez.

— Mais vous savez quelque chose. Travaillez avec nous. Nous vous aiderons à réunir ces preuves.

Il hésitait. Brusquement, il leva la tête et me regarda d'un air méfiant.

— Allons, dis-je ; j'agirai loyalement avec vous.

Il s'était levé et marchait vers la fenêtre. Il regarda longuement la rue, sans rien dire. J'attendais, m'efforçant de dissimuler mon impatience. Il fallait manœuvrer prudemment, sans révéler à quel point je désirais connaître son secret. Après un peu de temps, il tourna sur ses talons et revint près de mon bureau.

— Je ne suis pas encore prêt à parler, dit-il.

— Je comprends, répondis-je ; vous pensez que les Robinson peuvent payer plus cher.

— En tout cas, je dois avant toute chose me procurer des preuves solides. D'autre part, j'ai l'intention de réclamer les cinquante mille dollars que m'a légués le juge. J'ai intenté un procès à l'exécuteur testamentaire et je ne lâcherai pas.

— Vous pouvez gagner, dis-je… si vous êtes là pour entendre prononcer le jugement.

— Je serai là ! cria-t-il. S'il le faut je ne quitterai pas ma chambre jusqu'au jour de l'audience.

— Vous pouvez toujours essayer. Où habitez-vous ?

— Au Savoy.

J'approuvai de la tête.

— Vous devriez y être en sûreté. Quel étage ?

— Second.

— Changez de chambre, dis-je. Prenez-en une autre, plus haut. Veillez à ce que la fenêtre ne corresponde pas avec l'échelle de secours scellée à l'extérieur, dans le mur. Vous croyez que j'exagère ? Détrompez-vous, je parle sérieusement.

— Je prendrai des précautions…

— C'est indispensable ; engagez un détective privé qui veillera sur vous.

— Un garde de corps ?

— Oui. Demandez-le à l'agence Star ; c'est la plus sérieuse.

Son visage s'éclaira.

— Je téléphonerai dès que j'aurai regagné l'hôtel, dit-il.

— Voulez-vous que j'appelle l'agence ? Nous aurons un homme ici dans dix minutes.

Il posa une main sur mon bras :

— Merci, dit-il, vous êtes très gentil, mais je préfère régler cela moi-même.

Il prit congé quelques secondes plus tard. Cet homme n'était point brave, me dis-je, mais têtu. La terreur et le désespoir l'avaient conduit chez moi. Je n'avais rien tiré de lui, mais peut-être lui avais-je inspiré confiance. Plus tard, peut-être…

Vers cinq heures, j'appelai l'agence Star. Hatfield n'avait pas téléphoné.

— Il est idiot, pensai-je ; je ne veux pas qu'on me l'abîme.

Au Savoy on me répondit que l'évangéliste n'était pas rentré. Alors, j'appelai Harriet Bentley, au Madison. Je ne l'avais pas revue depuis que nous avions passé l'après-midi ensemble. J'expliquai mon absence, et elle se lança aussitôt dans un long discours. Cependant, après cinq minutes, elle consentit à déclarer qu'elle n'avait pas vu Hatfield.

Après le dîner, je rappelai le Savoy à plusieurs reprises : à neuf heures Hatfield n'était pas encore rentré. Je sautai dans ma voiture et j'allai jusqu'à la maison de Louderback. Il sortit en entendant mon klaxon et vint s'asseoir près de moi.

— Je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose à Jonas Hatfield, dis-je, sans préambule.

— Je l'espère bien, murmura le capitaine avec ferveur. Cet animal est venu me trouver…

— Je sais. Il demandait qu'on le protégeât et vous avez refusé.

— Bien sûr. Il nous a raconté une histoire extraordinaire de menaces mystérieuses ; mais pas la moindre preuve.

— Je comprends, dis-je : les ordres sont les ordres.

— Que voulez-vous dire, Jerry ? Je ne puis pourtant pas mobiliser les forces de police pour le premier…

— Bien sûr.

— C'est la ville qui paie, après tout, protesta-t-il. Ce type-là n'est pas de Midland.

— Écoutez-moi, dis-je doucement. En temps ordinaire, je n'attacherais à cette histoire aucune importance, mais j'ai besoin de Hatfield ; je ne veux pas qu'on lui fasse de mal. Or, le Grand Chef l'a recommandé à Jack Curfew. Vous savez ce que cela veut dire ?

— Je ne comprends pas.

— Bien. Je vous répondrai de même façon à la première occasion. Comprenez-vous, cette fois ?

Il jeta un regard dans la rue déserte :

— Soyez raisonnable, Jerry, murmura-t-il. Vous savez bien que je ne puis rien faire pour Hatfield.

— Non, plus maintenant, car il est trop tard ; mais vous pouvez savoir ce qu'il est advenu de lui.

— Entendu, – promit-il. À condition que vous ne publiiez rien qui ne puisse être publié.

— Ce n'est pas mon habitude ; vous devriez le savoir.

Le lendemain matin, je trouvai sur mon bureau une feuille de papier portant une ligne dactylographiée :

Hôpital général – Salle 35.

*

* *

Harriet Bentley me donnait journellement des nouvelles de Hatfield. Le sixième jour, le malade fut transféré de l'hôpital général à la clinique Saint-Luc. La jeune femme obtint l'autorisation de le voir et de lui parler. Il était, me dit-elle, méconnaissable et incapable de se faire comprendre. J'attendis le dixième jour pour me présenter à la clinique.

Miss Bentley n'avait pas exagéré. Hatfield était en piteux état. Après plus d'une semaine de soins, son visage n'avait pas encore recouvré son aspect normal. Les paupières boursouflées se soulevaient difficilement pour laisser passer le regard et les lèvres gonflées prononçaient péniblement de rares monosyllabes. Il était installé dans une chaise longue. Je lui serrai doucement la main et je m'assis dans un fauteuil tout près de lui. L'infirmière était dans la chambre.

— Comment vous sentez-vous ? demandai-je à Hatfield.

— Mieux, fit-il avec effort.

L'infirmière était dans la salle de bains, mais elle avait laissé la porte ouverte.

— Vous serez bientôt guéri, dis-je. Une autre fois vous prendrez garde avant de traverser une rue.

— Oui, dit-il, j'ai… été… imprudent.

Il parlait comme s'il avait la bouche pleine.

Harriet Bentley m'avait prévenu : Hatfield avait déclaré en arrivant à l'hôpital qu'il avait été renversé par une automobile. Je savais qu'on lui avait suggéré cette explication.

L'infirmière sortait de la salle de bains. Je la regardai attentivement. Je l'avais vue en compagnie des hommes de Jack Curfew.

Elle ne quitta pas la chambre et je parlai avec Hatfield de choses insignifiantes, m'efforçant de lui faire comprendre, par mes regards, que je reviendrais.

Après dix minutes, je m'en allai. J'appris que l'infirmière était présente de sept heures du matin à sept heures du soir. À neuf heures, alors que les derniers visiteurs se retiraient, je revins à Saint-Luc et je montai hardiment l'escalier menant au troisième étage. L'infirmière de garde s'avança sur le palier, mais je réussis à lui parler doucement, dans un coin. Lorsque je lui pris la main, il y avait entre ma paume et la sienne un billet de cinquante dollars qu'elle finit par accepter.

Hatfield était couché. Je m'assis sur le pied du lit. Il fallait aller vite car je ne disposais que d'une dizaine de minutes.

— Votre infirmière appartient à la bande, dis-je.

— Je suis perdu, gémit-il.

Il allait me raconter comment la chose était arrivée, mais je l'interrompis :

— Je sais. Ils vous attendaient devant mon bureau.

Il frissonna et pâlit.

— Ils m'ont emmené dans une maison, dit-il les yeux fermés. Ils m'ont battu toute la nuit.

— Je sais, je sais, murmurai-je. Nous n'avons pas le temps. Ils vous ont dit que ce n'était là qu'un échantillon…

— Comment le savez-vous ?

— C'est toujours ainsi que ça se passe.

— Après, ils m'ont transporté à l'hôpital, m'avertissant que je devais déclarer qu'une auto m'avait renversé…

— Quand sortez-vous d'ici ?

— Demain.

— Qu'allez-vous faire ?

Il se mit à sangloter.

— Le temps passe, dis-je ; qu'allez-vous faire ?

Il tourna vers moi son visage hagard.

— Je ne sais pas, gémit-il. J'ai peur. Je ne veux pas revivre pareille chose.

— Je comprends ça. Vous ont-ils fait promettre de retirer la plainte que vous aviez déposée contre les Robinson ?

— Oui.

— L'avez-vous fait ?

— Pas encore.

— Faites-le demain matin, avant de quitter la clinique. Appelez un avocat. Vous ne pouvez agir autrement. Je vous avais prévenu. Vous n'avez pas envie de mourir, n'est-ce pas ?

— Ça m'est égal… mais pas ***ainsi***…

— C'est *ainsi* que vous mourrez si vous ne retirez pas votre plainte. Avant deux jours vous serez revenu ici, mais cette fois vous en aurez pour un mois. Cela ne vaut pas cinquante mille dollars… ni cent mille. Vous ont-ils demandé si vous saviez quelque chose sur le juge ?

— Non.

— Aucune allusion ?

— Non.

— C'est étrange.

— Andrew Robinson ne croit pas que je sache quelque chose.

— Au fond, savez-vous vraiment quelque chose ?

— Oui.

Je lui pris le bras.

— Dites-le-moi, murmurai-je. Ce sera votre vengeance, et je vous paierai bien. Que savez-vous ?

Il regarda le plafond, comme s'il hésitait à se décider. J'entendis un bruit de pas dans le couloir.

— Vite ! dis-je. Parlez, vite !

Il me regarda.

— Eh bien ?

— Il s'agit d'une femme, dit-il lentement d'une voix un peu rauque. Elle s'appelle Olive Clayton. Le juge…

Il s'interrompit : la porte venait de s'ouvrir et l'infirmière à qui j'avais parlé entra.

— Encore cinq minutes, suppliai-je.

— Il faut partir.

— Trois minutes !

— L'infirmière-major sait que vous êtes ici, mais elle croit que je ne vous ai pas vu entrer. Elle m'envoie…

— Une minute…

— Impossible.

La porte s'ouvrit de nouveau. Je me retournai. L'infirmière-major me regardait, sourcils froncés, lèvres serrées :

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle. Les visiteurs doivent quitter les chambres à neuf heures.

— J'ignorais que l'heure était passée, dis-je. Excusez-moi.

L'infirmière intervint.

— Je ne savais pas qu'il fût encore ici, miss Chase, murmura-t-elle. Je ne l'avais pas vu entrer.

— Partez immédiatement, dit miss Chase d'une voix sèche.

J'allai prendre mon chapeau sur le pied du lit et je me penchai sur Hatfield, ma bouche près de son oreille. Je murmurai :

— Venez tout droit à mon appartement en sortant d'ici. C'est au Buckingham. Et appelez votre avocat avant de partir.

Sur le seuil de la porte, je me retournai.

Hatfield faisait oui de la tête.

*
* *

Le lendemain matin, avant de quitter le Buckingham, je prévins le portier :

— J'attends un ami aujourd'hui ; il s'appelle Hatfield. Je ne sais s'il viendra dans la journée ou ce soir. Faites-le entrer chez moi et dites-lui de m'attendre. Il est grand et mince ; il a été victime d'un accident la semaine dernière et il en porte encore des traces sur le visage. Vous le reconnaîtrez facilement.

— Hatfield, répéta lentement le portier, comme pour mieux retenir le nom ; c'est entendu, monsieur.

Ellen m'avait invité à dîner avec elle, le soir même, et je n'avais pas l'intention de manquer à ce rendez-vous. Hatfield n'était pas encore arrivé lorsque je revins au Buckingham pour m'habiller, vers six heures. Avant de repartir, je répétai mes instructions au portier de nuit qui venait de prendre son service et je lui demandai de m'appeler au téléphone, chez Ellen, aussitôt que mon ami serait arrivé ; il était possible que le médecin gardât l'évangéliste un jour de plus. J'aurais pu téléphoner moi-même à Saint-Luc, mais je décidai prudemment de n'en rien faire.

Ellen m'annonça tout de suite une nouvelle qui ne me surprit qu'à demi : Hatfield avait retiré sa plainte le matin même.

— Il est étrange, dit-elle, qu'il se soit désisté si brusquement.

— Il a été souffrant, je crois, dis-je ; il était dans une clinique.

— Qu'est-ce qu'il avait ?

— Une sorte de… courbature.

— Jerry ! s'écria-t-elle ; est-ce que…

— Oui, coupai-je ; les hommes de Jack Curlew l'ont un peu rudoyé.

Nous étions assis côte à côte dans une sorte de hamac bas, suspendu aux colonnes du porche. Ellen hocha lentement la tête, puis se détourna. Elle murmura :

— Comment peut-il ordonner ces choses…

— Hatfield ne l'avait pas volé, répondis-je ; c'est une canaille.

— Qu'importe ce qu'il est ou ce qu'il a fait : on n'agit pas aussi brutalement.

— Ne versez pas de larmes sur Hatfield, dis-je. Il est guéri. Le souvenir qu'il garde de cet accident lui sera salutaire. Autre chose, Ellen. Connaissez-vous une femme du nom d'Olive Clayton ?

Elle réfléchit, répétant le nom à voix basse.

— Je ne la connais pas, dit-elle. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— C'est confidentiel, Ellen.

— Ah !

— J'ai tenté de découvrir ce qui troublait la conscience de votre père. Il semble que ç'ait été quelque chose qui se rapporte à une femme : Olive Clayton. Je ne la connais pas, mais, dans deux ou trois jours, je pourrai vous renseigner.

Le silence tomba, puis elle dit enfin :

— Papa et mon oncle Andrew avaient jadis un associé ; un avocat du nom de Clayton, Wesley Clayton. L'étude s'appelait Robinson et Clayton.

— Ce doit être ça, dis-je.

— Je ne sais pas grand'chose, reprit-elle. J'en ai entendu parler. Papa a quitté l'étude lorsqu'il a été élu juge. Il doit y avoir vingt-sept ans de cela. Voulez-vous que je me renseigne ?

— Non. Laissez-moi faire.

La voiture d'Andrew Robinson venait de passer la grille. Elle vint s'arrêter devant le perron. Je me levai lorsque le « Grand Chef » monta les marches. Il me regardait en souriant.

— Tiens, tiens ! dit-il ; Jerry Spence. Dans le hamac des Robinson ! Sous le porche des Robinson !

— Avec la fille des Robinsons ! coupai-je. On aura tout vu !

Ellen semblait gênée.

— Il plaisante, Jerry, dit-elle. Il sait que vous venez me voir très souvent.

Je poursuivis, sur le même ton sarcastique :

— Peut-être sir Andrew préférerait-il que j'entrasse en me cachant derrière les buissons du jardin, comme lorsque j'étais petit.

— Vous êtes très habile à ces manœuvres sournoises, répondit-il sans cesser de sourire.

— *Très*. Je préfère cette méthode aux accidents d'automobile.

Nous nous regardions dans les yeux, et seules nos lèvres souriaient.

Ellen parla, d'un ton léger qui sentait l'effort :

— Veux-tu rester pour dîner, oncle Andrew ? Jerry sera là.

— Cela me tente énormément, dit-il, mais j'ai accepté une invitation. Je passais pour te laisser des papiers à signer. Notre ami Hatfield, ajouta-t-il s'adressant à moi, a décidé de retirer sa plainte. C'est un homme très raisonnable.

— Ellen vient de m'apprendre ce succès, dis-je. Je ne doute pas qu'il soit dû à votre habile diplomatie.

Il me regarda un instant sans rien dire, puis il se tourna brusquement vers sa nièce.

— Ellen, est-ce que tu pourrais me laisser une minute avec Jerry ? demanda-t-il.

Elle éprouvait-toujours la même gêne. Elle dit, feignant le détachement :

— Bien sûr. Il faut d'ailleurs que je m'occupe du dîner.

Elle entra dans la maison et ferma la porte. Andrew Robinson s'assit dans le hamac et j'allai m'asseoir près de lui.

— Jerry, dit-il, vous êtes un garçon de valeur et j'ai besoin de vous.

— Merci. Pour quoi faire ?

— Venez avec nous. Vous serez mon lieutenant ; le premier après moi.

Il se tut. Je ne répondais pas.

— Ceci n'est pas une manœuvre, reprit-il, ni une tentative de corruption. Votre père m'a combattu pendant vingt-cinq ans ; vous pouvez me combattre pendant un autre quart de siècle, cela ne m'inquiète pas.

— Alors, pourquoi désirez-vous me gagner à votre cause ?

— Je viens de vous le dire. Je crois que vous êtes un garçon de valeur. Mais, ce qui m'a poussé à vous faire cette proposition, ce sont les sentiments que vous semblez éprouver pour Ellen. Elle ne m'a rien dit mais je crois savoir que vous ne lui êtes pas indifférent. Comment pourrez-vous rester fidèle à… cette amitié si vous demeurez l'ennemi politique de la famille ?

— Jusqu'ici, cela ne va pas trop mal, remarquai-je.

— Cela ne pourra durer. Tôt ou tard, il faudra choisir.

— Il sera temps alors de prendre une décision, répondis-je.

— Mes conditions ne seront plus les mêmes.

— Je comprends, dis-je, et je refuse.

— Pourquoi ? Je ne vous plais pas ?

— Ce n'est pas une question de personne ; je n'aime pas votre façon d'agir.

— Trop brutale ?

— Oui, et pas propre.

— Lorsque vous connaîtrez mieux la politique, mon garçon, vous perdrez cette sensibilité délicate. En tout cas, la manière forte vaut celle qui consiste à entrer par le jardin, en se cachant derrière les buissons. Laissez cela à Louderback. Un homme digne de ce nom va droit devant, prêt à user de ses poings…

— Ou de ceux des autres, coupai-je.

— Ça dépend. Si je découvrais des cafards dans ma cuisine, je demanderais à l'un de mes domestiques de m'en débarrasser. J'ai averti Hatfield ; je lui ai laissé le temps de réfléchir.

— Je n'éprouve pour lui aucune sympathie, dis-je. Il a mérité cette leçon ; mais c'est la manière…

Il consulta sa montre et se leva.

— Réfléchissez, dit-il. Le moment est propice pour se joindre à nous ; les élections sont proches.

— Je ne l'oublie pas, dis-je. Attendons.

Ellen ouvrit la porte :

— Jerry, on vous demande au téléphone.

— Bonsoir, dit Andrew. Bonsoir, Ellen. Je reprendrai les papiers demain.

J'entrai dans la maison.

— Votre ami, M. Hatfield, est ici, me dit à l'appareil le portier du Buckingham. Il est chez vous.

— Priez-le de m'attendre ; merci, dis-je, et je raccrochai.

Je quittai Ellen immédiatement après le dîner. Hatfield m'attendait depuis plus d'une heure, mais cela le rendrait sans doute plus raisonnable.

— M. Hatfield est-il encore chez moi ? demandai-je au portier dès que j'entrai dans le hall.

— Certainement, monsieur.

Le nègre qui manœuvrait l'ascenseur m'accueillit avec un large sourire.

— Votre ami était complètement saoul, monsieur Spence.

— Saoul ! m'écriai-je.

— Ivre mort, dit-il, souriant de plus belle. Ils étaient trois pour l'apporter.

Mon cœur cessa un instant de battre. Dès que l'ascenseur s'arrêta, je courus à mon appartement. Le salon était vide.

Dans la chambre, je vis Hatfield couché sur mon lit. Il paraissait dormir, mais il ne respirait pas. On l'avait recouvert du couvre-lit, jusqu'aux épaules. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, ses yeux fermés.

Je rejetai le couvre-lit : la couverture était rouge de sang. Une étiquette des messageries était épinglée au revers de la redingote. Je l'ôtai. Elle cachait la blessure faite par la balle.

L'étiquette portait mon adresse, en lettres capitales.

POUR M. JERRY SPENCE

BUCKINGHAM APARTMENTS

PAYÉ.

IV

Ray Mitchell entra dans mon bureau, avança une chaise et s'assit de l'air d'un homme qui vient de prendre une décision irrévocable.

— Jerry, dit-il brutalement ; j'en ai assez ; je m'en vais.

Depuis quelques jours, je voyais monter sa colère et son ressentiment. J'attendais que le couvercle de la marmite se mît à se soulever mais j'espérais qu'il n'y aurait pas d'explosion.

— Ray, dis-je, vous vous conduisez comme un enfant.

— Possible ! grogna-t-il ; mais je m'en vais tout de même.

— Pourquoi ?

— Vous le savez aussi bien que moi.

— Vous vieillissez et cela n'améliore pas votre caractère, dis-je. (Il avait quarante-cinq ans.) Vous ne pouvez vous en aller. Quitter ***La Gazette,*** ce serait comme si l'on vous arrachait un bras.

— Je m'en vais samedi.

— Des blagues ! Vous êtes ici depuis vingt ans, vous et Jennison. Est-ce qu'il veut s'en aller aussi ?

— Il le ferait, s'il en avait le courage : il est aussi dégoûté que moi-même.

— Vous n'êtes pas dégoûtés, dis-je. Vous êtes vexés. Vous devriez comprendre que j'ai une bonne raison d'agir

comme je le fais. Vous êtes furieux parce que je ne vous ai rien dit.

— Une bonne raison ! dit-il avec amertume. Nous la connaissons, votre raison. Est-ce que vous imaginez que nous sommes sourds et aveugles ? Vous êtes comme tous les jeunes gens de votre âge. On dit que nous devrions laisser votre génération gouverner, lui céder le pouvoir. Vous êtes tous les mêmes. Vous agissez en hommes, pendant quelque temps… jusqu'à ce que vous rencontriez une femme. Alors, votre énergie tombe. Vous rêvez et vous portez une fleur à la boutonnière.

Il regardait le gardénia qu'Ellen avait elle-même épinglé au revers de mon veston.

— C'est donc ça qui vous chiffonne ? dis-je.

Je pris le récepteur du téléphone et j'appelai Bill Jennison. Il arriva, traînant les pieds comme s'il était chaussé de pantoufles. Bill avait soixante-cinq ans. Il était un peu voûté, grisonnant. Il portait des lunettes à monture d'or, très bas sur le nez, et son regard passait par-dessus : il n'en usait que pour lire. Il prit une chaise et s'assit de l'autre côté du bureau, face à Mitchell. Leurs regards étaient concentrés sur moi ; celui de Ray, gris et dur ; celui de Jennison, bleu, humide : tous deux m'accusaient.

— Jennison, dis-je, vous pouvez desserrer votre cravate, car la séance sera longue.

J'allumai une cigarette.

— Je ne vous ai pas permis de rédiger des articles à la dynamite, ces temps derniers, poursuivis-je, et ***La Gazette*** n'attaque plus les Robinson et leur clique avec la même

ardeur. Vous en avez déduit que je me « dégonfle », et vous prétendez en connaître la raison.

Jennison paraissait triste et gêné. Mitchell ricana :

— Nous savons que vous fréquentez la petite Robinson.

— C'est bien la réponse que j'attendais, dis-je.

— Et c'est pour ça que j'ai décidé de partir, ajouta Ray. J'ai combattu Andrew Robinson pendant vingt ans. Que Dieu me damne si je passe de son côté !

— Doucement, dis-je. Je ne vous ai rien raconté parce que je ne savais pas grand'chose. Ce que je sais maintenant n'est pas encore suffisant ; mais je ne puis vous laisser partir au moment où j'ai le plus besoin de vous.

Ils semblèrent s'animer un peu et leurs yeux se mirent à briller.

— Vous avez protesté lorsque j'ai coupé l'article sur l'évasion de Magee ; lorsque j'ai refusé d'exploiter l'enquête officielle contre nos ennemis. Quand j'ai refusé de publier le moindre entrefilet sur l'attaque dont Hatfield a été victime, votre colère a bouillonné ; et vous êtes bons pour la camisole à cause de l'article sur la mort de l'évangéliste.

— Un article ! éclata Mitchell. Vous appelez ça un article ?

Il tira de sa poche un numéro du journal vieux de trois jours. Il était plié à la page 5 ; un trait bleu encadrait un entrefilet, vers le bas de la page.

— Le voici, votre article ! cria-t-il. Je le porte dans ma poche depuis trois jours. À chaque fois que j'hésite à vous

quitter, je le relis, pour me donner du courage. Lisez-le donc. Si vous pouvez vous justifier, vous serez un type épatant !

Je pris le journal en souriant. Ces deux braves garçons ne pouvaient comprendre et leur colère ne me surprenait point. L'article était ainsi rédigé :

« Un évangéliste victime de gangsters. »

« Jonas Hatfield, évangéliste itinérant, a été trouvé mort hier soir, dans un appartement du Buckingham. Il portait une blessure par balle à la poitrine. Il était mort depuis plusieurs heures lorsque le corps a été découvert.

« Hatfield semble avoir été victime de gangsters qui, selon l'expression consacrée, l'ont « emmené faire un tour », l'ont assassiné, et ont rapporté son cadavre dans un appartement, feignant de ramener un homme ivre.

« La police a ouvert une enquête. »

— C'est un chef-d'œuvre, dis-je, en posant le journal sur le bureau.

— Un chef-d'œuvre ! s'écria Mitchell, interloqué.

— Oui, un chef-d'œuvre qui fait d'une montagne une taupinière. Savez-vous pourquoi Hatfield a été assassiné ?

Jennison fit oui de la tête, sans rien dire. Mitchell répondit :

— Parce qu'il avait intenté un procès aux Robinson.

— Non, dis-je. Il a été tué afin qu'il ne pût me parler, me révéler un secret. Regardez ça…

Je tirai de ma poche l'étiquette des messageries et je la tendis à Jennison qui l'examina et la passa à son ami.

— Elle était épinglée à la redingote de Hatfield. Je suis seul à le savoir ; Louderback lui-même n'est pas au courant. C'est un échantillon de l'humour de Jack Curfew ou de ses hommes : Malloy et Dominique. Cette étiquette a été placée là pour me prévenir que j'ai entrepris une tâche au-dessus de mes forces.

— Qu'avez-vous donc fait ?

— J'ai voulu savoir qui avait laissé évader Magee le Boucher pour qu'il assassinât le juge.

Ils se levèrent tous deux d'un seul bond.

Lorsque leur émotion fut apaisée – et je n'avais jamais vu Jennison aussi excité – je racontai à mes collaborateurs ce que je savais. Au fur et à mesure qu'ils m'écoutaient, leurs regards semblaient me demander de leur pardonner d'avoir douté de moi.

— N'en parlons plus, dis-je, faisant allusion à cette révolte ; j'aurais agi tout comme vous. Mais il faut prendre une décision et agir prudemment.

— Puis-je faire une suggestion ? demanda Jennison.

Nous le regardâmes d'un air surpris, car il parlait rarement et n'était redoutable que la plume à la main.

— Voici, dit-il, je crois qu'avec une série d'articles nous pourrions provoquer une nouvelle enquête…

— Non, coupai-je, ce serait la pire des maladresses. Personne ne sait jusqu'à quel point je suis renseigné et cela fait ma force. Si nous allons jeter ça aux quatre vents…

— Jerry a raison, approuva Ray.

— Épargnez votre encre, dis-je à Jennison. Si nous l'emportons, vous aurez tout le temps et toute la place. En attendant, nous allons suivre la tactique que j'avais choisie avant de vous mettre au courant. Mais un certain nombre de questions se posent auxquelles nous devons tenter de répondre.

« D'abord, comment Wilks a-t-il pu lâcher Magee de façon que le fou s'en allât directement assassiner le juge ? Suggestion ? Hypnotisme ?

— Probablement.

— Bien ; nous y reviendrons, dis-je. Magee aurait-il songé à éteindre l'électricité avant de quitter le quartier 16 ? Est-ce Wilks qui a manœuvré le commutateur après le départ du fou ? Magee aurait dû ouvrir les deux portes de fer et les refermer pour sortir de l'autre côté. Wilks, au contraire, même s'il n'avait pas la clef des portes de fer, pouvait éteindre après avoir franchi la porte battante qui demeure ouverte. Il aurait fait l'obscurité afin que l'on ne s'aperçût pas tout de suite de la fuite de Magee. Autre chose : pourquoi Wilks a-t-il consulté brusquement sa montre, quelques jours auparavant, chez le juge, avant de partir en courant, comme un voleur ?

— Cela ne semble pas avoir d'importance, remarqua Mitchell.

— Si, protestai-je ; il n'agit pas ainsi en général. Mais, réservons cette question qui répond aux « comment » du meurtre. Ce qui nous intéresse surtout ce sont les

« pourquoi ? » Pourquoi Wilks désirait-il se débarrasser du juge ? Quel cadavre y a-t-il entre eux ? Lorsque nous aurons trouvé cela, nous serons peut-être assez forts pour écraser la puissante machine des Robinson. Ou bien ce ne sera qu'un scandale, compromettant le juge et Wilks…

— J'en doute, dit Ray. Si Andrew a ordonné que l'on tuât Hatfield ?…

— J'ai vu Andrew hier soir. Il jouait peut-être la comédie – et Dieu sait comment il sait feindre – mais il paraissait sincère lorsqu'il m'a déclaré que les hommes de Curfew étaient allés trop loin.

— Des blagues !

— Peut-être. Mais quand le Grand Chef agit, il ne s'en cache pas ; vous le connaissez. Il a pris toutes les précautions utiles et il ne court aucun risque. Cependant, hier soir, il paraissait regretter que l'on ait assassiné l'évangéliste.

— Je ne le crois pas.

— C'est encore une question à laquelle il faudra répondre. Il y en a d'autres. Est-ce que Andrew sait que Wilks a causé la mort du juge ? Il peut l'ignorer. Il ignore peut-être que Kennedy a été égorgé. Il peut croire ce que tout le monde croit, ce que Louderback croit, ce que vous avez crû tous les deux jusqu'à aujourd'hui, ce que je croirais si je n'avais pas causé avec le docteur Haley.

— Alors ? demanda Jennison, pourquoi Robinson couvrirait-il Wilks ?

— Le couvre-t-il ? C'est une nouvelle question. Il couvre son équipe en général. Vous souvenez-vous que, la nuit de l'évasion, avant même que la sirène ait cessé de gémir, le

gouverneur a appelé Wilks au téléphone pour ordonner que l'on ne parlât de rien avant l'enquête ? Était-ce parce que le gouverneur désirait protéger Wilks ? Le soupçonnait-il d'avoir été mêlé à la mort du juge ? Non, bien sûr. Il craignait que cette évasion pût être exploitée par l'opposition. La même chose peut être vraie du Grand Chef. Il est même possible qu'il ignore ce qui troublait la conscience de son frère. Je dis « possible » !

— Qu'est-ce qui vous le laisse croire ? demanda Ray.

— Je cherche. Lorsque la bande à Curfew a pris Hatfield pour la première fois, l'évangéliste a été roué de coups et invité à retirer sa plainte ; mais il n'a pas reçu le moindre avertissement relatif à ce que le juge pouvait lui avoir confié.

— Ça ne prouve rien, grogna Mitchell ; Robinson n'en aurait rien dit à Curfew ou à ses hommes, par prudence.

— C'est possible.

— Un fait demeure, reprit-il : c'est que Hatfield a été assassiné avant de vous avoir révélé le secret. L'une des infirmières vous a sans doute espionné, le soir, à la clinique ; elle a renseigné l'infirmière de jour… et la bande a pris des mesures pour se débarrasser de l'évangéliste. C'est donc que l'ordre d'agir avait été donné par Robinson, avant ou après votre intervention.

— Je crois, dis-je, que Wilks s'intéressait aussi au sort de Hatfield.

— Si Robinson ignorait que le médecin fût compromis, ce n'est pas pour cette raison qu'il a donné l'ordre, poursuivit Mitchell.

Il éclata d'un rire amer.

— Disons que c'est un accident, reprit-il ; que les mauvais garçons ont exagéré. Allons, Jerry, vous avez trop pensé à tout cela et vous n'y voyez plus clair. L'étiquette prouve que le meurtre a été prémédité.

— Oui, dis-je ; mais ce n'est pas nécessairement Andrew qui l'a ordonné.

— Qui, alors ?

— Wilks.

Mitchell se leva et se mit à tourner autour du bureau. Lorsqu'il se rassit, un peu plus calme, il dit :

— Ça ne tient pas. Wilks ne donne pas d'ordres à Curfew sans passer par le Grand Chef.

— Croyez-vous ? dis-je doucement. Je connais une jeune fille, Millie Anders, qui est très liée avec la secrétaire de Wilks. Eh bien, sachez que le docteur reçoit régulièrement Curfew chez lui, pour de petites fêtes amicales. Compris ?

— Ça ne veut pas dire grand'chose.

— Ils sont très liés. Je le sais. Wilks a placé de l'argent dans les affaires dirigées par Curfew : le casino et un club de nuit.

— Ah ! fit Mitchell, cela rendrait votre théorie vraisemblable.

— Je n'ai pas de théorie, ripostai-je. Je n'en veux plus avoir. À chaque fois, quelque événement imprévu vient les rendre impraticables. En somme, que Wilks soit coupable ou non, ce n'est pas le fait qui m'intéresse. Je voudrais connaître

le secret du juge ; j'en aurais grand besoin pour la prochaine campagne électorale.

Jennison n'avait pas ouvert la bouche, mais ses yeux brillaient ; il songeait sans doute à la série d'articles qu'il écrirait.

— Que comptez-vous faire ? demanda Mitchell après un silence.

— Tout d'abord ajourner cette conférence que nous reprendrons à deux heures. Je déjeune avec un agent de publicité.

Je me levai et je rajustai avec soin le gardénia passé dans ma boutonnière.

Mitchell me regardait fixement : je clignai de l'œil d'un air moqueur.

Il haussa les épaules, gêné.

— Ça va, ça va ! grogna-t-il. Il n'y a pas de quoi crâner. Nous avons protesté parce que nous ne savions pas !

*

* *

— Cette femme s'appelle Olive Clayton, dis-je, lorsque nous fûmes de nouveau réunis dans mon bureau. La connaissez-vous ?

Ray Mitchell se tourna vers Jennison.

— N'était-ce pas, dit-il, la femme de Wesley Clayton ?

Jennison approuva de la tête.

— Wesley Clayton était… commença-t-il.

— Je sais, coupai-je ; Ellen m'a renseigné.

— Elle était bien jeune, remarqua Jennison, mais nous nous souvenons parfaitement, Ray et moi, de Wesley Clayton.

— Ça oui, dit Mitchell ; c'est lui qui est venu chercher querelle à Warner, un matin, ici même. Et Warner a voulu me flanquer à la porte. Il y aura dix-neuf ans à la fin du mois.

— Doucement, dis-je. Racontez-moi tout ce que vous savez, avec un peu d'ordre.

— Jennison en sait plus que moi, observa Mitchell. Lorsque Clayton est mort, j'étais au journal depuis un an.

— Il n'y a pas grand'chose à dire, commença Jennison, sinon que cette femme a causé la mort de son mari. D'autre part, Warner et lui se détestaient depuis longtemps.

— Qui était Warner ? demandai-je.

— Notre rédacteur en chef. Il travaillait avec votre père depuis 1905. C'est en 1915 qu'il a eu cette histoire avec Clayton. Il est mort deux ans plus tard, en prison : tuberculeux. C'était un journaliste remarquable. Un Écossais blond. Il buvait plus de whisky que cinq d'entre nous réunis. Et pourtant, il ne négligeait pas son ouvrage. Le matin, il arrivait au bureau frais et rose.

— Le whisky a fini par gagner la partie, murmura Mitchell.

— C'était fatal, dit Jennison haussant les épaules. Il y avait deux hommes en lui, comme Jekyll et Hyde. Pendant la journée il travaillait, remarquablement, sans toucher à une goutte d'alcool. Le soir, après avoir quitté le bureau, il devenait méconnaissable. J'ai dû souvent, appelé par téléphone,

aller le chercher, ivre mort, dans quelque bar, pour le ramener chez lui.

Jennison hochait tristement la tête.

— Voilà quel homme était Warner, reprit-il. Quant à Clayton, il était grand, solide et calme. Il parlait d'une voix douce, mais il savait ce qu'il voulait. Andrew Robinson lui ressemble. Depuis une dizaine d'années, Clayton était le grand chef du moment. Lorsque Warner l'a tué, nous avons pensé être débarrassés de cette canaille, mais Robinson a pris sa place… et rien n'a changé.

— Pas de sentiment, Jennison ! dit Mitchell. Jerry va croire que Warner a tué Clayton par passion politique. Il n'en est rien. Le meurtre a été inspiré par le whisky et la femme de la victime.

— Je sais ; je sais, dis-je. Mon père a dû me parler une fois de la chose, vaguement, mais j'ai tout oublié. Continuez, Jennison.

— La femme de Clayton, poursuivit-il, je ne l'ai vue que deux ou trois fois, mais elle faisait beaucoup parler d'elle et j'avais l'impression de la connaître davantage. Une blonde éclatante. Elle devait avoir vingt-six ou vingt-sept ans quand la chose est arrivée. Clayton lui-même n'ignorait pas que sa femme n'était pas sérieuse. La dispute a été causée, en réalité, par la haine que les deux hommes éprouvaient l'un pour l'autre. Ils n'étaient pas seulement ennemis politiques. Ils se détestaient. Le jour où Clayton est venu au journal pour reprocher à Warner de compromettre sa femme, il cherchait un prétexte à une bonne querelle.

— Est-ce que Warner l'avait réellement compromise ? demandai-je.

— Probablement.

— Il a dû éprouver un certain plaisir à courtiser la femme de son ennemi, remarqua Mitchell.

— Clayton arriva donc au journal un matin, reprit Jennison, et marcha droit vers le bureau devant lequel Warner était assis. Votre père n'était pas là, Jerry. Il y avait Ray, moi-même, et deux ou trois reporters.

— Oui, dit Mitchell, j'étais debout devant le bureau de Warner lorsque Clayton entra. Il s'approcha et dit, très calme :

« — Je viens vous prévenir ; ne parlez plus à ma femme.

« Warner se leva, les poings serrés. Alors Clayton frappa. Warner était pris entre le bureau et le bord de son fauteuil. Il s'effondra. Clayton prit une cigarette dans un paquet posé sur le buvard ; il l'alluma tranquillement et sortit. Warner se relevait avec effort : le coup de poing, porté à la tête, l'avait étourdi. Je l'aidai à se remettre debout. Tout de suite, il voulut courir après Clayton et je l'en empêchai. Ce fut instinctif. Je me souviens que Jennison s'approcha et me dit : « Laissez-le aller. » Vous vous en souvenez, Jennison ?

— Comme si la chose s'était passée hier.

— Je le lâchai donc et il sortit en courant. Clayton avait disparu. Warner revint, sur-le-champ, me flanqua à la porte…

Mitchell éclata de rire.

— J'étais furieux, continua-t-il. Votre père arriva, un peu plus tard, et me dit qu'il arrangerait tout. C'est ainsi que je suis encore à ***La Gazette***.

— Quelques jours après cet incident, dit Jennison (que je n'avais jamais vu si enclin à bavarder), j'accompagnai un soir Warner au restaurant Hoffman, qui était alors à la mode. Nous avions travaillé tard et il m'invita à dîner avec lui. Il commanda une bouteille de whisky et se mit à boire sans arrêt. La bouteille était presque vide lorsque Clayton entra, avec sa femme, Andrew Robinson, le colonel Rice et un journaliste de ***La Tribune***. Ils s'assirent à une table assez éloignée de la nôtre. Warner ne les quittait pas des yeux. Il versa dans un verre ce qui restait de whisky, l'avala d'un trait, se leva et se dirigea vers la table de Clayton. Il était abominablement ivre, mais il marchait droit. J'aurais voulu l'arrêter, mais je savais que c'était impossible. En le voyant venir, Clayton se leva. Je n'entendis pas ce que disait Warner, mais Clayton répondit d'une voix sèche :

« — Vous êtes ivre et je n'ai pas l'intention de discuter en présence de ma femme. Nous réglerons cette affaire une autre fois.

« Mais Warner voulait se battre. Il insista. Clayton se tourna vers ses invités et leur dit :

« — Excusez-moi, je vais sortir avec lui, ce sera très vite arrangé.

Les deux hommes se dirigèrent vers la porte qui s'ouvrait sur le jardin. Andrew Robinson se leva et tenta de retenir Clayton, qui se dégagea et rejoignit Warner près de la porte. Alors, Robinson vint me trouver, me demandant d'intervenir.

« — Ramenez-le chez lui, me dit-il, sinon Clayton va l'assommer.

« — Il ne voudra pas m'écouter ! répondis-je.

« Il me laissa et sortit par la porte de la rue. J'espérais qu'il était allé chercher un policeman. Avant qu'il revînt avec le policier, nous entendîmes deux détonations successives et très rapprochées. Nous nous précipitâmes vers le jardin. Dans l'obscurité, je distinguai un homme adossé au mur ; l'autre gisait sur le sol : c'était Clayton. On l'emportait lorsque Robinson revint par l'avenue qui menait du jardin à la rue. Il ramenait un policeman. Warner avait glissé le long du mur et s'était assis, le revolver entre ses jambes étendues.

Jennison s'interrompit, hochant la tête.

— Votre père sauva Warner, dit Mitchell. Il paya le meilleur avocat qu'il put trouver à New-York : Sidney Pembrook. Celui-ci décida qu'il valait mieux avouer et éviter les assises et le jury. Warren fut condamné à trente ans d'emprisonnement.

— Le jury l'aurait déclaré coupable et il eût été pendu, dit Jennison. Pembrook s'est montré très habile. Warner n'avait aucune excuse. Il ne se rappela jamais où il s'était procuré le revolver ; il ne se souvenait pas d'avoir provoqué Clayton et d'être sorti avec lui.

Ils se turent tous les deux et demeurèrent pensifs, les coudes aux genoux.

— Est-ce tout ? demandai-je.

— Oui, dit Mitchell.

— C'est très intéressant, dis-je d'un air sarcastique, mais quel rapport cela a-t-il avec notre affaire ?

— C'est l'histoire d'Olive Clayton, répondit Mitchell.

— Et le juge Robinson ? demandai-je.

— Après la mort de son mari M^me^ Clayton a mené une vie aventureuse ; mais je n'ai jamais entendu dire qu'elle ait compromis le juge.

— Ni Wilks ?

— Non, je ne le crois pas.

— Qu'est-il advenu d'elle ?

— Je l'ignore, dit Mitchell.

Jennison leva la main et me regarda par-dessus ses lunettes.

— Attendez, dit-il, je me souviens. Ray vous a dit qu'elle avait mené une vie mouvementée après la mort de son mari. La liquidation des intérêts de Clayton avait laissé à sa femme une somme très importante. D'autre part, elle avait touché une forte prime d'assurance. Elle continua d'habiter la luxueuse maison de Jackson Boulevard, mais elle se mit à se droguer. Quelques années lui suffirent pour dissiper sa fortune ; la maison fut vendue aux enchères publiques. Un peu plus tard, elle a été accusée de trafic de stupéfiants, reconnue irresponsable et envoyée à Graystone.

— Graystone ! criai-je, sautant sur mes pieds.

— Oui. C'est là qu'elle est morte, il y a quatre ou cinq ans.

Je me mis à arpenter rapidement la pièce.

— Qu'avez-vous ? me demanda Mitchell.

— J'ai trouvé ! criai-je. Vous ne comprenez pas ? Voilà deux heures que je vous écoute, cherchant à découvrir un lien – aussi ténu qu'il puisse être – entre Olive Clayton et

l'assassinat du juge. Ça y est ! Olive Clayton, le juge, Wilks, Graystone !

— Il est ténu, en effet, murmura Mitchell.

— N'importe. L'association d'idées existe. Jennison, vous allez chercher, dans la collection du journal, tout ce qui se rapporte à Olive Clayton.

Il se leva, affermit ses lunettes sur son nez et partit de son pas traînant.

Sur le seuil de la porte, il se retourna :

— Tout ce que nous avons sera demain matin sur votre bureau, dit-il.

*

* *

Il est étonnant de constater à quel point les numéros successifs d'un quotidien répètent les mêmes choses lorsqu'un événement important excite l'intérêt du public. Je lus pendant quatre heures les articles dont Jennison avait établi la liste et qu'il avait marqués, dans la collection de ***La Gazette***, d'un trait de crayon bleu. Entre l'assassinat de Clayton, en août 1915, et la condamnation de Warner, en janvier 1916, je ne trouvai rien qui pût ajouter la moindre chose au récit de Mitchell et de Jennison. À midi, j'interrompis cette lecture épuisante, convaincu quelle avait été inutile, et j'allai déjeuner.

À deux heures, il ne me restait plus grand'chose à lire : quelques numéros, bourrés des nouvelles de la guerre, où Jennison avait cependant encadré quelques articles. L'un d'eux m'intéressa particulièrement.

Olive Clayton reconnue irresponsable.

« Olive Clayton, reconnue coupable la semaine dernière de trafic de stupéfiants, a été internée aujourd'hui à l'asile de Graystone en exécution d'un arrêt pris par le juge I.F. Robinson. L'examen mental concluant à l'irresponsabilité a été pratiqué par les docteurs J. Arnold Wilks, Allen Reynolds et Preston MacFee.

« M^me^ Clayton, veuve de…

J'appelai Ray Mitchell. Il lut l'article par-dessus mon épaule, puis me regarda d'un air interrogateur, sans comprendre pourquoi j'exultais.

— Eh bien, fit-il, Jennison vous l'avait dit : Olive Clayton a été internée à Graystone.

— Il ne m'avait pas dit, répondis-je, qui l'y avait envoyée. Je les connais tous à l'exception de MacFee.

— Il est mort.

— Je m'en doutais, sinon il aurait aussi une bonne place, celui-là. Je comprends maintenant. Tout cela était arrangé.

— Voulez-vous dire… ?

— Pourquoi pas ? Il est possible que l'on ait voulu se débarrasser d'elle. Le cas échéant, si je découvre le pourquoi, je ne serai pas loin du secret du juge.

Mitchell haussa les épaules.

— C'est bien tiré par les cheveux, dit-il.

Je n'avais pas l'intention de discuter et j'ouvris le dernier classeur posé sur mon bureau. Le dernier numéro mentionné par la liste de Jennison était du 4 juin 1929. La mort d'Olive Clayton y était annoncée.

— Le 4 juin, murmurai-je, revenant à la première page du journal où figurait l'un de mes premiers reportages : celui qui relatait l'inauguration des nouveaux bâtiments de Graystone. Le 4 juin, nous avons suivi le docteur Wilks qui nous a montré les salles vides. Les pensionnaires ont été transférés au cours de la semaine suivante.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ? me demanda Mitchell.

— Beaucoup de choses. Le juge éprouvait des remords parce qu'il avait fait interner Olive Clayton. Wilks présidait la commission médicale. Wilks a préparé la mort du juge. Tout cela s'enchaîne et j'estime qu'il ne s'agit pas d'une simple coïncidence. Je tiens le fil et je vais le suivre.

Un quart d'heure plus tard, je roulais sur la route de Graystone. Je me souvenais que le bureau de Wilks communiquait avec une pièce dont les murs étaient garnis de classeurs. La fiche d'Olive Clayton était là, dans l'un de ces-tiroirs. J'avais peu de chances de m'en emparer mais je décidai d'essayer.

Dans le hall, un employé m'informa que le directeur n'était pas dans son bureau ; il ne reviendrait pas avant une demi-heure.

— Je l'attendrai, dis-je, marchant vers la porte du bureau.

Elle était fermée à clef.

Je sortis par l'escalier latéral qui dominait l'une des pelouses. Un groupe de pensionnaires de l'asile jouait au baseball. J'allai m'asseoir sur un banc, à l'ombre, près du gardien.

— Vous arbitrez ? lui demandai-je.

— Non, c'est ce vieux là-bas : Sam Shaeffer. Il connaît parfaitement le jeu, mais il ne peut plus courir. Alors, voilà dix ans qu'il arbitre.

Je répétai le nom à voix basse : Sam Shaeffer. Ah, oui !

— Il doit être à Graystone depuis longtemps ?

— Dix-huit ans. Il a été libéré à plusieurs reprises, mais il revient régulièrement. C'est un kleptomane : il vole tout ce qu'il voit : c'est sa folie. À part ça, il est normal. Les autres ne sont pas méchants non plus.

Le gardien était bavard ; il me parla longuement de ses pensionnaires. Lorsque la partie fut terminée, il se leva et se dirigea vers l'autre côté de la pelouse. Alors, je m'approchai de Sam Shaeffer. Je lui dis que j'étais un ami de Harry Dodd. Se souvenait-il de lui ?

— Si je me souviens de Harry, dit-il-en me serrant la main. Bien sûr. Je l'ai vu la dernière fois que je suis sorti d'ici, il y a six ans. Est-il toujours jardinier chez le juge Robinson ?

— Toujours.

Nous marchâmes lentement vers le banc et Shaeffer s'assit à côté de moi.

— Harry s'imagine, dit-il en riant, qu'il est sorti de l'enfer en quittant Graystone. Il serait bien mieux ici, maintenant !

— Il n'y a pas été heureux, remarquai-je.

— C'était à l'époque des vieux bâtiments. Ça va mieux maintenant. Nous pouvons jouer chaque jour sur la pelouse. Les quartiers sont plus confortables qu'au temps de Harry.

— Oui, il m'en a parlé, dis-je. Il m'a aussi parlé de l'Âme Perdue.

— Ah ! Il vous en a parlé ?

— Oui. Il m'a dit que c'était un fantôme caché dans le mur.

Shaeffer éclata de rire.

— Ça n'a jamais été un fantôme, ricana-t-il, mais une pauvre femme qui criait et gémissait tout au long du jour. Harry est comme un enfant. Je l'ai laissé avec son idée de fantôme.

— Il m'a dit que vous étiez les seuls qui puissiez l'entendre, la nuit.

— C'est vrai. C'est pour cela qu'il imaginait un fantôme. Nous ne pouvions entendre la femme dans la journée à cause du bruit, et nous étions les seuls à l'entendre, le soir, parce que le mur de séparation de nos deux cellules était percé par une cheminée. Le son montait par là, la nuit, quand tout était tranquille. J'ai laissé Harry croire à son histoire de fantôme, mais j'ai découvert la vérité.

Il s'interrompit, me regarda gravement, puis cligna de l'œil.

— J'ai cherché, reprit-il, pendant la promenade quotidienne, et j'ai trouvé.

— C'est intéressant, dis-je, m'efforçant au calme. Qu'avez-vous trouvé ?

— Pas grand'chose. Cette femme occupait l'une des pièces du sous-sol. Pourquoi l'avait-on logée là ? Je n'en sais

rien. En tout cas, elle était la seule. Elle y est restée lorsque l'on nous a transférés dans les nouveaux bâtiments.

— Comment le savez-vous ? Avez-vous toujours occupé la même cellule, celle qui était voisine de la cellule de Harry ?

— Oui, j'y suis resté treize ans. Chaque soir, je collais mon oreille contre le mur pour savoir si la femme était toujours là. Après quelques mois, elle ne criait plus au secours : elle parlait seule. Je dis ça parce que je n'ai jamais entendu d'autre voix que la sienne. Elle parlait le soir où nous avons été transférés. Elle y était donc. Elle y est encore.

— Vous avez découvert cela aussi ?

Il cligna de l'œil.

— Bien sûr, me confia-t-il. Je surveille. Je ne l'ai jamais vue, mais elle est pour moi comme une vieille amie. J'occupe une cellule du cinquième étage, dans le quartier 53, sur le derrière de l'aile gauche. De ma fenêtre, je vois les vieux bâtiments. Si la femme n'était plus là, pourquoi Mrs. Morgan viendrait-elle la voir trois fois par semaine ?

— Qui est Mrs. Morgan ?

— Vous, ne connaissez pas Nellie Morgan ? Nous l'appelions la mère Morgan lorsqu'elle était infirmière-major à Graystone. Elle a pris sa retraite. Je la vois venir tous les deux jours, au crépuscule. À chaque fois, elle apporte des paquets.

Il cligna de nouveau de l'œil et sourit.

Elle vient en auto, dit-il. Elle laisse sa voiture près de la route. Elle traverse le jardin potager. Elle reste dans le bâtiment pendant quelques minutes, puis je la vois sortir, sans

paquets. Lorsque la nuit tombe vite, je ne la distingue pas très bien, mais je reconnaîtrais la mère Morgan entre mille.

— Et elle continue de venir ?

— Je l'ai encore vue avant-hier soir. Trois fois la semaine, qu'il pleuve ou qu'il neige. Parfois, très rarement, le docteur Wilks l'accompagne. Alors, je me dis que la femme est malade. Le jour où la mère Morgan cessera de venir, je saurai que l'inconnue est morte.

Le gardien revenait vers nous. Je me levai.

— C'est merveilleux, dis-je à Shaeffer…

— Oui, coupa-t-il, mais ne parlez de cela à personne. On me logerait dans une autre cellule et j'aime la mienne. Je vous ai raconté ça parce que vous êtes un ami de Harry et qu'il vous a parlé de l'Âme Perdue.

— Soyez sans inquiétude, lui dis-je. Je n'en parlerai à personne, même pas à Harry.

— C'est cela. Qu'il continue de croire à son fantôme.

Je regagnai rapidement le hall et je constatai que la porte du bureau de Wilks était entr'ouverte. L'employé qui m'avait renseigné me dit :

— Le docteur Wilks est revenu, mais il est reparti. Il ne sera pas longtemps absent, cette fois.

J'entrai dans le cabinet, me demandant si j'aurais le temps d'agir. La porte communiquant avec la pièce contenant les classeurs était ouverte. La pièce était vide. Je cherchai les tiroirs portant la lettre C et je tirai celui qui était marqué

« Clan – Clay ». Il ne contenait aucune fiche au nom de Clayton.

Je fis le tour de la pièce. Si je pouvais m'emparer de la carte, je la ferais photographier, puis je m'efforcerais de la remettre en place. Un classeur, à l'écart, attira mon attention. Il portait la mention : « Décès ». J'allais ouvrir le tiroir marqué « Cla – Cra » lorsqu'une voix sèche interrompit mon geste :

— Que faites-vous là ?

Je baissai le bras et me retournai : Wilks était debout sur le seuil de la porte.

— Bonjour, docteur, dis-je.

Ses yeux étincelaient mais il s'efforçait de conserver son calme.

— Que cherchez-vous ? me demanda-t-il.

— Rien. Je vous attendais. J'espérais que vous ne reviendriez pas avant cinq minutes.

Je le suivis dans son bureau. Il alla fermer la porte puis il s'assit.

— Spence, dit-il, vous devenez odieux. Que cherchiez-vous ? Quelles sont les fiches qui vous intéressent ?

— Disons, si vous voulez, qu'il s'agit des occupants du quartier 16. Je vous ai parlé, je crois, de mon intention de publier un feuilleton sur « La Cage ».

Il me considéra un moment sans rien dire. Il se demandait sans doute ce que je savais. Brusquement il dit :

— Je vous avertis, Spence ! Tenez-vous tranquille.

Je poussai une chaise, du bout du pied, vers le bureau et je m'assis.

— Je crois que vous menacez, docteur Wilks, dis-je. Mais je suis convaincu que vous bluffez, qu'il n'y a rien derrière cette menace.

— Je n'ai pas l'intention de discuter avec vous. Je vous conseille seulement de vous mêler de ce qui vous regarde. Sinon…

Il s'interrompit et tapota nerveusement ses dents de l'ongle de son pouce.

— Allons, achevez, dis-je. Qu'est-ce que vaut votre menace ?

Il ne répondit pas. Tapotant toujours ses dents, il me regardait fixement, espérant me faire baisser les yeux.

Je me levai et, penché sur le bureau, je lui dis :

— Il n'y a rien, rien du tout. Vous ne pouvez rien contre moi.

Je sortis en claquant la porte.

*

* *

Une demi-heure plus tard, lorsque j'arrêtai ma voiture contre le trottoir du Buckingham, j'aperçus Joe Dominique qui semblait m'attendre. C'était un beau jeune homme au teint olivâtre, aux grands yeux bruns. Le lieutenant de Curfew portait un panama très souple, un complet de toile blanche, une chemise de soie bleue. Les mains dans les poches de son

veston croisé, il me considérait d'un air à la fois méprisant et désabusé.

Je m'arrêtai à deux pas de lui et je le regardai des pieds à la tête, à plusieurs reprises. Puis j'attachai mon regard au sien. Lorsque Dominique travaillait – et il travaillait à ce moment-là – ses yeux étaient pleins de menace. C'est le métier qui veut ça. Il arrive souvent que cela suffise à intimider les faibles.

— C'est merveilleux, dis-je ; vous avez sans doute reçu le coup de téléphone de Wilks ?

Il parla en soulevant à peine le coin de sa lèvre supérieure.

— J'ai un message pour vous ! murmura-t-il.

— Gardez-le !

Je lui tournai le dos et je gagnai mon appartement. J'appelai Mitchell au téléphone. Ray était sur le point de quitter le bureau.

— Attendez-moi, lui dis-je ; je serai là dans une vingtaine de minutes.

Il grogna :

— Ma femme sera furieuse ; elle a invité des amis.

— Tant pis. Les événements se précipitent ; il faut aller vite.

Dans mon bureau, je racontai à Ray ce que j'avais appris concernant Olive Clayton. Il m'écoutait, très calme, sans partager mon enthousiasme. Il ne paraissait pas convaincu que la victime des Robinson fût encore internée dans les vieux bâtiments de Graystone.

— Au fond, observa-t-il, lorsque j'eus fini, vous vous fiez au récit d'un fou.

— Oui, dis-je, il ne présente aucune contradiction. D'autre part, j'ai vérifié un certain nombre de faits, cet après-midi, après avoir quitté Wilks. J'ai trouvé l'endroit où l'automobile stationne, et un sentier qui mène vers le jardin potager et les vieux bâtiments.

— C'est déjà mieux, grogna Ray.

— Avant de vous rejoindre, poursuivis-je, j'ai cherché le nom de Nellie Morgan dans l'annuaire. Elle a quitté Graystone en 1929. Elle occupe un appartement meublé au Saint-Régis. Ce n'est pas avec sa retraite d'infirmière qu'elle peut se payer ça. D'où vient l'argent ?

— C'est encore mieux, dit Mitchell ; mais que pouvons-nous faire de tous ces renseignements ? Rien. Nous sommes dans la même situation que Hatfield. Nous savons beaucoup de choses, mais nous ne pouvons rien prouver. C'est comme de la poussière dans un rayon de soleil : on la voit distinctement mais il est impossible de la saisir.

— Ce que je veux saisir, c'est Olive Clayton, dis-je. Elle répondra à toutes les questions que nous nous sommes posées.

— Si elle est à Graystone. Pour obtenir un mandat de perquisition, il faut accuser quelqu'un. Si nous nous trompons. ***La Tribune*** va nous ridiculiser pendant six semaines.

Il s'interrompit et hocha tristement la tête.

— Jerry, dit-il, nous n'avons pas les éléments suffisants pour justifier une intervention.

— D'accord. Mais cela ne nous arrêtera pas. Je sais où est Olive Clayton. Nous irons la chercher à Graystone, tous les deux, ce soir même.

Il tira lentement sur sa cigarette.

— Nous n'y arriverons jamais, dit-il enfin. Surtout si la bande de Curfew vous surveille.

— On verra. Nous allons user d'une tactique excellente copiée sur celle des footballers. Une percée par l'aile, puis un brusque déplacement vers le centre. Ce soir, j'emmène Millie Anders au dancing du Casino où tout le monde pourra nous voir.

— Et puis ?

— Wilks n'a pas encore pris de décision. Il ignore jusqu'à quel point je suis renseigné. Il a lancé la bande à Curfew sur ma piste, pour me faire peur. C'est du bluff.

— N'y comptez pas trop.

— Je ne suis pas Jonas Hatfield. Curfew hésitera avant d'user à mon égard de la manière forte. Nous profiterons de cette hésitation pour agir. Ce soir, ils vont me surveiller mais ils ne pensent pas que j'aie décidé d'aller de l'avant sans perdre une heure.

— Vous serez « filé » constamment.

— C'est probable. La réputation de Millie pourrait en souffrir si elle n'avait depuis longtemps jeté son bonnet par-dessus les moulins. On surveillera ma voiture en station devant son appartement ; on attendra que je sorte. Pendant ce temps, nous irons chercher Olive Clayton et nous

l'amènerons chez moi. Alors, ce sera notre tour de rire. Vingt-quatre heures nous suffiront pour tout bouleverser.

Je me levai, plein d'enthousiasme et je me mis à arpenter fiévreusement mon bureau.

— Nous les prendrons tous à la gorge, Ray ; Andrew Robinson le premier. Il n'en restera pas ça.

Je fis claquer mes doigts.

— Vous ne comptez pas, j'espère, sur ce qu'Olive Clayton va vous raconter, dit Mitchell.

— Pourquoi pas ?

— Elle est folle. Si même elle était normale lorsqu'ils l'ont internée, elle a perdu l'esprit après une réclusion de seize ans. Son témoignage sera sans valeur.

— Nous tiendrons tout de même Olive Clayton. Cela me suffit. Nous poserons les questions et nous attendrons que nos ennemis y répondent, s'ils le peuvent.

Je saisis Mitchell aux épaules et je le secouai vigoureusement.

— Mon vieux Ray ! m'écriai-je ; demain nous aurons gagné !

— Doucement ! cria Ray ; vous me faites mal.

Nous nous assîmes pour préparer notre plan de campagne.

*
* *

— Vous quittez le bureau un quart d'heure après moi, dis-je à Ray lorsque notre entretien fut terminé. Il y a un jeune homme de la bande à Curfew qui m'a suivi jusqu'ici et il m'attend probablement sur le trottoir. Il va me filer pendant toute la soirée. Jusqu'à une heure du matin, ce sera très facile.

— Quant à moi, dit Mitchell, au lieu de partir de chez moi dans ma voiture, je prendrai celle de l'un de mes invités. Il se servira de la mienne pour rentrer chez lui. Quant aux outils dont nous avons besoin, j'ai un domestique qui trouvera tout rapidement.

— N'oubliez rien, insistai-je. Ce ne sera pas facile. Il faudra scier les barreaux d'une fenêtre et nous ne savons pas quels obstacles nous rencontrerons à l'intérieur.

— Soyez tranquille ; j'aurai tout ce qu'il faut.

Lorsque je quittai le building, le jeune homme qui m'attendait était debout sur le trottoir d'en face. En m'apercevant, il jeta sa cigarette et enfonça légèrement son chapeau. Mais, au lieu de me diriger vers ma voiture, j'allai droit vers l'inconnu et je m'arrêtai à deux pas de lui.

— Vous m'attendiez ? demandai-je en souriant.

Il me regarda avec une sorte de crainte. Il était mince et pâle, un peu voûté : j'aurais pu facilement le prendre sous mon bras.

— N'ayez pas peur, murmurai-je ; je ne vous ferai pas de mal.

— Je n'ai pas peur ! bredouilla-t-il.

— Alors, c'est vous qui devez me filer ?

Il ne répondit pas ; il évitait de me regarder en face.

— Eh bien, dis-je, je vais rendre votre tâche beaucoup plus facile. Il fait déjà noir et je conduis très vite. Venez avec moi.

— Quoi… quoi ? fit-il.

Je lui pris le bras et je l'entraînai vers ma voiture. Je le fis s'asseoir près de moi.

— Je me soucie peu qu'on me suive, dis-je ; mais vous êtes sans doute un débutant et Curfew ne plaisante pas.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-il sans comprendre.

— Avec moi. Ainsi vous ne courrez aucun risque de me perdre.

Devant le Buckingham, je le laissai dans la voiture et je montai m'habiller. Dix minutes plus tard, je redescendais, un pardessus sur le bras.

Il regarda fixement mon smoking de piqué blanc.

— Vous avez l'air d'un barman, murmura-t-il.

— Si vous travaillez bien, vous pourrez bientôt vous en acheter un, dis-je. Vous vous habillerez avec autant d'élégance que Dominique… jusqu'au jour où vous irez vous asseoir sur la chaise électrique. Là, l'élégance ne compte plus.

Il ne répondit pas. Lorsque j'arrêtai la voiture devant l'appartement de Millie, je lui dis :

— Maintenant, vous me suivrez à votre guise. Je vais chercher une de mes amies ; nous dînerons au Casino. Vous n'êtes pas obligé de me croire sur parole. Attendez-moi dans un taxi et vous nous suivrez.

— Vous êtes un drôle de type, murmura-t-il.

— Mais non, je veux vous aider, voilà tout. Plus votre carrière sera rapide, plus tôt vous irez vous asseoir sur la chaise.

Millie m'attendait.

Nous dînâmes au Casino, dans le grand jardin, sous un ciel où roulaient de lourds nuages noirs. Je me réjouis en songeant que la nuit obscure serait favorable à notre expédition.

J'avais choisi une table d'où l'on pouvait facilement gagner le dancing. Jack Curfew ne me chercha pas longtemps. Vers la fin du dîner, il s'approcha de nous.

— Bonsoir, Curfew, dis-je, me levant aussitôt.

Il s'inclina devant Millie et me serra la main.

— Oh ! monsieur Curfew, dit Millie en riant, j'espère que vous ne permettrez pas qu'il pleuve. On est si bien chez vous !

— Je ferai tout mon possible, dit-il en souriant ; mais l'on est aussi très bien à l'intérieur. Monsieur Spence, je voudrais vous dire un mot si madame consent à vous accorder cinq minutes de liberté.

Millie fit la moue :

— L'orchestre va jouer la rumba que je préfère, dit-elle, et j'avais résolu de laisser fondre ma crème glacée plutôt que de manquer cette danse.

— Alors, je vous verrai après, dis-je à Curfew ; dans votre bureau.

— Il est bien, cet homme-là, me dit Millie en dansant. Il ressemble à Clark Gable, en plus âgé. Je ne crois pas toutes les horreurs que l'on dit de lui.

— Moi non plus ; surtout lorsqu'on raconte qu'il a tué sa grand'mère deux fois en trois jours.

Le bureau de Curfew était luxueusement meublé : acajou verni et cuir. Il n'avait pas de fenêtre ; rien qu'une lourde porte capitonnée. Un ingénieux système de ventilation envoyait de l'air frais. Curfew me montra un fauteuil profond et s'assit. Entre nous, sur un guéridon, étaient posés une bouteille de whisky, un siphon et un seau argenté plein de cubes de glace.

— Vous préférez peut-être autre chose ?

— Non, dis-je, me servant du whisky ; il est certainement excellent. Est-ce que le gosse vous a fait son rapport ?

Curfew éclata de rire.

— Vous l'avez épaté ! dit-il.

— J'espère qu'il vous a tout raconté. Il n'y a guère qu'une dizaine de minutes pendant lesquelles il m'a perdu de vue ; je prenais mon bain.

Le ton sec de ma voix sembla agir sur Curfew qui cessa de sourire.

— Pourquoi ne prenez-vous pas la chose au sérieux, Spence ? dit-il.

— Je la prends pour ce qu'elle vaut, répondis-je… et elle ne vaut pas cher.

Il hocha lentement la tête et me regarda d'un air de commisération.

— Vous allez avoir des histoires, murmura-t-il.

— Pas autant que vous voudriez me le laisser entendre. Je ne crois pas à votre bluff. Me prenez-vous pour Jonas Hatfield ? Essayez donc de me coller une étiquette sur le ventre, et vous verrez.

Il buvait son whisky à petits coups.

— Pour nous, un homme est un homme, dit-il.

— Alors, achetez des lunettes, ripostai-je, et vous vous apercevrez que j'ai derrière moi le journal le plus puissant du pays. C'est vous qui risquez d'avoir des histoires. Nous vous avons toujours laissé en paix, sauf lorsque vous avez prétendu vous mêler de la politique locale. Il nous importe peu que les contrebandiers d'alcool et les tenanciers de tripot vous paient un tribut. Cela se passe malheureusement ainsi dans toutes les villes des États-Unis. Alors, Jack Curfew ou un autre ! Nous chassons de plus gros gibier.

— En somme, vous me méprisez, grogna-t-il.

— Jusqu'à nouvel ordre. Mais nous pouvons vous mener la vie dure si cela nous plaît. Alors, laissez-nous tranquilles.

— Et vous prétendez que c'est moi qui bluffe !

— J'ai dans mon bureau, répondis-je, une série d'articles tout prêts. Je puis déclencher demain une campagne contre vos tripots et vos boîtes de nuit. Ça va ?

— Nous avons survécu à d'autres campagnes, ricana-t-il.

— Oui. Aux petites tracasseries qui ont duré quelques semaines, jusqu'aux élections. Cela vous a tout de même gênés. Des cabarets fermés ; de l'argent dépensé pour solliciter des protections politiques. Avez-vous oublié la croisade que l'Association Féminine a menée contre vous, il y a trois ans ?

— Nous sommes toujours là.

— Bien sûr ; mais vous avez dû fermer les trois quarts des établissements de jeu et de plaisir, jusqu'à ce que ces dames aient décidé de poursuivre une nouvelle chimère. Cela vous a coûté très cher. Si je décide de vous combattre, je tiendrai bon et vous serez ruinés. Ne préférez-vous pas l'état de choses actuel ? Je veux bien supporter que Dominique me toise du haut de sa grandeur, devant ma porte ; mais si vous employez la manière forte, vous le regretterez.

Je pris mon verre et je bus, à petites gorgées, Curfew, pensif, regardait ses pieds.

— Cela ne me coûterait pas un sou, dit-il enfin ; notre société paierait, voilà tout.

— Ne me racontez donc pas d'histoires. En ce moment vous travaillez pour Wilks.

Il me jeta un regard aigu.

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Je ne le sais pas exactement. Vous non plus. Hatfield m'a entraîné dans cette histoire : il voulait se venger des Robinson. Je lui ai payé – d'avance – mille dollars pour les éléments d'un article très intéressant ; j'avais promis de lui

remettre quatre mille dollars lorsqu'il m'apporterait les renseignements. Il ne m'a jamais rien apporté ; vous savez pourquoi. Mais j'ai appris qu'il s'agissait du juge Robinson et du docteur Wilks. Je suis donc sûr que vous bluffez en parlant des intérêts de votre société. Cette affaire ne la concerne pas.

Il me considéra longtemps sans répondre, avec le même regard inquiet que j'avais remarqué chez Wilks quelques heures auparavant.

— Nous vous surveillerons, dit-il enfin. Si votre conduite ne nous satisfait pas, nous nous débarrasserons de vous, en un clin d'œil.

Je m'étais levé.

— Je n'ai pas l'intention de discuter plus avant ce soir, lui dis-je. Jusqu'à lundi matin, je ne pense plus à mes affaires. Le samedi soir est fait pour danser et s'amuser.

— Réfléchissez, murmura-t-il en m'accompagnant jusqu'à la porte. Vous êtes un brave garçon ; si l'on vous faisait du mal, j'aurais beaucoup de peine.

Je rejoignis Millie. Curfew ne soupçonnerait jamais que j'eusse l'intention d'agir sans retard. Peut-être ne me ferait-il pas suivre avant le lendemain.

À une heure, je ramenai Millie chez elle, où je ne restai qu'un quart d'heure. Je descendis, par l'ascenseur, jusqu'au sous-sol, et je sortis par le couloir de service de l'immeuble qui débouchait dans un garage. À cent pas de là, je hélai un taxi.

Mitchell, au volant de la voiture qu'il avait empruntée, m'attendait dans une petite rue perpendiculaire à Jackson Boulevard.

— Tout a bien marché, lui dis-je ; je n'ai pas été suivi. Avez-vous tout apporté ?

— Oui ; assez d'outils pour cambrioler la Banque Fédérale. Je me sens une âme de « monte-en-l'air ».

Ray conduisait très vite. J'endossai mon pardessus gris sur mon smoking blanc. Le ciel était nuageux ; des roulements de tonnerre venaient du nord et, dans la campagne endormie, l'horizon semblait frissonner sous les éclairs.

— C'est bien la nuit qu'il nous faut, dit Mitchell.

J'éclatai d'un rire un peu forcé. Je n'étais pas aussi calme que je m'efforçais de le paraître. Malgré moi, je serrais les poings et les muscles de mes jambes se contractaient. Cette dépression nerveuse augmentait mon angoisse. Un homme qui se fie à une vague intuition éprouve toujours une sorte de crainte maladive. Cependant, je tentais de réagir. Si Curfew m'avait fait suivre jusque chez Millie, son jeune homme pâle était en train de surveiller ma voiture, au bord du trottoir. Je ne courais donc aucun risque.

Sur la route de Graystone, Mitchell ralentit l'allure, éteignit ses phares et nous arrêtâmes la voiture dans une friche, à quelques pas de la chaussée. Je pris le sac d'outils et nous cherchâmes le sentier qui menait au potager. À notre gauche nous distinguions la masse noire des nouveaux bâtiments chaque fois qu'un éclair déchirait l'obscurité.

Après avoir traversé une partie du vieux jardin, le sentier aboutissait dans un terrain vague où l'on avait entassé des gravats. Nous avancions prudemment.

— Vous pouvez allumer votre lampe électrique, dis-je à Ray ; le bâtiment se trouve entre nous et l'asile.

Je posai le sac sur le sol, pour en tirer les limes, tandis que Mitchell s'avançait vers le mur et allumait sa lampe. Je l'entendis jurer sourdement.

Je me retournai. Ray, immobile, dirigeait le rayon lumineux de sa lampe dans le vide.

Je jurai à mon tour, sur le même ton.

Le mur avait disparu. Pas entièrement, mais une grande brèche avait été ouverte, étançonnée par des madriers. Je lâchai les outils et, prenant la lampe des mains de Ray, je marchai vers les ruines. Sur l'un des madriers, l'on avait placé un placard, en lettres rouges :

DANGER

BÂTIMENT EN COURS DE DÉMOLITION

À droite et à gauche des pierres étaient entassées.

Nous pénétrâmes dans le sous-sol encombré de débris de toute sorte. Sur le devant, une pièce était encore intacte, mais elle était vide.

— Ils sont allés plus vite que nous, Ray, soupirai-je.

Il mit une main sur mon épaule.

— C'est dommage, Jerry, murmura-t-il.

— C'est bien ici qu'elle était, lui dis-je, montrant d'un mouvement circulaire de la lampe le papier peint qui couvrait les murs. Voici la cheminée par où le son montait jusqu'à la cellule des deux hommes. Qu'est-ce que cela nous fait, après tout, puisqu'ils l'on enlevée !

Nous sortîmes et je ne me gênai pas pour user ouvertement de la lampe électrique. Les démolisseurs étaient à pied d'œuvre ; une grue avait été installée dans le champ voisin ; un grand coffre à outils était posé près des tas de gravats.

— Ils avaient sept heures d'avance, dis-je. J'ai quitté Wilks vers cinq heures trente.

— Cela suffit pour décider de la démolition de l'Hôtel de Ville, remarqua Mitchell. Ils ne s'endorment pas, ces frères-là. Nous n'aurons donc jamais une chance de les battre ?

— Qui sait ? Je n'ai pas abandonné tout espoir. Je retrouverai cette femme.

— S'ils ne l'ont pas tuée.

— Non. Ils auraient pu le faire, impunément, depuis seize ans. Mais, si je ne la retrouvais pas, je ne renoncerais pas à la bataille. C'était l'un de mes atouts : j'en ai d'autres.

Je m'efforçais courageusement de réagir.

— Il pleut, dit Ray ; si nous rentrions ?

Les rayons de ma lampe étaient dirigés sur le coffre à outils.

— Je parie qu'ils sont en train de rigoler, dis-je d'un ton hargneux ; il ne…

Je m'interrompis brusquement, regardant le coffre d'un air stupide. Je relus plusieurs fois l'inscription peinte sur le flanc de la grande caisse. Enfin je sursautai et je pris Mitchell au poignet :

— Regardez, criai-je ; regardez !

Il obéit. Je tremblais d'excitation contenue ; la lueur de la lampe dansait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Ray.

— Ça y est ! criai-je ; j'avais raison ! Que j'ai été bête, Ray ! Regardez ! Lisez ce nom, sur le coffre.

— Eh bien, quoi ? fit-il, il y a : ***Noël Lenahan, Entrepreneur***. Et puis ?

Je déplaçai la nappe lumineuse qui se posa sur la grue.

— Là aussi, dis-je, vous pouvez lire ce nom. Cela ne vous dit rien ?

— Rien du tout.

J'éteignis la lampe, je ramassai le sac d'outils et nous gagnâmes le sentier.

— Venez, Ray : j'espère que, cette fois, je ne me trompe pas.

V

Lorsque Mitchell arrêta sa voiture devant la maison de Millie Anders, je constatai que la capote de mon « roadster » avait été relevée. Il pleuvait très fort ; l'eau courait dans le ruisseau. Ray me quitta et, quelques secondes plus tard, j'ouvris la portière de ma voiture. Je n'éprouvai aucune surprise en constatant que le jeune homme pâle était endormi sur le siège.

— Eh ! poussez-vous donc un peu, lui dis-je en le secouant. Vous êtes un drôle d'espion ! J'aurais pu sortir de la maison et m'en aller à pied !

— Je n'ai pas dormi une demi-minute ! protesta-t-il.

Je lançai le moteur.

— Il est près de quatre heures trente, dis-je ; est-ce que vous devez faire votre rapport cette nuit ?

— Non, demain. Dès que vous avez regagné votre appartement du Buckingham, j'ai le droit d'aller me coucher. Quel sale boulot !

— Pourquoi l'avez-vous choisi ?

— Il faut bien manger, murmura-t-il. Je suis venu de Pittsburg avec un ami qui connaît Dominique.

— Déjà condamné ?

— Un an dans une maison de correction, répondit-il. Il y a cinq ans de ça : j'en avais douze. Depuis, quelques jours de prison, ici et là.

— Vous n'avez pas l'air d'un mauvais garçon. Pourquoi ne travaillez-vous pas, honnêtement.

— Il faut trouver du travail.

— C'est facile. Lorsque vous aurez assez de votre sale métier, venez me voir à ***La Gazette***.

Il me regarda quelques secondes sans rien dire.

— Vous, je ne vous comprends pas, grommela-t-il enfin.

— Prenez votre temps. Vous viendrez me voir quand vous voudrez. Où habitez-vous ?

— J'ai une chambre.

— Voulez-vous que je vous mène chez vous ?

— Non. Je dois vous quitter au Buckingham.

Lorsque je descendis de voiture dans le garage de l'immeuble, le jeune homme pâle m'avait dit son nom : Jimmy Welles. Il releva le col de son pardessus, enfonça son chapeau et sortit, sous la pluie.

Dès que j'eus regagné mon appartement j'ouvris sur une table l'annuaire du téléphone pour y chercher ***Noël Lenahan et C^{ie},*** Entrepreneurs. La société ne figurait pas dans la liste alphabétique, ni sous la rubrique : Entreprises de Construction. L'annuaire avait été édité au mois de septembre de l'année précédente. J'appelai à l'appareil le concierge de service pour la nuit, afin qu'il me fît monter le supplément bi-hebdomadaire. J'y trouvai Noël Lenahan et C^{ie}.

L'aube commençait à poindre, mais je n'éprouvais pas le besoin de dormir. Je me déshabillai, puis je me versai un

whisky-and-soda. En prenant le verre je me trouvai devant la grande glace et je portai un toast à mon image.

— À notre santé, dis-je ; et nous bûmes ensemble, les yeux brillants.

Pendant deux heures, je demeurai assis dans un rocking-chair, à réfléchir.

Il s'agissait maintenant de résoudre un problème et non point d'échafauder une théorie destinée à percer une énigme. Toutes les idées qui tournoyaient dans ma tête depuis la mort du juge s'étaient groupées, ordonnées. Cette ordonnance soudaine avait été déclenchée par l'inscription peinte sur la paroi du coffre à outils.

Certes, je n'étais pas au bout de mes peines. Je n'avais jamais sous-estimé mes ennemis. Ma récente défaite révélait leur force tranquille. Je connaissais les hommes à qui je m'attaquais. Ils pensaient vite, agissaient aussitôt. Leur vigilance ne se relâchait jamais. Ils ne me craignaient pas, mais ils éprouvaient pour moi une certaine considération puisqu'ils manœuvraient sans perdre une minute pour contrecarrer mes projets.

Quoique la plupart des preuves que j'avais réunies ne fussent à proprement parler que des présomptions, elles formaient un faisceau inattaquable. Je les examinai de nouveau l'une après l'autre, supputant leur force respective. Et soudain je songeai à une histoire que j'avais lue dans mon enfance : l'aventure de trois jeunes patriotes qui avaient tendu une embuscade aux « habits-rouges » et avaient capturé dix soldats anglais avec trois fusils et une douzaine de bâtons piqués dans les buissons d'alentour. J'avais aussi des armes véritables et des fusils de bois.

Je savais où était Olive Clayton, je croyais le savoir. Si je me trompais, j'avais un nouveau fusil de bois ; si j'avais deviné, une arme chargée à balles qui viendrait s'ajouter à ma batterie : la blessure de Kennedy ; le témoignage du docteur Haley ; la mère Morgan, et Noël Lenahan et C^ie^.

Le jour se levait. Je tournai le commutateur électrique et, après avoir tiré les rideaux, je me couchai. C'était la première fois depuis quinze jours que je m'endormais sans me demander pourquoi le docteur Wilks avait quitté un soir, si soudainement, la maison du juge.

*

* *

Par l'intermédiaire de Millie Anders, qui interrogea son amie, la secrétaire de Wilks, j'appris dès le lendemain que l'on avait admis à Graystone, le samedi, à six heures quarante du soir, une femme : Dora Wilcox – sans profession ni ressources, âgée de soixante ans – pas de domicile connu, accusée de tentative de suicide ; dépression mentale caractérisée.

Ray Mitchell lui-même, qui doutait de tout, convint que Dora Wilcox et Olive Clayton devaient être une seule et même personne.

— Qu'allez-vous faire ? me demanda-t-il.

— Rien. Je sais où elle est. J'attendrai l'instant favorable.

— Pas d'autres nouvelles ?

— Non. Je suis très surveillé. Ils sont quatre qui se relèvent pour me suivre. Curfew pourrait vous dire tout ce que j'ai fait depuis samedi, à l'exception de notre visite à Graystone. Je patiente. Lorsque j'en aurai assez, nous aviserons.

J'en eus brusquement assez, le dimanche suivant, lorsque je quittai le Buckingham pour aller chez Ellen. L'un des hommes de Curfew m'attendait sur le trottoir, ouvertement. Sa motocyclette était derrière ma voiture. Lorsque j'ouvris la portière, il se dirigea vers sa machine et dégagea la roue arrière de son support. Je décidai brusquement que la mesure était comble : nous devions aller, avec Ellen, faire une promenade dans la campagne, et je ne voulais pas que cet espion nous suivît. J'allai vers lui.

— Vous ne me suivrez pas cet après-midi, lui dis-je.

— Tiens, ricana-t-il ; vous avez décidé ça ?

— Oui. Avez-vous compris ?

— J'ai le droit d'aller me promener où bon me semble, dit-il.

Je tirai un couteau de ma poche ; j'ouvris la grande lame et je la plongeai, la pointe en avant dans le pneu de la motocyclette.

— Il faudra gonfler ça un peu mieux, dis-je. Dominique vous en achètera un tout neuf. N'essayez pas de me suivre avec un bandage à plat, ce serait dangereux.

Il me jeta un regard noir, sans rien dire ni oser bouger.

— C'est bien, dis-je ; vous êtes un gentil petit garçon. Ne protestez pas ; vous n'êtes pas assez costaud.

Je montai dans ma voiture et je m'éloignai. Certes, mon acte n'était qu'un geste symbolique, mais cela m'avait soulagé. Je n'ignorais pas que le jeune homme téléphonerait immédiatement à Dominique et que je serais rejoint avant d'être sorti de la ville.

Je résolus alors de mettre fin à cette irritante surveillance. Pendant une semaine j'avais supporté la chose, la considérant comme une plaisanterie. Je n'avais fait aucun effort pour échapper au motocycliste qui me suivait partout. Le soir, Jimmy Welles prenait son service et je continuais à l'emmener avec moi dans ma voiture. Mais cela devenait fastidieux. Ma bonne humeur avait laissé croire aux motocyclistes qu'ils pouvaient adopter à mon égard une attitude insolente. Jimmy Welles gardait cependant le même ton amical, mais il accomplissait sa mission sans négligence. Chaque soir, lorsque je quittais Ellen, je trouvais le jeune homme assis dans ma voiture.

La veille, je lui avais demandé ce qu'il ferait si je disparaissais.

— Je téléphonerais à Dominique, avait-il dit. La chose est prévue. Un certain nombre de voitures exploreraient immédiatement les rues environnantes. Le patron prétend que vous ne protestez pas pour lasser notre surveillance.

— Et si vous ne téléphoniez pas ? avais-je dit. Si je vous retrouvais à un endroit convenu, une ou deux heures plus tard ?

— Non, pas ça. Je connais Dominique. J'y laisserais ma peau. Je regrette de m'être engagé dans la bande mais il est trop tard pour en sortir. Je ne les trahirai pas.

— C'est entendu, avais-je répondu. Je ne tenterai même pas de vous fausser compagnie.

Aujourd'hui, j'en avais assez. Curfew m'avait emprisonné dans un réseau dont je ne pouvais sortir qu'en rompant les mailles. J'y étais décidé.

Lorsque j'arrivai chez Ellen, elle était assise sous le porche, avec son oncle. Depuis la mort du juge, Andrew était venu voir sa nièce tous les jours.

— Mon oncle me demande de fermer la maison, Jerry, me dit tout de suite Ellen ; il voudrait que j'aille vivre avec lui.

Elle me fit en parlant un léger signe de tête et je m'adressai à Andrew.

— Ellen et moi avons décidé de nous marier, dis-je.

— Quand ? demanda-t-il, sans manifester la moindre surprise.

— J'aurais voulu que ce fût aujourd'hui, mais Ellen veut attendre encore quelques semaines.

Il demeura quelques secondes pensif puis il murmura, en regardant Ellen :

— Est-ce ma bénédiction que vous demandez ?

— Je sais que tu n'approuves pas cette décision, répondit-elle ; mais rien ne saurait m'empêcher d'épouser Jerry.

Il lui prit une main qu'il tint dans la sienne pendant qu'il me parlait.

— Comprenez-moi bien, Jerry, dit-il. Je n'ai rien à vous reprocher et je ne crois pas qu'Ellen puisse jamais trouver un mari plus digne d'elle. Mais vous avez décidé de demeurer mon ennemi. Vous cherchez à me renverser, à ruiner mon crédit et mon influence.

— C'est vrai, dis-je.

— Pourquoi ? Vous convoitez sans doute mon pouvoir ?

— Non.

— Si c'était la raison de votre inimitié, je vous donnerais tout le pouvoir que vous pourriez désirer en cadeau de noces. Je vous l'ai déjà offert.

— Non. Je n'ambitionne pas le pouvoir. Vous ne comprenez pas cela, n'est-ce pas, vous pour qui le pouvoir est un dieu tout-puissant ?

— C'est vrai. Quel est le vôtre ?

— Je ne sais pas. Je crois que je suis poussé par le désir d'accomplir ce que j'ai entrepris ; la récompense m'importe peu.

— C'est vieux jeu, Jerry ; vous raisonnez comme l'eût fait votre père.

— J'ai remplacé mon père.

Ellen s'était assise et baissait la tête. Lorsqu'elle pensait que nous ne la regardions pas, elle portait la main à son visage, pour essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues.

— La situation est très délicate, dit gravement Andrew. Je suis le chef de famille ; Ellen est une Robinson.

— Elle portera bientôt mon nom, répondis-je. Nous aurons nous aussi une famille. Elle deviendra aussi puissante que la vôtre… par d'autres moyens.

Ellen détourna la tête, se leva et rentra dans la maison.

Le visage soudain attristé, son oncle la regardait partir.

— J'ai quelque chose à vous dire, repris-je. Je suis à bout de patience. Vous savez à quoi je fais allusion. Sur vos ordres ou ceux du docteur Wilks, je suis surveillé nuit et jour.

— Mes ordres, dit-il.

— J'en ai assez !

— Cela continuera indéfiniment.

— Non. J'y mettrai un terme, dussé-je employer la force.

— Que voulez-vous dire ?

— La guerre, répondis-je. S'il le faut, j'amènerai à Midland une bande de gangsters à mes gages. Je vous promets qu'ils seront nombreux et sans pitié.

— Ce serait terrible, murmura Andrew.

— Je les payerai bien, poursuivis-je. Et je leur donnerais après, toutes les affaires que vous avez données à Curfew.

Le Grand Chef sifflotait doucement.

— Vous ne croyez pas que j'en sois capable ? demandai-je.

— Si. Je vous répète que ce serait terrible.

— N'avez-vous pas agi ainsi pendant vingt ans ? Je ne ferai pas la chose de gaîté de cœur, mais vous ne me laissez pas le choix des armes. Lorsque j'aurai décidé d'agir, j'irai jusqu'au bout…

— Jerry, coupa-t-il, je me demande si nous nous comprenons bien. Je me demande si vous savez où vous voulez aller ; si je sais où je voudrais vous empêcher d'aller ? Vous avez raison de penser qu'une bande bien organisée pourrait

bouleverser la ville. Le sang coulerait. Vos hommes et les miens tomberaient – ce ne serait pas là une grande perte – mais il y aurait aussi d'innocentes victimes : des femmes, des enfants, des policiers pères de famille.

— Je le ferai tout de même si vous m'y poussez, dis-je.

Il me regarda, hochant la tête.

— Alors, il est préférable de chercher une solution pacifique, suggéra-t-il.

— Essayons.

— Savez-vous exactement, reprit-il, où vous voulez aller, ce que vous cherchez ?

Je répondis immédiatement :

— Je veux savoir pourquoi, il y a seize ans Olive Clayton a été internée, illégalement, à Graystone.

— Pourquoi illégalement ?

— Je le sais. Je sais dans quelles conditions elle y a vécu. Je sais où elle est aujourd'hui. Je vous le dis car vous ne pouvez plus rien changer à la situation. Je fais surveiller Dora Wilcox. Le jour où elle disparaîtra, le docteur Wilks devra expliquer cette disparition.

— Et vous pensez que j'ai été mêlé à cette affaire ?

Je haussai les épaules.

— Je m'efforce d'en découvrir la preuve. Ce jour-là, je vous tiendrai et je ne vous lâcherai plus, Andrew Robinson.

— Tout cela a été fait à mon insu, répondit-il, très calme. J'ai appris la chose après la mort de mon frère. Depuis

plusieurs mois je savais qu'il était bourrelé de remords mais j'ignorais pourquoi.

Il s'interrompit et ajouta, d'une voix basse et triste :

— J'aurais préféré l'ignorer toute ma vie. Mon frère était un brave homme…

— Pourquoi a-t-il consenti ?

— Parce que cette femme l'a fait chanter. Vous savez, si vous avez enquêté sur son passé, qu'elle était dépensière et sans scrupules. Le juge avait eu la faiblesse de s'éprendre d'elle. Ils avaient fait un voyage ensemble. Elle en gardait la preuve. Il a agi poussé par le désespoir. Olive Clayton n'aurait pas hésité une seconde à le ruiner. Il avait une femme et une petite fille. Alors, il l'a fait enfermer à Graystone.

Je m'étais affaissé dans mon fauteuil.

— Alors, murmurai-je, d'un air découragé, tout ce que j'ai fait ne servira qu'à souiller la mémoire du père d'Ellen.

— Oui. Vous ne pouvez utiliser cette arme contre moi. Quant à Wilks, il a cédé par amitié pour le juge. Une fois pris dans l'engrenage il n'a pu reculer. D'autre part, Olive Clayton, lorsqu'on l'a internée, n'avait déjà plus son équilibre mental. Aujourd'hui elle est complètement folle.

— Après une réclusion de seize ans, ce n'est pas étonnant.

— Wilks s'est beaucoup occupé d'elle, protesta Robinson. Elle a été confortablement logée, bien soignée…

Il s'interrompit, puis il ajouta :

— Ellen ignore tout cela… si vous ne lui avez pas parlé de ce que vous saviez.

— Je ne lui ai rien dit, affirmai-je.

— Voici donc où nous en sommes, poursuivit-il. Le juge est mort et vous n'avez aucun intérêt à attaquer sa mémoire. Quant à Wilks, laissez-moi vous dire nettement que je le protégerai de tout mon pouvoir. Il m'a mis au courant lorsqu'il a compris que vous étiez sur la piste et je lui ai promis qu'il ne serait pas inquiété. Je tiendrai cette promesse. D'ailleurs, je ne crois pas que vous ayez assez de preuves.

— C'est vrai, avouai-je.

— Je m'arrangerai pour que vous n'en ayez jamais.

Je m'étais levé et je m'approchai de la porte entrebâillée.

— Chérie ! appelai-je ; êtes-vous prête ?

— Dans un instant, répondit Ellen.

Je revins près de Robinson.

— Si j'étais sûr, lui dis-je, que vous n'ayez pas été mêlé à cette affaire, je renoncerais aujourd'hui même…

— Je n'y ai jamais été mêlé, coupa-t-il.

— Alors, que vos hommes cessent de m'importuner.

Il se leva et me tendit sa main ouverte. Je la serrai.

— Je verrai Curfew demain, dit-il. Aujourd'hui, c'est impossible.

— Voyez Dominique.

— Non. Je n'ai jamais de rapports directs avec lui. Vous pouvez tenir jusqu'à demain, que diable !

— J'en doute.

— Mais alors, tout va être remis en question.

— Tant pis. La trêve commencera lorsque je ne serai plus surveillé.

— Demain, répéta-t-il.

Ellen sortait. Andrew se leva et prit congé. Dès qu'il eut regagné sa voiture, Ellen me dit :

— J'étais au salon ; j'ai tout entendu.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je ne crois pas que mon père ait agi ainsi.

— Mais, Ellen, il a signé l'arrêt.

— Ce n'est pas de cela que je veux parler. Je crois qu'il a commis une faute, mais je suis sûre qu'il est demeuré fidèle à ma mère. J'avais neuf ans lorsque maman est morte. Mon père l'adorait.

Je la pris d'un bras par les épaules et je relevai son menton baissé sur sa poitrine.

— Allons, petite fille, dis-je, la serrant contre moi. Il faut avoir beaucoup de courage.

— Je le sais. Serons-nous enfin heureux quelque jour ?

— Certainement ; mais, auparavant, il faut voir la fin de cette épreuve.

— Oui, dit-elle, il est trop tard pour reculer.

— Cela ne durera plus très longtemps. Je serai bientôt prêt et nous attendrons alors le moment favorable.

— Vous faut-il encore chercher des preuves ?

— Non. Rien qu'une vérification ; et cela je le ferai aujourd'hui même.

— Mais, ils vont nous suivre.

— Je vais tenter de leur échapper. Si ce n'est pas possible, tant pis ; j'agirai malgré leur surveillance. Le moment est proche où je devrai jouer cartes sur table.

— Jerry, j'ai peur… peur qu'ils vous tuent !

— Je me défendrai, chérie.

Elle se détourna un instant, le regard fixé sur le jardin ensoleillé.

— Je ne pense plus qu'à vous, murmura-t-elle. Je n'éprouve aucune honte à trahir les Robinson !

Le ronflement d'un moteur nous interrompit. Je vis l'un de mes surveillants qui arrêtait sa motocyclette devant la maison.

— En voici un, dit Ellen d'une voix qui tremblait.

— Je vais m'en débarrasser.

— Soyez prudent, chéri.

Je souris et lui donnai une tape amicale sur la joue avant de descendre les marches du perron. Le jeune homme n'avait pas arrêté son moteur. Il me jeta un regard qui avait l'intention d'imiter le coup d'œil arrogant de Dominique.

— C'est vous qui allez me suivre ? demandai-je.

— Bien sûr, ricana-t-il ; pourquoi croyez-vous que je suis venu ?

— Vous ne me suivrez pas.

— Ah !

Sa main droite se déplaça vers sa poche-revolver.

— Essayez d'agir avec moi comme avec Jack et…

Il n'acheva pas sa phrase. La main ouverte, je l'enlevai de son siège, d'une gifle. Il tomba sur la chaussée et j'étais sur lui. Je lui enlevai sans peine l'automatique qu'il portait dans sa poche-revolver. Puis, passant deux doigts dans le col de sa chemise, je le relevai. Un filet de sang coulait du coin de sa bouche.

Lorsque je le relâchai, il demeura un instant stupide, puis une rage impuissante se peignit sur son visage lorsqu'il vit que je tirais un couteau de ma poche et que je crevais l'un après l'autre les deux pneus de la machine.

— Voilà, dis-je, refermant le couteau. Si vous voulez téléphoner à Dominique, la cabine la plus proche se trouve à cinq minutes d'ici, quatrième rue à droite.

Il tourna sur ses talons et partit en courant. Ma voiture sortit de la grille, Ellen au volant. Elle entr'ouvrit la portière ; je sautai à l'intérieur et elle se poussa sur le siège pour me laisser conduire.

— Cela va encore faire une histoire, Jerry, dit-elle.

— Oui, une belle histoire.

J'appuyai sur l'accélérateur et nous sortîmes rapidement de la ville. Lorsque nous traversâmes le boulevard du Nord, le motocycliste démonté devait arriver à la cabine téléphonique. Il était peu probable que les espions de Dominique eussent quelque chance de nous retrouver avant notre retour dans les quartiers du centre.

En passant dans une rue déserte et pauvre, je montrai du doigt à Ellen une maison basse et sale, construite en bois.

— C'est là qu'habitait Lenahan, dis-je.

Quelques milles plus loin, nous sortîmes de la ville par Carson Avenue. La chaussée était large, bordée de jardins et de villas. J'arrêtai la voiture devant un pavillon à deux étages. Au delà de la grille, dans l'allée sablée, stationnait une automobile neuve.

— C'est là qu'il habite maintenant, dis-je à Ellen.

*

* *

Je l'attendis dans le salon où Mrs. Lenahan m'avait fait entrer. Tout était flambant neuf : les fauteuils, le canapé, le tapis. Il flottait dans la pièce une odeur de peinture et de bois neuf. Dans l'âtre, les chenets rutilaient.

Lenahan lui-même, lorsqu'il entra dans la pièce, avait l'air gêné d'un ouvrier endimanché. Son col lui serrait le cou et il avait mal noué sa cravate.

Je connaissais l'histoire de cet homme (l'un de nos reporters l'avait interrogé habilement lors de l'enquête sur la mort de Magee). Je savais qu'il ne serait pas difficile d'en imposer à cette âme simple. Il avait successivement travaillé comme manœuvre, charpentier, dans des chantiers de construction.

Il avait six enfants. En dépit des temps difficiles qu'il avait traversés, il était toujours demeuré honnête et bon père de famille.

Nous échangeâmes une poignée de main.

— Je m'appelle Spence, de ***La Gazette,*** dis-je.

Cela ne parut pas lui plaire.

— J'ai assez de tous ces articles, grogna-t-il ; mais je vous remercie tout de même pour ce que vous avez écrit de moi.

Je levai la main pour interrompre sa protestation.

— Allons, allons, fis-je en riant, un homme d'affaires ne doit pas mépriser la publicité gratuite. Voyez ce que cela vous a déjà rapporté. Une belle maison ; une auto neuve ; une entreprise qui prospère.

Je m'assis sur le canapé, et il s'installa, non sans précaution, dans un fauteuil. Il aurait sans doute préféré causer assis sur une marche du perron.

— Nous allons publier une interview, dis-je avec enthousiasme, qui sera lue de l'Atlantique au Pacifique. Quelle merveilleuse aventure que la vôtre ! Quelle rapidité de succès ! Hier chômeur, vous êtes aujourd'hui à la tête d'une entreprise importante !

Il tordait maladroitement ses fortes mains.

— Je ne veux plus d'articles, répéta-t-il.

Feignant d'ignorer sa protestation, je repris :

— Comment allons-nous intituler cette interview ? Du chômage à la fortune ! Non ? Cherchons autre chose. Que diriez-vous de : L'assassinat d'un homme mort ?

Le sang quitta son visage qui devint couleur de terre. Il fit un mouvement en avant et s'assit sur le bord du fauteuil, ses mains ouvertes enserrant ses genoux.

— Non, dis-je ; ce ne serait pas un bon titre. En voici un autre : Lenahan et le Magicien. Comment le trouvez-vous ?

— Je… je ne comprends pas, monsieur, murmura-t-il.

— Alors, laissez-moi vous raconter l'histoire. Je suis sûr que vous comprendrez. Vous étiez sans travail, depuis un an. De temps à autre vous faisiez quelques journées, de-ci de-là. Votre famille mourait de faim. Un voisin vous prêtait parfois son fusil et vous alliez faire un tour dans les collines pour essayer de tuer un ou deux lapins.

Je le considérai : il mouillait de la langue ses lèvres épaisses ; il paraissait à la fois surpris et saisi de crainte.

— Le reste du temps, poursuivis-je, vous demeuriez assis devant votre porte, vous demandant quand tout cela allait finir ; quand vous pourriez travailler régulièrement et donner du pain à votre femme et vos enfants. Vous aviez tenté d'emprunter un peu d'argent au Crédit Ouvrier, mais les démarches étaient longues. C'est alors qu'est venu le Magicien.

Il fit un mouvement pour se lever.

— Asseyez-vous, Lenahan, lui dis-je gravement. Ce n'est que le commencement de l'histoire. Le Magicien vous accorda tout ce que vous désiriez, tout, comme une fée. De l'argent. Une maison. Une auto. Une entreprise qui vous appartînt. Des contrats avec l'administration municipale. Des

renseignements précieux sur les adjudications de travaux. Un bureau dans Brockton Building. Un entrepôt. Pour cela, il ne vous demandait même pas de commettre un crime. Il suffisait de tirer les deux coups de votre fusil sur un cadavre.

Il sauta sur ses pieds.

— Non ! cria-t-il.

— Si ! criai-je à mon tour, en me levant sans le quitter des yeux.

Ses jambes se mirent à trembler et il retomba dans son fauteuil. Il respirait très fort comme s'il venait de fournir une longue course. Des gouttes de sueur coulaient sur ses joues, sur son cou.

— C'est tout ce qu'il vous a demandé, dis-je, debout près de lui. Tuer un homme qui était déjà mort ; un fou, un criminel. En outre, vous passeriez pour un héros.

Je lui posai une main sur l'épaule. Il leva vers moi des yeux hagards. Je pointai mon index vers son visage.

— Qui était le Magicien ? demandai-je d'une voix forte.

Il mouilla de nouveau ses lèvres et tenta d'avaler un peu de salive, mais son col trop serré l'étouffait.

— C'était le docteur Wilks ?

— Oui, grogna-t-il.

Je changeai aussitôt de ton et, laissant ma main sur son épaule, je lui dis d'une voix plus douce :

— Ne craignez rien, Lenahan. Je serai votre ami ; je ne vous causerai aucun mal ; vous garderez ce que vous avez.

N’y tenant plus, il cacha son visage dans ses grosses mains et se prit à pleurer.

— Je ne suis pas reporter, lui dis-je, mais propriétaire de *La Gazette*. Je puis vous sauver et vous aider si vous parlez franchement. Vous garderez tout ce que vous avez. Comprenez-vous ?

— Oh ! mon Dieu ! sanglota-t-il.

*

* *

Lorsque je rejoignis Ellen, une heure plus tard, je lui racontai ce qui s’était passé.

— C’est un honnête homme ; trop honnête pour persister à mentir lorsqu’il s’est vu découvert.

— Il racontera que vous êtes allé le voir.

— Non. Je l’ai prévenu que si les autres craignaient une révélation ils se débarrasseraient de lui. J’ai insisté. Il en rêvera. Je lui ai raconté l’histoire de Hatfield. Si on ne l’interroge pas, il se taira.

— Et si on le questionne ?…

— Il parlera. Il est de ces gens qui finissent toujours par dire la vérité.

— Alors ? s’ils se débarrassent de lui ?

— J’ai dans ma poche sa confession, signée. Je l’ai dictée moi-même et cela nous a pris du temps. J’ai dû épeler presque tous les mots.

— C’est merveilleux, Jerry, murmura-t-elle.

— Non ; c'était facile ; il n'a pas plus résisté qu'un enfant.

— Mais, comment a-t-il consenti à écrire, à signer ?

— Je lui ai promis de le protéger. Je lui ai dit que la bande essayerait de le tuer pour lui fermer la bouche, mais qu'ils hésiteraient à le faire en apprenant que j'avais dans mon coffre une confession signée.

Je regardais depuis quelques minutes dans le rétroviseur.

— Il y a une Ford qui semble nous suivre, dis-je.

Nous étions dans Jackson Boulevard et, empruntant les voies les plus fréquentées, je pris le chemin de mon journal. Je respirai lorsque j'eus remis le document à notre photographe. Ellen attendait, assise dans un fauteuil. Je revins serrer l'original dans mon coffre-fort. Lorsque j'eus repoussé la lourde porte de fer et tourné les boutons, je m'approchai d'elle.

— C'est la fin, lui dis-je.

Elle se leva et s'accrocha à mon cou.

— Vous tremblez, chérie.

— J'ai peur, Jerry.

— Peur de quoi ?

— Je ne sais pas.

— Ne soyez donc pas nerveuse. Encore un peu de temps. Nous ne pouvons plus perdre la partie.

— S'il vous arrivait quelque chose !…

— Il ne m'arrivera rien. D'ailleurs, – je montrai le coffre-fort – ma rançon est là.

— Vous refuseriez de vous sauver en livrant le document.

— Cela ne sera pas nécessaire. Courage, chérie ; vous avez été étonnante. Encore quelques jours…

— Ce sont les derniers jours qui me font peur, murmura-t-elle.

Nous descendîmes. Derrière ma voiture, une conduite intérieure bleue était arrêtée. Joe Dominique était debout près d'elle, sur le trottoir. La rue était déserte ; c'était toujours ainsi, le dimanche.

Je décidai de ne pas répondre aux provocations de Dominique et j'ouvris la portière de la voiture pour laisser monter Ellen.

Les mains dans les poches de son veston, Dominique marcha vers moi.

Pour ne pas inquiéter Ellen, je tournai le dos et j'allais faire le tour de la voiture lorsqu'il vint me couper la route. Ellen, atrocement pâle, nous regardait.

— Vite, Jerry ! dit-elle, je suis pressée.

— C'est moi qui vous filerai, ce soir, ricana Dominique.

— À votre aise, dis-je.

Il gardait les mains dans les poches de son veston et je devinais la bosse de l'automatique.

— J'ai le droit de vous surveiller, moi, hein ? ricana-t-il ; il n'y a qu'avec les gosses que vous crânez, espèce de s… !

Il avançait son visage vers moi d'un air menaçant. C'était alors ou jamais ! Je frappai de toutes mes forces ; presque en même temps je fis deux pas rapides de côté, pour éviter le projectile. Pendant une fraction de seconde, mon cœur cessa de battre. Mais je recouvrai tout de suite mon souffle : Dominique, les jambes molles, le regard vitreux, pliait lentement les genoux. Je lui décochai un second coup qui l'atteignit à la tête et il s'écroula.

Je pris l'automatique dans sa poche et je le fouillai rapidement : il n'avait qu'un pistolet. Je le laissai couché à plat ventre sur le trottoir.

Ellen sanglotait, presque allongée sur le siège, le visage dans les mains. Je passai mes doigts dans ses cheveux.

— Allons, mon petit, lui dis-je doucement, laissez-moi la place.

*

* *

Nous étions prêts, désormais, à porter le coup fatal. Mitchell et Jennison m'aidaient à classer les éléments du volumineux dossier. Mon bureau était couvert de feuilles dactylographiées, de photographies, de coupures de journaux.

— Il faut transformer tout cela en articles, dis-je. Confiez la partie la plus importante à Noley, cet après-midi. Qu'il ne craigne pas d'exagérer.

Je regardai Jennison en souriant.

— Vous aussi, lui dis-je ; pour une fois je vous laisse libre de faire explosion. Si nous perdons la partie, ils pourront prendre le journal : ce serait la faillite et la ruine.

Les yeux de Jennison jetaient des flammes ; son visage étroit et pâle s'était coloré.

— Je voudrais que votre père fût là pour voir ça ! s'écria-t-il.

— Quand paraissons-nous ? demanda Mitchell.

— Mercredi matin, répondis-je.

— J'ai tout le temps, dit-il : aujourd'hui, cette nuit, demain. Ça ira.

La sonnerie du téléphone résonna. Ray me passa l'appareil ; c'était Andrew Robinson.

— J'ai arrangé la chose dont nous avions parlé, dit-il.

— Merci. Je puis donc aller et venir librement ?

— Oui. Je viens de voir Curfew ; j'espère que ce sera le commencement de la paix.

— Je l'espère aussi.

— Je voudrais vous parler, Jerry, ajouta-t-il. Pouvez-vous venir me voir ce soir, chez moi ?

— C'est impossible, mais je puis venir demain soir.

— Entendu ; ce n'est pas urgent. Huit heures trente ?

— Je serai là.

Dans l'après-midi, je me rendis à Graystone. Je ne laissai pas au docteur Wilks la liberté de me recevoir ou de me défendre sa porte. J'allai droit au bureau et j'entrai. Il me jeta un regard aigu.

— Que désirez-vous ?

— Vous parler.

— De quoi ?

— C'est important.

Il froissa entre ses doigts la feuille de papier qu'il tenait à la main. Il considérait s'il allait m'écouter ou refuser de m'entendre. Je fermai la porte et je vins m'asseoir près du bureau.

— Est-ce que l'on peut nous entendre ? demandai-je.

— Non. De quoi s'agit-il ? Je suis pressé.

Je sortis mon étui à cigarettes, je l'ouvris et je le tendis à Wilks qui refusa du geste. J'allumai moi-même une cigarette. Le docteur tapotait nerveusement du bout des doigts les bras de son fauteuil. J'attendis encore quelques secondes, m'efforçant à demeurer impassible.

— C'est fini, dis-je enfin.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je n'ignore plus rien. Avez-vous un alibi pour la soirée du 6 août, entre neuf heures quinze et dix heures ?

— Croyez-vous que j'aie besoin d'un alibi ?

— J'en suis persuadé : le juge Robinson a été assassiné ce soir-là.

Il se renversa contre le dossier de son fauteuil, haussant les sourcils comme si ma question l'étonnait.

— Tout le monde sait cela, ricana-t-il ; et tout le monde sait qu'à la même heure Magee était…

— Mort ! coupai-je, ou incapable de tuer personne.

Le mot sembla l'étourdir. Pendant quelques secondes il ne respira plus. Son visage n'avait pas bougé, mais son regard décelait le trouble qui l'agitait. Il avait sans doute cru, au début, que je m'intéressais au côté politique de l'évasion… puis à Olive Clayton. Maintenant, il connaissait le fond de ma pensée.

— Lorsque l'on connaîtra le fait, dis-je, il vous faudra un alibi.

Il ne répondit pas. Lentement, il recouvrait son sang-froid. Un rictus découvrit ses dents et il se remit à tapoter du bout des doigts sur les bras de son fauteuil.

J'attendais, fumant tranquillement. J'avais le temps, jusqu'au surlendemain, mercredi matin. Plus le docteur Wilks réfléchirait, plus il se persuaderait qu'il avait perdu la partie. Tenterait-il de s'échapper ? C'était pour cela que j'étais venu le voir.

Il parla enfin.

— Avez-vous l'intention d'imprimer ces absurdités ? demanda-t-il.

— Oui. Bientôt.

— Préparez-vous à administrer la preuve de tous les faits que vous avancerez.

— J'ai toutes les preuves.

Il se leva à demi.

— La dernière fois que vous êtes venu ici, je vous ai prévenu. Je vous ai dit : Cessez de m'espionner. Cette fois, je vous dis : N'imprimez rien.

Je lui montrai mes poings fermés. Mes doigts étaient gonflés, mes phalanges écorchées.

— Voici le résultat de votre dernier avertissement, lui dis-je. Vous ne m'avez pas prévenu que je me meurtrirais les poings contre la mâchoire de Joe Dominique.

Il sursauta.

— Que s'est-il passé ? Une rixe ?

— Non. Disons que je l'ai corrigé, mais allons droit au fait. Je vous tiens et vous le savez. Le juge n'a pas été assassiné par Magee.

— Et vous m'accusez ? Je suis innocent !

— Bluff !

— J'ai un alibi.

— Non.

— Le juge a été assassiné entre neuf heures quinze et dix heures, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Le six août, je n'ai pas quitté mon bureau entre huit heures trente et onze heures du soir.

— Je ne vous crois pas sur parole.

— J'ai des témoins.

— Des témoins que l'on achète ne pèsent pas lourd devant un avocat général qui connaît son métier.

— Je ne les ai pas payés. Quatre personnes peuvent jurer qu'elles m'ont vu, ici même. Les docteurs Haley et Summers

étaient ici, avec moi, entre neuf heures et neuf heures trente. Deux infirmières sont venues me voir, l'une avant, l'autre après cette heure-là.

Je m'étais levé.

— Merci, lui dis-je. Vous n'êtes pas très fort, docteur Wilks.

Il me regarda et devint très pâle. Une expression soudaine de terreur se leva au fond de ses prunelles. Il dit, d'une voix rauque :

— Quoi ? Quel piège m'avez-vous tendu ?

Je clignai de l'œil.

— Ça, c'est mon secret, ricanai-je.

Je le surveillais attentivement. Il avait posé ses deux mains à plat sur le bureau. Sa main droite se déplaça lentement en arrière, vers le tiroir central. Je tirai de ma poche le pistolet automatique de Dominique et je le plaçai dans la paume de ma main droite.

— Je l'ai pris à Dominique, dis-je.

La main de Wilks s'immobilisa.

— Je ne lui ai pas laissé le temps de s'en servir, insistai-je.

Pas à pas, je reculais vers la porte, les yeux sur Wilks. Il ne bougea pas. J'ouvris sans me retourner et je refermai le battant après m'être glissé dehors. J'écoutai un instant avant de m'éloigner et j'entendis que Wilks appelait quelqu'un au téléphone.

*

* *

Le lendemain soir, après le dîner, j'étais chez moi lorsque Jimmy Welles m'appela au téléphone. Il était en bas, dans le hall. D'une voix rauque, haletante, il me demanda de le recevoir sur-le-champ.

Je glissai un automatique dans la poche de ma robe de chambre et j'attendis qu'il frappât à la porte. Il y eut plusieurs coups rapides contre le battant, comme si le temps pressait. J'ouvris avec précaution, une main dans ma poche. Jimmy se glissa par l'entre-bâillement. Il était plus pâle que jamais ; ses mains tremblaient ; mais j'avais décidé d'être prudent.

— Les mains en l'air, garçon ! dis-je, lui montrant mon automatique.

Il obéit. Je tâtai ses poches : elles étaient vides.

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

— Vous allez chez Andrew Robinson ?

— Oui, dans dix minutes.

— ***N'y allez pas !***

— Pourquoi ?

— Ils ont préparé un guet-apens.

— Qui ?

— Dominique, Malloy et Shorty. J'ai entendu leur conversation. Le Grand Chef habite bien Kensington Place ?

Je fis oui de la tête.

— Ils vous attendront quand vous sortirez. Ils seront dans la voiture de Dominique, au bout de la rue. Ils ont trois fusils-mitrailleurs. Lorsque vous ouvrirez la porte, ils se mettront en marche et vous canarderont en passant.

— Quand avez-vous entendu ça ?

— Il y a deux heures. Ils ne savent pas que j'ai entendu.

— Qui a donné l'ordre ? Curfew ?

— Je ne sais pas. Je crois que c'est Dominique ; il n'a pas digéré la raclée que vous lui avez administrée.

Je demeurai un instant pensif, puis j'ôtai ma robe de chambre et je commençai à m'habiller.

— Vous n'y allez pas ? demanda Welles, inquiet.

— Si. Ils ne m'auront pas. Asseyez-vous, Jimmy. Il y a des cigarettes dans cette boîte, sur la table.

Il en prit une, l'alluma d'une main qui tremblait et s'assit sur le divan. Je le regardais dans la glace.

— Merci, Jimmy, lui dis-je. Je n'oublierai pas.

— Il faut que je file… et vite ! Vous savez ce qui m'attend s'ils apprennent que je vous ai prévenu.

J'endossai mon veston et je glissai l'automatique dans la poche droite.

— Vous allez rester ici, dis-je, vous ne risquez rien. Ne sortez pas sans mon ordre.

— Si je quittais la ville ?

— Non. Je me charge de vous protéger.

Je m'aperçus que ses vêtements étaient mouillés. Il avait plu toute la journée ; en prêtant l'oreille, j'entendis la pluie battre les vitres.

— Déshabillez-vous, dis-je, et prenez dans la penderie un pyjama, des pantoufles et une robe de chambre. Si vous voulez une douche ou un bain, ne vous gênez pas. J'ai une chambre pour vous. Mais il faudra être debout quand je reviendrai.

Il me regarda comme s'il était convaincu que je ne reviendrais jamais.

— Ne vous en faites donc pas ! Je reviendrai. Êtes-vous sûr qu'ils ne m'attendent pas tout de suite, lorsque j'entrerai chez Robinson ?

— Non. Dominique ira chercher Malloy et Shorty à neuf heures un quart. Puis, ils iront à Kensington Place. Si l'ampoule placée au-dessus du porche n'est pas allumée, c'est que vous serez là. Ils ont dû s'entendre avec Dugan, le valet de Robinson. Lorsque vous sortirez, cette ampoule s'allumera ; ils passeront devant la maison avant que vous ayez gagné votre voiture. Ils connaissent votre imperméable et votre chapeau.

J'endossai mon imperméable et je pris ce même chapeau beige que j'avais porté dans la journée.

— Changez donc de manteau et de chapeau ! dit Jimmy.

— À quoi bon ? Ne vous inquiétez donc pas. Attendez-moi ici. Je n'oublierai pas que vous m'avez sauvé la vie.

Il haussa les épaules, gêné :

— Je n'ai pas fait ça pour avoir une récompense, grogna-t-il.

— Vous avez dîné ? demandai-je.

— Non.

— Je vais vous faire monter à dîner.

— N'allez pas là-bas, répéta-t-il.

Je haussai les épaules en souriant. Il me regarda d'un air triste.

— Vous, je ne vous comprendrai jamais ! murmura-t-il.

*
* *

Kensington Place est une sorte de rectangle allongé borné à chaque extrémité par une arcade à piliers sous laquelle passe la chaussée. De chaque côté s'élèvent cinq grandes maisons de maître séparées du trottoir par une grille et une pelouse très large mais peu profonde.

Le soir, la place est éclairée pauvrement par quatre réverbères.

Sous la pluie, je rangeai ma voiture contre le trottoir, devant la maison d'Andrew Robinson.

Le portillon de la grille était ouvert et je gagnai tout de suite les marches du perron.

Dugan vint m'ouvrir. Le Grand Chef était dans le hall.

— Hello, Jerry ! fit-il. Mouillé ?

— Un peu.

Dugan prit mon chapeau et m'aida à ôter mon imperméable.

— Venez par ici, dit Andrew traversant le salon et me précédant vers la bibliothèque.

C'était une pièce spacieuse, meublée avec un luxe sévère.

— Est-ce qu'on vous a enfin laissé la paix ? dit Robinson aussitôt que nous fûmes assis.

— Je le crois. Je n'ai pas revu mes anges gardiens.

Je me demandais si le Grand Chef savait que Dominique et ses amis allaient amener la conduite intérieure bleue dans Kensington Place.

— Wilks vous a-t-il parlé de ma visite d'hier ? demandai-je.

— Oui. Il n'a pas compris l'objet de votre visite.

— Il a parfaitement compris.

— Vous l'avez accusé d'avoir assassiné quelqu'un. Qui ?

— J'avais l'intention de connaître le nom des gens qui peuvent établir son innocence pour le crime commis le 6 août. Vous savez que la loi admet le bénéfice du doute. J'ai l'intention d'accuser une autre personne et de faire la preuve de mes accusations. Dans ces conditions, je ne veux pas que l'on puisse incriminer Wilks. Comprenez-vous ? Il a donné dans le piège.

Il me regarda fixement, sans se troubler.

— Pensez-vous que j'aie tué mon frère ? dit-il après un silence.

— J'en suis sûr.

— M'avez-vous toujours soupçonné ?

— Oui. Et vous le saviez.

— Que comptez-vous faire ?

— Vous envoyer mourir sur la chaise.

— Vous avez entrepris une tâche bien difficile.

— Elle l'était ; mais le plus dur est fait.

— Je ne suis pas encore assis sur la chaise, murmura-t-il.

— Mais je vous ruinerai, dis-je. Même si vous échappez à la mort, vous ne serez plus le maître.

— Comment allez-vous procéder, mon garçon ? demanda-t-il d'un air amusé.

— Je publierai ce que je sais.

— Quand ?

— Bientôt. Une semaine, deux peut-être.

(Les machines de *La Gazette* roulaient déjà, imprimant la fatale édition.)

— Qu'allez-vous publier ?

— Je suis venu vous le dire. Je vous accuse de meurtre, de quatre meurtres.

Il haussa les sourcils.

— Quatre ?

Puis il compta sur ses doigts, d'un air de moquerie :

— Mon frère. Jonas Hatfield…

— Non. Pas Hatfield. Vous n'êtes qu'indirectement responsable de sa mort. Dominique et ses amis s'expliqueront là-dessus. Votre bande aura à répondre d'autres crimes dès que vous serez impuissant à la protéger. Je vous accuserai de quatre assassinats. Magee le Boucher…

— Ah ! fit-il.

— Kennedy.

Il cessa de sourire.

— Votre frère.

— Et quel est le quatrième ? demanda-t-il.

— Wesley Clayton.

Au cours du silence qui suivit je compris qu'il était ébranlé. Il retint un instant son souffle et fronça les sourcils. Ses mains se fermèrent puis se rouvrirent. Mais il recouvra son calme et lorsqu'il parla de nouveau, ce fut d'une voix à peine changée.

— Vous m'amusez, dit-il. Vous prétendez m'accuser publiquement d'avoir tué quatre hommes. L'une des victimes est mon propre frère. Or, tout le monde sait que je lui ai toujours témoigné une grande affection. Il a été mon associé ; nous n'avons jamais eu le moindre dissentiment, la moindre querelle. D'autre part, il est reconnu que le juge a été assassiné par Magee le Boucher.

J'allais répondre mais, la main levée, il m'imposa silence et poursuivit :

— Un instant. Ce même Magee le Boucher serait la seconde de mes victimes. Or, il est de notoriété publique que cet homme s'est évadé de Graystone. Des gens l'ont vu, en liberté. Il a été finalement tué à coups de fusil.

« Quant à Kennedy, l'on a reconnu que Magee l'avait tué avant de s'évader. Pour ce qui est de Wesley Clayton, l'homme qui l'a assassiné a avoué son crime : il a été condamné.

Andrew Robinson s'interrompit et hocha la tête.

— Allons, Jerry, dit-il, vous perdez l'esprit. Que dirait un homme aussi raisonnable que Ray Mitchell si vous lui proposiez de publier ce tissu d'invraisemblances ?

Je compris où il voulait en venir.

— Je n'ai rien dit à Mitchell, répondis-je sans broncher.

Il ferma à demi les paupières, déplaça son fauteuil et croisa les jambes. Ma réponse l'avait rassuré, dissipant ses craintes immédiates. Je songeai : « Il sait que les trois hommes m'attendent dans l'auto bleue. C'est lui qui a préparé le coup. »

— Lorsque vous raconterez ça à Mitchell, reprit-il, il éclatera de rire. Qu'en pense Ellen ?

— Je ne lui en ai pas parlé. Je n'en ai parlé à personne. Lorsque je raconterai la chose à Ray, il pourra, comme vous le dites, éclater de rire tout d'abord. Mais, avant la fin de l'histoire, il aura fini de rire et il se mettra au travail. Voulez-vous tout entendre ?

— Certainement.

— Il y a vingt ans, Wesley Clayton était le Grand Chef, et vous son lieutenant. Vous ne pouviez avoir tout le pouvoir que lorsque Clayton serait mort et enterré. Vous avez attendu une occasion favorable.

Il me regardait fixement, le visage fermé.

— L'occasion se présenta. Sans hésitation, vous décidâtes de l'exploiter. Vous avez toujours aimé courir des risques. Tandis que Clayton et Warner sortaient dans le jardin du restaurant, vous alliez ostensiblement chercher la police. Ce fut un jeu pour vous de revenir en courant par l'allée faisant communiquer la rue et le jardin. Clayton ne vous vit pas venir, dans l'obscurité. S'il vous vit venir, le résultat n'en fut pas changé pour cela : il tomba sous les balles de votre revolver. Warner était trop ivre pour avoir compris. Il vous suffisait de jeter l'arme près de lui et de courir à la rencontre du policeman qui accourait, alerté par les détonations.

Il me regardait curieusement, comme s'il allait dire : « Comment avez-vous pensé à tout cela ? » Je répondis à cette question muette.

— Il suffisait d'interpréter les faits. Un fil réunit le meurtre de votre frère à celui de Wesley Clayton. Je l'ai suivi.

Il n'ouvrit pas la bouche : il songeait sans doute à l'auto bleue ; aux trois hommes qui me tueraient ; à l'histoire que je ne raconterais plus, plus jamais.

— Olive Clayton, poursuivis-je, apprit – je ne sais comment – que vous aviez tué son mari. Là, je dois avouer que je puis seulement supposer. Trois ans plus tard vous la faisiez interner à Graystone. Pourquoi ce délai ? Je l'ignore aussi. Vous m'avez dit que cette femme avait été internée parce

qu'elle faisait chanter votre frère. C'est faux. C'est vous qu'elle faisait chanter.

Je m'interrompis pour allumer une cigarette.

— Si même, dit Andrew, tout ce que vous avancez est vrai, vous ne pouvez rien prouver.

— Cela intéressera prodigieusement mes lecteurs, répondis-je haussant les épaules.

— Si vous le publiez, c'est moi qui vous ruine et vous fais jeter en prison.

— Est-ce vrai, oui ou non ?

Je n'éprouvai aucune surprise lorsqu'il avoua :

— Oui, dit-il, c'est vrai. Je ne prendrai même pas la peine de nier. Il m'importe peu que vous le sachiez. C'est comme une arme chargée confiée à un enfant : lui seul risque de se blesser.

« Je vais même vous renseigner sur le point que vous ignorez, ricana-t-il. J'ai eu longtemps une liaison avec Olive Clayton. J'avais acheté le revolver une semaine environ avant le crime. Je le portais sur moi. Deux jours avant la mort de Clayton, Olive était venue me voir, dans l'appartement où je la recevais. Je glissai l'arme dans un tiroir pendant qu'elle me tournait le dos. Elle l'aperçut en cherchant une brosse à cheveux. Plus tard, au cours du procès, elle reconnut l'arme. Lorsqu'elle n'eut plus d'argent, elle tenta de me faire chanter.

Le silence tomba. Je pensais aux machines de l'imprimerie qui roulaient à plein rendement. Mon interlocuteur pensait à l'auto bleue qui stationnait, sous la pluie, au fond de la place.

Trois hommes étaient assis à l'intérieur, un fusil-mitrailleur sur les genoux, attendant que l'ampoule du porche s'allumât.

Andrew Robinson se leva brusquement et traversa la pièce. La main sur la crosse de mon automatique, je le surveillais. Il marcha vers une cave à liqueurs où il prit une bouteille et deux verres.

— Soif ?

Il versa du whisky et nous bûmes.

— En somme, dit-il, avec une sorte de gaieté, en reposant son verre sur un guéridon, vous ne pouvez rien prouver.

— C'est pour cela que Mitchell me rira au nez, mais écoutez la suite de mon histoire. Vous avez tué votre frère parce qu'il était sur le point d'avouer et de vous trahir. Pour vous sauver, il avait accepté de signer l'arrêt ordonnant l'internement d'Olive Clayton ; mais, sous l'influence de Hatfield, il était tout prêt à confesser publiquement sa faute. Il en a parlé à Wilks, un soir. Celui-ci quitta la maison du juge en courant, pour vous prévenir. Alors, vous avez tenté de faire entendre raison à votre frère, mais il a refusé de vous écouter… et vous l'avez tué.

Andrew haussa les épaules.

— Il n'aurait pas vécu six mois, dit-il ; les médecins l'avaient condamné.

— Vous n'avez pas hésité, pour égarer les soupçons, à préméditer la mort de deux hommes. Pour vous, Magee et Kennedy ne comptaient pas : l'un était un criminel ; l'autre un gardien que l'on pouvait facilement remplacer.

« Alors, vous avez exécuté votre plan. Vous êtes allé à Graystone, vous avez garé votre voiture près des vieux bâtiments. Vous avez pénétré dans le sous-sol dont la porte n'était jamais fermée à clef. Vous avez pris, dans le magasin, le bistouri et le marteau, non, le bistouri seulement : vous ne vouliez pas être aperçu dans l'asile, – où les gardiens avaient l'habitude de vous voir circuler avec Wilks – portant un lourd marteau dans votre poche. Il n'était pas encore neuf heures lorsque vous êtes entré par la porte principale. Vous a-t-on vu ? A-t-on remarqué votre passage ? Je l'ignore. Je n'aurais pu me renseigner sans dévoiler mes projets. Si cela devient nécessaire, il y aura une enquête dans ce sens.

— Pourquoi le fait que l'on m'aurait vu pourrait-il m'incriminer ? coupa-t-il. J'allais très souvent dans le bureau de Wilks.

— Mais vous ne parcouriez pas très souvent les couloirs, tout seul, le soir.

— Je suis sûr que personne ne m'a vu, insista-t-il.

— Cela n'a pas d'importance, poursuivis-je. Vous vous êtes caché derrière la porte battante qui s'ouvre sur le couloir du quartier 18. Lorsque Kennedy est arrivé, pour sa ronde, vous vous êtes jeté sur lui – il n'était pas très vigoureux – vous l'avez à demi étranglé ; il a perdu connaissance. À l'aide de ses clefs vous avez ouvert les portes de fer et traîné le corps du gardien dans la cellule de Magee. Le fou dormait. Peut-être, avec la complicité de Wilks, son repas du soir avait-il été drogué ?

— Pas mal ! murmura Robinson.

— Vous êtes entré dans la cellule… Là, j'avais pensé un moment que vous aviez tué Magee, j'ai changé d'avis plus

tard : vous lui avez probablement administré une dose de narcotique, par injection sans doute. Puis vous avez froidement égorgé le gardien et fait l'échange des vêtements de vos deux victimes.

« Ensuite, ouvrant la porte qui donnait sur la cour, vous avez traîné Magee inanimé jusque dans le sous-sol. Revenant sur vos pas, vous avez regagné le couloir et éteint l'électricité en manœuvrant le commutateur placé entre les portes de fer et la porte battante. Vous avez oublié qu'un gardien mourant, enfermé dans une cellule, ne pouvait retourner sur ses pas pour éteindre l'électricité.

Il fronça les sourcils : cette erreur l'irritait.

— Est-ce ce détail qui vous a poussé à me soupçonner ? demanda-t-il, intrigué.

— Non. Je l'ai noté, le soir du crime, réservant mon opinion. Un peu plus tard, j'ai soupçonné Wilks, puis vous-même. Croyez-vous que Ray Mitchell continuera de rire quand j'en serai à ce point de mon récit ?

— Allez donc, quoi encore ? fit-il d'une voix basse et un peu rauque.

— Vous avez ensuite regagné le quartier 16, refermant les portes derrière vous. Vous êtes sorti par la cour. Avez-vous emporté Magee tout de suite ou êtes-vous venu le chercher plus tard ? Je ne sais. C'est alors que vous avez pris le marteau. Il devait être neuf heures quarante. Un quart d'heure après vous étiez chez votre frère. Entrant par le jardin, vous avez constaté qu'il était seul dans la bibliothèque. Il écrivait. Vous saviez qu'il rédigeait sa confession…

Je fis une pause.

— Et puis ? demanda Robinson, nerveusement.

— Vous vous êtes approché de lui, par derrière…

— Non. J'ai fait une dernière tentative ; je l'ai supplié pendant cinq minutes de renoncer à cette folie.

— Ensuite vous l'avez tué, imitant la manière de Magee. Vous avez emporté le document compromettant et vous êtes rentré chez vous, attendant le coup de téléphone qui vous annoncerait l'assassinat du juge.

« Pendant les dix jours qui ont suivi, vous avez revêtu l'uniforme de Kennedy, certains soirs, et vous avez erré dans les faubourgs, vous montrant brusquement à des gens paisibles qui fuyaient, fous de terreur. Pendant ce temps vous cachiez Magee, inanimé, drogué, jusqu'au jour où vous l'avez tué, apportant ensuite son corps dans la grange où Lenahan a déchargé à deux reprises son fusil sur le cadavre.

« Voilà l'histoire. Qu'en dites-vous ?

Il avait recouvré tout son calme.

— C'est remarquable, dit-il. Malheureusement cela ne correspond qu'à une théorie. Il n'existe aucune preuve. Pensez-vous que vous pouvez m'accuser d'avoir tué Clayton ?

— Non.

— Pensez-vous qu'un jury me condamnerait pour avoir assassiné mon frère ?

— Non.

— Vous avez cependant l'intention de publier ce que vous venez de m'exposer ?

— Oui. Cela mettra la machine en branle. Que ferez-vous ? Vous nous attaquerez ? Diffamation ? C'est ce que je veux : vous amener devant un tribunal. Là, nous dirons tout.

Il me regarda longtemps sans parler, puis il se leva et alla s'adosser à la cheminée.

— Vous ne m'avez pas tout dit ? fit-il.

— Non.

— Vous savez quelque autre chose ?

— Oui.

— Cela ne concerne pas Olive Clayton, poursuivit-il à voix basse, comme s'il pensait tout haut. Vous êtes incapable de prouver où elle était détenue ; les vieux bâtiments n'existent plus. Vous ne pouvez prouver qu'elle n'est pas morte en 29.

— Si.

Il leva la tête et me regarda, étonné :

— Comment cela ? grogna-t-il.

— Et Dora Wilcox ? dis-je.

— Elle est morte, ricana-t-il. Hier matin, sur la table d'opération. Une intervention chirurgicale décidée par trois médecins de Graystone. Wilks a opéré. Il est très habile, mais Dora Wilcox est morte.

Il éclata de rire :

— Nous sommes plus forts que vous, Jerry, dit-il. Si elle vivait vous ne pourriez l'identifier à Olive Clayton. Elle était devenue méconnaissable.

— Il y a une chose qui n'a pas changé, répondis-je. J'ai dans mon coffre une photographie des empreintes digitales d'Olive Clayton. En la tuant vous avez signé votre condamnation. Il faudra expliquer tout cela au jury, produire le cadavre de Dora Wilcox… avec tous ses doigts.

Il pâlit. Ses épaules s'affaissèrent brusquement ; son menton s'abaissa. Il luttait encore, mais il ne pouvait empêcher que le sang se retirât de ses joues.

— C'est fini, Andrew Robinson, dis-je. Vous avez cru jouer avec moi, ce soir, comme le chat avec la souris. Le chat, c'est moi. Voulez-vous compter sur vos doigts les preuves que je détiens ? Les empreintes digitales d'Olive Clayton ; le commutateur ; le bistouri que Magee ne pouvait s'être procuré avant de quitter sa cellule ; le témoignage du docteur Haley qui m'a déclaré que Kennedy n'était pas mort d'une fracture du crâne, mais d'une hémorragie de la carotide ! Oui, je savais cela aussi.

Ses épaules s'affaissèrent davantage. Son visage était devenu gris.

— J'ai aussi, poursuivis-je, la confession signée de Noël Lenahan. Wilks l'a payé pour décharger son fusil sur le cadavre de Magee. J'ai ce document dans mon coffre. J'ai des photographies de ce document, en sûreté dans dix autres coffres.

— Sa confession ? s'exclama-t-il.

— Je l'ai obtenue dimanche. Je sais, c'est Wilks qu'il accuse. Mais Wilks n'ira pas s'asseoir sur la chaise électrique à votre place. Même s'il reconnaissait avoir tué Kennedy et Magee, il ne peut s'accuser du meurtre de votre frère. Il a un alibi : il était dans son bureau lorsque le juge a été tué.

Je m'interrompis. Je haletais comme si j'avais lancé contre lui des coups de poing au lieu de paroles.

La sueur, à grosses gouttes, coulait sur le visage de Robinson, sur son front, ses joues, son menton. Il tenta de crâner, de relever la tête ; il fit un effort pour sourire, mais la sueur coulait sans arrêt.

— Jerry, dit-il d'une voix que j'eus quelque peine à reconnaître ; Jerry, je crois que je suis battu, cette fois.

— Encore plus que vous ne le croyez. Vous aviez comploté ma mort, pour aujourd'hui. Je sais que Dominique et ses amis m'attendent, dans l'auto bleue. Je ne mourrai pas ce soir. D'ailleurs, ma mort n'aurait pu vous sauver. Le numéro de ***La Gazette*** qui paraîtra demain matin répétera à la ville entière, au monde entier, ce que je viens de vous dire. Quant à vos amis de l'auto bleue, ils m'attendront en vain : je resterai ici, avec vous.

— Est-ce que… Ellen sait ? bégaya-t-il.

— Oui.

Il s'effondra dans un fauteuil et demeura un instant pensif. Puis il dit, d'une voix basse et calme :

— Je n'ai pas accoutumé d'être battu, Jerry. Cette fois, j'ai perdu la bataille.

Je ne dis rien : j'étais assez bête pour le plaindre.

— Je préfère la mort, murmura-t-il. J'ai vécu pour le pouvoir, la puissance. Jerry, voulez-vous me rendre un service ?

— De quoi s'agit-il ?

— Je voudrais partir… disparaître. Voulez-vous m'aider ?

— Non. Votre exil ne me suffit pas.

— Ce n'est pas cela que je veux dire. Je veux parler d'un exil… définitif.

— Vous tuer ? Cela ne me regarde pas.

— Si, murmura-t-il ; vous pouvez me rendre un service.

*

* *

Le grondement du moteur et le claquement des fusils-mitrailleurs s'étaient à peine éteints lorsque j'appelai Mitchell au téléphone.

— Vite, Ray, une édition spéciale. Andrew Robinson est mort… Oui… MORT… Tué, devant sa porte, par des gangsters. Dominique, Malloy, Shorty !… Compris ?… Oui, à coups de fusil mitrailleur, dans l'auto bleue de Dominique… Quoi ?… Oui… Il y a une minute… Entendez-vous la sirène ? C'est la voiture-radio de la police qui arrive…

Je raccrochai et j'appelai aussitôt Louderback, chez lui.

— Ici, Jerry Spence… Écoutez-moi… Andrew Robinson vient d'être assassiné par… Laissez-moi donc parler… Dominique, Malloy et Shorty… Faites vite… oui… Kensington Place… la voiture bleue…

J'appelai Ellen.

— C'est fini, chérie… Oui, je suis chez lui… Je vous raconterai tout… Mais non, je n'ai rien… Attendez-moi… Pas

tout de suite… dans une heure… Oui… Onze heures et demie…

Dans le hall, je pressai le bouton qui éteignait l'ampoule éclairant le porche et j'ouvris la porte. Sur la chaussée, plusieurs automobiles stationnaient, phares allumés. Des ombres allaient et venaient. J'entendis une sirène, et une ambulance vint se ranger près du trottoir.

Je relevai le col de mon veston et, tête nue, je descendis les marches du perron, sous la pluie. Je n'avais pas mon chapeau, ni mon imperméable : Andrew Robinson me les avait empruntés avant de sortir. C'était le service qu'il voulait que je lui rende.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

https://groups.google.com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
https://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2025

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de ***Ebooks libres et gratuits*** qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, GilbertC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.